This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 06827097 8

SERMONS

DU PÈRE

B RYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

TOME QUATRIÈME.

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1823.

NEW YO
PUBLIC

SERMONS

DU PÈRE

BRYDAYNE,

MISSIONNAIRE ROYAL,

PUBLIÉS SUR LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

TOME QUATRIÈME.

AVIGNON,

CHEZ SEGUIN AÎNÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1823.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

INSTRUCTION

SUR LA

FERVENTE COMMUNION.

Venite, comedite panem meum, et bibite vinum quod miscui vobis.

Venez, mangez le pain que je vous donne, et buvez le vin que je vous ai préparé. *Prov.* IX. 5.

Bonté et magnificence de mon Dieu, que vous êtes mal reconnue de la part des hommes ! Malgré l'invitation tendre et pressante que vous nous faites de participer à ce banquet sacré, où vous devez nous nourrir de votre propre substance, hélas ! combien ne se trouve-t-il point de ces chrétiens insensibles et négligens, de ces Israélites dégoûtés et ingrats, à qui ce pain sacré, mille fois plus délicieux que ne l'a été la manne de l'ancienne loi, semble faire horreur et ne causer que de l'ennui ? En effet, mes frères, ce divin Sauveur a beau nous convier avec tendresse à ce festin magnifique, où il nous donne sa chair et son sang en nour-

riture ; il a beau nous assurer que ce pain qu'il nous présente est un pain descendu du ciel qui donne la vie au monde : *Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit, et dat vitam mundo ;* (1) il a beau enfin nous déclarer que c'est lui-même qui est ce pain de vie : *Ego sum panis vitæ ;* (2) et que quiconque en mangera, vivra éternellement : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum ;* (3) ah ! mille fois plus aveugles et plus obstinés que les Juifs qui demandoient à Jésus-Christ de leur donner toujours de ce pain : *Domine, semper da nobis panem hunc ;* (4) nous nous en dégoûtons, nous nous éloignons de la Table sainte où l'on nous le distribue avec tant de charité et de zèle, nous nous en interdisons presque absolument l'usage ; eh ! que dis-je ? nous nous applaudissons, nous ressentons une secrète joie, et nous croyons pour ainsi dire avoir fait une conquête, quand nous avons pu nous retrancher une communion.

Enfans du Très-haut, eh ! d'où vient cette froide indifférence où vous vivez pour la divine Eucharistie ? Ignorez-vous, vous dit

(1) *Joan.* VI. 33. (2) *Joan.* VI. 35.
(3) *Joan.* VI. 52. (4) *Joan.* VI. 34.

aint Augustin, qu'autant il est nécessaire le manger pour soutenir et conserver la vie naturelle de vos corps, autant est-il nécessaire, pour ainsi dire, de participer à ce divin banquet, pour conserver et soutenir la vie surnaturelle de l'ame ? qu'il ne suffit pas, ajoute ce saint Docteur, d'avoir reçu une naissance glorieuse par le Baptême ni une force toute divine dans le sacrement de la Confirmation, mais qu'il faut encore prendre de temps en temps une nourriture toute céleste, capable d'entretenir la force et la vie que ces divins Sacremens nous donnent ?

Or telle est, mes frères, l'adorable Eucharistie, sans laquelle il est impossible de se soutenir long-temps dans la grace, et de faire aucun progrès dans les voies de la piété chrétienne. Tâchons donc d'exciter aujourd'hui, dans le cœur de tant de lâches chrétiens, le goût et le désir d'une communion fervente, en leur faisant voir combien il leur importe de s'approcher de ce divin Sacrement, et de s'en approcher dignement. C'est tout ce que je me propose de vous montrer dans cette Instruction. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour vous faire sentir, mes frères, combien il vous importe de communier, et de bien communier toutes les fois que vous avez le bonheur de vous approcher de la divine Eucharistie, fixons-nous à deux considérations toutes simples, qui vont faire tout le fondement et le partage de cet entretien. Communier saintement, c'est pour nous le comble de tous les biens : communier indignement, c'est pour nous l'excès de tous les maux. Donnons à ces deux réflexions tout l'éclaircissement qu'elles demandent; d'où il sera aisé de conclure, qu'il nous intéresse infiniment de faire une sainte et fervente communion, et d'y apporter, à cet effet, les dispositions les plus parfaites.

Que de biens inestimables, en effet, la communion ne procure-t-elle pas à l'ame fidèle qui s'en approche dignement! Levons, mes frères, levons ici le voile du plus auguste de nos Sacremens, et découvrons pour notre consolation, tous les merveilleux bienfaits que renferme pour nous la divine Eucharistie? Par une communion sainte et fervente, l'ame fidèle possède Jésus

CHRIST au milieu de son cœur ; JÉSUS-CHRIST demeure en elle, et elle demeure en lui ; elle est unie à JÉSUS-CHRIST de la manière la plus tendre, la plus intime et la plus parfaite : union ineffable, qui comble cette ame de toute sorte de grace et de bonheur. Reprenons, développons toutes ces pensées, et convaincons-nous, enfin, qu'une sainte communion fait ici-bas le souverain bonheur de l'homme.

Oui, chrétiens, par la communion vous possédez le Saint des Saints, le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois ; vous possédez JÉSUS-CHRIST même au milieu de votre cœur. Ah ! si vous connoissiez les dons de Dieu : *Si scires donum Dei !* (1) si vous connoissiez ce que c'est que JÉSUS-CHRIST qui se donne à vous en nourriture dans l'Eucharistie, quelle idée sublime n'auriez-vous pas de la communion ? Mais, s'écrie le Prophète, qui pourroit jamais raconter sa génération divine ? Isaïe lui-même, avec son esprit prophétique et plein du Dieu qui l'animoit, n'osa l'entreprendre : *Generationem ejus quis enarrabit ?* (2) Quel moyen, en effet, de sonder ce profond océan de merveilles, de percer jusques dans le sein même

(1) *Joan.* IV. 10. (2) *Isai.* LIII. 8.

du Père, d'y découvrir ce Fils adorable engendré avant tous les temps, l'image du Dieu invisible, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, l'objet éternel de ses complaisances, Jésus-Christ, ce Dieu de Dieu, cette lumière de lumière, ce Verbe adorable, Jésus-Christ, au nom de qui tout genou doit fléchir dans le Ciel, sur la terre, et dans les enfers, qui est assis au plus haut des Cieux, et d'autant plus élevé au-dessus de tous les Anges, qu'il a reçu un nom mille fois plus excellent que celui de tous les Anges ensemble, Jésus-Christ, par qui et en qui les siècles ont été faits et toutes choses ont été créées, qui soutient tout par la puissance de sa parole, qui porte en sa main le vaste empire de l'univers, qui a sur toutes les créatures un domaine souverain, qui dispense les couronnes, qui fait régner tous les rois de la terre, qui possède seul l'immortalité, la félicité, les clefs de la vie et de la mort, Jésus-Christ, enfin, dont le règne est absolu, glorieux, universel, et n'aura jamais de fin? Voilà, foible mortel, chétive créature, ce que c'est que Jésus-Christ, ce que c'est que ce grand Dieu : car telle est la description pompeuse et magnifique que, dans son Epître aux Hébreux,

l'apôtre saint Paul nous fait du Dieu, de Jésus-Christ, que vous recevez et que vous possédez par la communion.

Mais peut-être qu'en voulant élever vos esprits jusqu'à la contemplation de la grandeur et de la divinité de Jésus-Christ, je vous propose un objet inaccessible, et qui, par son éloignement et sa hauteur, est moins capable de vous frapper. Rapprochons donc cet objet trop éloigné, et représentons-nous ce Verbe éternel, ce Verbe ineffable et tout divin, ce Fils adorable du Très-haut, qui, par un excès d'amour, descend du haut des Cieux, dans le sein d'une Vierge, pour se revêtir de notre humanité. Mais que de nouveaux traits de majesté, de puissance et de grandeur n'allons-nous pas encore découvrir dans ce Dieu fait homme pour nous et qui se donne à nous en nourriture ? Voyez, mes frères, voyez cette légion d'Anges qui paroît dans les airs au moment de sa naissance, qui chantent la gloire dont il remplit les Cieux, de même que la paix qu'il donne à la terre. Voyez le Saint-Esprit descendre et se reposer sur sa tête le jour de son baptême. Considérez, dans la personne de Moïse et d'Elie, tous les Patriarches et tous les Prophètes de l'an-

cienne loi prosternés en sa présence le jour de sa Transfiguration. Entendez cette voix du Père éternel, qui lui rend témoignage, en s'écriant que c'est là son Fils bien-aimé, le Maître et le Docteur des Anges et des hommes. Voyez ce Fils adorable, opérant une infinité de prodiges, commandant aux vents et à la mer, guérissant les lépreux, rendant la parole aux muets et la vue aux aveugles, faisant marcher les boiteux, ressuscitant les morts, chassant des légions de démons d'une seule parole, effrayant et confondant, par sa voix, toutes les puissances de l'enfer. Eh ! que dis-je ? voyez enfin ce divin Sauveur qui, par les humiliations et les opprobres de sa Croix, domine sur toutes les nations, subjugue tous les rois, renverse l'empire du démon, et fait changer de face à tout l'univers. Ah ! mes frères, que de grandeur, que de majesté, que de puissance et de gloire dans Jésus-Christ, dans ce Dieu fait homme pour notre amour !

Or voilà, mes frères, ce que c'est que ce Dieu-homme, si grand, si bon, si puissant, si saint, si redoutable, si bienfaisant et si aimable, que vous recevez et que vous possédez, lorsque vous avez le bonheur de participer à ce divin Sacrement. Oui, c'est

ce Jésus-Christ, que toutes les divines Ecritures appellent le Fils du Très-haut, le Prince de la paix, l'Ange du grand conseil, le Sauveur du monde, le Médiateur de tous les pécheurs, le Chef de l'Eglise, le Pontife de la Religion, le vrai Pain de vie, l'Arche de notre alliance, la lumière des Gentils, la consolation d'Israël, le Messie promis depuis tant de siècles, le Sanctificateur des justes, le roi des Anges, le bonheur et la félicité de tous les Saints. C'est celui-là même, je vous le répète encore, c'est ce grand Dieu, que vous recevez, et que vous possédez au milieu de vous dans la divine Eucharistie. Ne soyez point au reste surpris, que j'aie d'abord tant insisté sur la souveraine dignité de Jésus-Christ, parce que, vous le faire connoître, c'est non-seulement vous apprendre toute la Religion, mais, au rapport de l'Evangile, c'est vous faire part de la vie éternelle, et vous donner en même temps l'idée la plus noble et la plus frappante que vous puissiez jamais vous former de la communion.

Voilà donc, mes frères, souvenez-vous-en bien et ne l'oubliez jamais, voilà ce que vous recevez et ce que vous possédez au-dedans de vous-mêmes, je vous le répète

encore, chaque fois que vous approchez des saints Mystères : JÉSUS-CHRIST. Car, je ne crains pas de le dire, la plupart reçoivent JÉSUS-CHRIST, dans la sainte Eucharistie, sans le connoître, ou du moins sans faire attention à ces grandes idées que la Religion nous en donne. Vous y possédez son Corps, ce même Corps que le Saint-Esprit a formé dans le chaste sein d'une Vierge sans tache; ce Corps adorable que les Patriarches et les Prophètes n'ont pu saluer que de loin, que tous les Justes de l'ancienne loi ont désiré de voir avec tant d'ardeur; ce Corps dont la beauté ravit tous les Anges, et dont l'éclat remplit tous les Cieux. Vous y possédez son Sang, ce même Sang qui a lavé tous les péchés du monde, et qui a été répandu sur une Croix pour le salut de tout l'univers. Vous y possédez son Ame, cette Ame sainte en qui résident tous les trésors de la science et de la sagesse divine, et en qui habite toute la plénitude de la Divinité. Vous y possédez, en un mot, JÉSUS-CHRIST tout entier avec toute l'abondance de ses graces.

L'heureux jour donc pour vous, mes frères, que celui de votre communion! jour digne de tous vos respects, de toute votre

reconnoissance et de tout votre amour ! jour le plus grand et le plus précieux de tous les jours pour vous ! jour où la terre devient un Ciel, où le sein d'une vile et chétive créature, semblable au sein du Père céleste, devient un trône, un sanctuaire dans lequel son Fils adorable daigne faire véritablement sa demeure par lui-même ! jour enfin, dit saint Chrysostôme, où tout le Paradis est comme renfermé dans l'homme ! Car, mes frères, lorsque vous avez le bonheur de recevoir Jésus-Christ au milieu de votre cœur par la communion, c'est véritablement que vous l'y possédez, et non pas en figure ; c'est réellement, et non pas seulement par la foi ; c'est substantiellement, et non par une simple émanation de grace et de vertu. Vous l'y possédez, non pas seulement dans l'usage et pour le moment de la communion, mais existant et résidant dans vous d'une présence actuelle et véritable sous les espèces sensibles. Vous l'y possédez comme un bien propre qui vous appartient, comme viande qui nourrit vos ames et qui les fortifie, comme victime qui vient d'être immolée pour vous à la justice de son Père, comme prêtre saint qui vient d'offrir en notre faveur son sacrifice, comme

pontife charitable qui compatit à nos infirmités, comme notre Chef et notre Roi, qui reçoit par lui-même l'encens de nos prières et le tribut de nos hommages.

Ah ! quel excès d'amour et de bonté de la part de notre Dieu ! Ne serions-nous pas trop heureux de pouvoir posséder ce Dieu Sauveur, ce Dieu de majesté et de gloire, un seul moment, quand ce ne seroit que l'instant même de la communion ! Sans contredit : mais par un excès de tendresse inouie, il fait plus encore ; car il veut, ainsi qu'il nous l'assure lui-même dans l'Evangile, que par la participation de son Corps et de son Sang, il soit vrai de dire qu'il demeure dans nous et que nous demeurons dans lui : *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo ;* (1) pour nous faire entendre que ce n'est pas seulement une visite passagère qu'il veut nous faire, mais un séjour permanent, stable et délicieux qu'il veut établir dans nos ames. Enfin, comme si ce n'étoit pas assez pour contenter l'amour immense qu'il a pour nous dans cet adorable Sacrement, il veut encore, par la communion, comme le plus tendre de tous les amis, s'unir si étroitement à

(1) *Joan.* VI. 57.

nous et nous unir si étroitement à lui, que le démon et toutes ses œuvres, que le monde et toutes ses pompes, la chair et toutes ses convoitises, ne soient, pour ainsi dire, jamais capables de rompre de si sacrés nœuds.

O prodigieux effets de la charité de Jésus, inestimables effusions de son amour, qui pourroit jamais assez vous célébrer et vous reconnoître! et qui pourroit même le croire, si Jésus-Christ même ne nous le certifioit, lorsqu'il nous assure, par son Evangéliste, que ceux qui mangeront sa Chair et boiront son Sang lui seront unis comme il est uni à son Père? *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus; ego in eis, et tu in me.* (1) Qui le croiroit, si tous les saints Docteurs, après le témoignage de Jésus-Christ, ne nous donnoient pour une vérité également incontestable et consolante, que, par une sainte communion, Jésus-Christ devient notre propre nourriture, que nous sommes en quelque façon mêlés, confondus en Jésus-Christ et comme transformés en lui-même, que c'est enfin, par ces sacrées communications, dit saint Chrysostôme, et par la divine Eucharistie, qu'il nous revêt de toute sa Divinité à mesure que nous recevons son

(1) *Joan.* XVII. 22. 23.

de ses lumières, répandre sa charité dans nos cœurs, donner même à nos corps un droit sacré à la résurrection et à la vie ; c'est enfin pour nous donner le gage le plus tendre et le plus précieux de son amour, et nous assurer la couronne d'immortalité, en nous incorporant à lui, afin de nous faire éternellement un avec lui dans sa gloire.

Sauveur adorable, il me semble qu'au moment de la communion j'entends que vous nous adressez ces mêmes paroles que vous adressâtes autrefois à vos Disciples : Approchez, mes enfans, venez, ne craignez rien ; voilà que je suis en vous et avec vous, pour vous combler de mes bienfaits et vous enrichir de tous mes dons : *Ecce ego vobiscum sum.* (1) Je suis en vous et avec vous, pour dissiper vos ténèbres et éclairer toutes vos démarches et tous vos pas ; car je suis la Lumière du monde : *Ego sum lux mundi.* (2) Je suis en vous et avec vous, pour vous conduire dans les voies du salut, pour vous garantir de l'erreur, et pour vous délivrer de la mort ; car je suis la Voie, la Vérité, et la Vie : *Ego sum via, et veritas, et vita.* (3) Je suis,

(1) *Matth.* XXVIII. 20. (2) *Joan.* VIII. 12.
(3) *Joan.* XIV. 6.

en vous et avec vous, pour vous soulager et vous fortifier dans vos combats, dans vos peines et dans vos travaux ; car j'ai vaincu le monde : *Ego vici mundum.* (1) Je suis en vous et avec vous, pour vous défendre et vous protéger contre toutes les tentations et tous les assauts que vous livre l'ennemi juré de notre salut ; car toute puissance m'a été donnée dans le ciel, sur la terre et dans les enfers : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.* (2) Je suis en vous et avec vous ; et si j'ai chassé des corps, par une de mes paroles, des légions entières d'esprits immondes qui les infectoient, que ne ferai-je pas par moi-même, étant uni à vous et demeurant dans vous, avec tout mon être et mon souverain pouvoir ?

Et de là, mes frères, que de faveurs, de graces et de bienfaits l'ame fidèle n'a-t-elle pas droit d'attendre de la participation du Corps et du Sang de Jésus-Christ ? Ah ! je ne suis plus surpris que les premiers fidèles, nourris de ce divin Sauveur et unis à ce Dieu de force et de vertu, résistassent avec tant de courage aux persécutions les plus cruelles et les plus sanglantes. Ils couroient, dit saint Chrysostôme, au Sanc-

(1) *Joan.* XVI. 33. (1) *Matth.* XXVIII. 18.

tuaire de Jésus-Christ, à sa Table sacrée, avec un ardeur incroyable, et ils en sortoient, dit ce Père, comme des lions étincelans, animés d'une force toute divine qui les soutenoit contre la rigueur des plus horribles supplices. On les voyoit braver toute la fureur des tyrans, et se rendre redoutables à tout l'enfer. Je ne suis pas non plus surpris que cette céleste nourriture ait été pour tant de jeunes vierges, une si puissante sauve-garde dans les combats les plus dangereux. Repues de ce pain des Anges, on les a vues constamment résister aux plus violentes tentations, renoncer aux plus belles espérances, s'enfermer dans les solitudes, ou ne paroître que pour joindre l'honneur de la virginité à la palme du martyre. Je ne suis point surpris enfin, que cette manne sacrée ait été pour tant de pénitens et de solitaires, une douce consolation au milieu des déserts affreux où ils étoient ensevelis, un adoucissement charmant à leurs austérités, à leurs mortifications et à leurs jeûnes, le remède journalier de leurs foiblesses et de leurs infidélités, la ressource universelle de tous leurs besoins, un ferme appui, un préservatif assuré, des armes victorieuses pour se dé-

fendre contre toutes les attaques du démon.

Voilà, mes frères, quels ont été, dans tous les siècles, les fruits admirables de la sainte communion. Mais que ne produit-elle pas encore de nos jours dans les ames fidèles qui la reçoivent dignement? Ah! combien de fois ne l'avez-vous pas heureusement éprouvé, ames saintes qui m'écoutez, que ce n'est que dans le Sacrement de nos autels, et dans la participation du Corps et du Sang de Jésus-Christ, que vous avez puisé cette force nécessaire pour combattre toutes vos inclinations vicieuses, et pour pratiquer toutes les vertus qui vous sont commandées. Ames chrétiennes, vous dit à ce sujet le dévot saint Bernard, rendez, rendez ici témoignage au Corps adorable de Jésus-Christ. Si vous n'avez plus ni tant d'ardeur, ni tant de passion pour les choses du monde; si la colère, si l'envie, si la sensualité, si les autres vices se sont amortis peu à peu dans vous, s'ils ne font plus tant d'impression sur vos cœurs; si vous commencez à courir dans les voies des commandemens de Dieu, et à pratiquer les vertus les plus solides et les plus sublimes, après les avoir autrefois si peu pratiquées et même si peu connues; ah! ne vous attri-

buez pas, continue ce Père, la gloire de tous ces triomphes ; mais rendez-en graces au contraire à Jésus-Christ dans le Sacrement. C'est la force et la vertu de ce pain tout céleste et de ce divin breuvage, qui vous a si heureusement métamorphosés. Et ne vous étonnez point de tout cela : car enfin, dit saint Chrysostôme, la chair de Jésus-Christ, quand on sait la discerner, ne sait jamais opérer que de tels prodiges. La chair de Jésus-Christ est une chair toute pure et toute virginale, et par conséquent une chair propre à éteindre dans nos ames le feu de la cupidité qui les brûle, à modérer l'ardeur des passions qui les consume, à purifier nos pensées, à régler nos désirs, à réprimer les révoltes de nos sens et à les rendre soumis à l'esprit. C'est une chair sainte, et immolée pour la réparation du péché, et par conséquent une chair capable de détruire dans nous l'empire de ce mortel ennemi qui nous tyrannise, de nous fortifier contre la tentation, contre l'occasion, contre le mauvais exemple, contre le respect humain, contre le monde, contre tout ce que l'enfer peut employer à notre ruine spirituelle et à la perte de notre innocence. C'est une chair pleine de suavité

et de douceur, et par conséquent une chair capable de nous faire goûter des consolations ineffables au milieu de nos sécheresses, de nos découragemens et de nos ennuis, et de nous faire avancer avec joie dans les routes épineuses du salut, ainsi que vous l'avez mille fois vous-mêmes éprouvé dans la plupart de vos communions, lorsque vous ne vous êtes négligés en rien pour les bien faire. C'est une chair toute divine, et par conséquent une chair qui nous dégage de toutes les affections terrestres, pour nous élever à Dieu, pour nous attacher à Dieu, pour ne nous inspirer que des vues et des sentimens chrétiens et dignes de Dieu. C'est une chair vivante, glorieuse, immortelle, et par conséquent une chair qui est dans nous le gage de l'éternité bienheureuse, et qui nous donne comme des arrhes précieuses de l'immortalité qui nous est promise. Vos pères, disoit Jésus-Christ aux Juifs, ont mangé la manne, et ils sont morts; mais celui qui mangera ma chair vivra éternellement. D'où il est aisé de conclure qu'une communion sainte nous dispose à la vie éternelle, et nous est comme un sûr garant de la posséder un jour.

Ah! mes frères, encore une fois, que

de fruits abondans et que de précieux avantages ne pouvez-vous donc pas retirer d'une sainte et fervente communion ? Après cela, jugez, mes frères, jugez des désirs ardens et empressés que vous devez avoir de vous approcher fréquemment et dignement de ce Sacrement adorable. Hélas ! dit saint Chrysostôme, la communion renferme pour nous de si grands biens, des biens si excellens, si précieux, si étendus, si abondans, puisqu'elle renferme la possession de Dieu même, que le souverain malheur de l'homme en ce monde est d'être privé de cette sacrée nourriture ; et que quand il faudroit acheter le bonheur de communier une seule fois dans la vie par la perte générale de tous nos biens, par des peines et des travaux immenses, par des ignominies, des opprobres et des souffrances infinies ; qu'il nous faudroit traverser les mers, pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, passer au travers des flammes, souffrir le plus cruel martyre, pour jouir de ce bonheur ; nous devrions encore nous estimer trop heureux de pouvoir l'acquérir au prix de notre vie, et de mille vies mêmes, s'il étoit possible. Cependant, n'est-ce pas une chose bien honteuse à la religion et bien scanda-

leuse pour des chrétiens, qu'il ait fallu des foudres et des anathèmes pour les conduire aux pieds de nos autels ? En vérité, mes frères, que vous connoissez bien peu la grandeur du bienfait qu'on vous offre, lorsque vous avez le malheur de vous éloigner de la communion ! Qui de vous ne voleroit après un trésor immense, s'il savoit où le trouver ? Qui de vous ne poursuivroit avec ardeur une haute dignité, s'il croyoit d'y pouvoir parvenir ? Qui de vous enfin ne s'empresseroit à se trouver au festin des noces du plus grand roi du monde, si on lui faisoit l'honneur de l'y appeler ? Et l'on vous présente ici un trésor qui fait toutes les richesses du Ciel et de la terre ; l'on vous y offre un honneur, une dignité qui est infiniment au-dessus de toutes celles de tous les Potentats de l'univers ; on vous y fait l'honneur de vous appeler au festin des noces du Roi des rois, qui emploie les derniers efforts de sa puissance et de son amour pour vous y nourrir de sa propre chair et vous y enrichir de tous ses dons ; et vous ne ressentez pas la plus parfaite ardeur pour un objet si digne de tous vos empressemens et de toutes vos tendresses ?

Sitôt qu'on eut dit à Marie, Le Seigneur

est arrivé, il vous demande; elle se lève à l'instant, et ne consulte que son ardeur: *Surgit citò.* (1) Elle court vers lui, pour avoir la consolation d'introduire dans sa maison celui qui est la résurrection et la vie. Au moment que le Seigneur dit à Zachée, Descendez de cet arbre, et allez dans votre maison, c'est là qu'aujourd'hui je dois prendre mon repos; *Festinans descendit;* il descend promptement, dit l'Evangéliste, et va donner au plutôt ses ordres pour recevoir avec honneur le saint Prophète, et il le reçoit avec toutes les démonstrations de la joie la plus vive: *Excepit illum gaudens.* (2) Ah! mes frères, et d'où vient donc cette froideur mortelle, cette cruelle indifférence et cet éloignement presque méprisant que vous témoignez pour le même Dieu qui veut bien, dans la communion, vous honorer de sa visite, apporter le salut et la paix dans votre ame, et vous combler de tous ses plus précieux bienfaits?

Enfans d'Israël, disoit-on autrefois aux Juifs, pour ranimer leur zèle au milieu du combat, voilà que l'Arche du Dieu des armées approche de votre camp. Elle s'avance, elle va paroître, elle vient vous dé-

(1) *Joan.* XI. 29. (2) *Luc.* XIX. 6.

fendre des attaques du superbe Philistin ; hâtez-vous de la recevoir. A ces mots, ils couroient, ils voloient tous au-devant d'elle ; ils se livroient à une joie dont les éclats retentissans portoient l'effroi chez les ennemis. Eh quoi ! mes frères ; Jésus-Christ, l'Arche sacrée de la nouvelle alliance, dont celle de l'ancienne loi n'étoit que l'ombre et la figure ; Jésus-Christ, le Dieu même des armées, le souverain Seigneur des Anges et des hommes, s'avance vers vous : et vous êtes froids et glacés, et vous ne daignez presque pas faire un pas pour venir à lui ! Vous paroissez étonnés et interdits, au seul nom de communion ; le trouble et la crainte s'emparent de vos consciences : où est votre foi, votre confiance, votre amour ? Jésus-Christ, le plus généreux et le plus charitable de tous les Pasteurs, s'empresse de venir à vous, pour vous présenter la victime sanctifiante et le vrai pain de vie ; il veut vous nourrir comme ses chères brebis, de son corps, de sa chair, de sa propre substance, et vous refusez de participer à cette sacrée nourriture, ou du moins vous y participez le plus rarement que vous pouvez ! Ah ! cœurs ingrats, ne craignez-vous point d'attirer sur vous son indignation et

sa fureur, vous qui nous dites si souvent, pour vous dispenser de la communion, que vous redoutez un Dieu si terrible dans sa sainteté ? Eh ! comment ne redoutez-vous pas un Dieu mille fois plus terrible encore dans ses vengeances ? Car enfin, mes frères, négliger de recevoir Jésus-Christ, après que lui-même nous en fait un précepte si étroit, sentez-vous quel crime ? Comprenez-vous que c'est tout à la fois un crime de désobéissance et d'infidélité envers le plus grand des Rois à qui vous refusez d'obéir ; un crime d'ingratitude pour le plus précieux et le plus excellent de tous les dons ; un crime d'injustice, par le violement de la plus sainte, de la plus juste et de la plus favorable des lois ; un crime de libertinage et de peu de foi, puisque cette négligence affreuse des choses saintes et surtout du plus auguste de nos mystères, ne peut venir que d'une foi languissante, pour ne pas dire d'une foi presque tout-à-fait éteinte ? O combien une seule de ces communions, mes frères, que vous négligez si aisément aujourd'hui, n'eût pas été précieuse à ces Justes du premier âge, dont toute la vie n'étoit qu'un continuel désir du Messie. La plus douce consolation qu'ait jamais ressen-

tie de sa vie Abraham, cet homme de Dieu, ce fut de voir, quoiqu'en éloignement, le jour de Jésus-Christ. Il le vit, dit l'Evangile, et son cœur en fut transporté de joie : *Vidit, et gavisus est.* (1) Quelle joie mille fois plus douce n'eût-il donc pas eue, et quels auroient été ses ardens transports, s'il lui eût été donné, comme à vous, de le voir, de l'approcher, de le recevoir, de s'en nourrir au saint autel, et de pouvoir ainsi puiser abondamment dans cette source intarissable de graces, de vie et de sainteté ? Mais finissons, mes frères, ce premier Point; et après vous avoir montré tous les précieux avantages d'une bonne communion et tous les désordres de votre conduite en ne communiant pas, voyons, en peu de mots, toutes les dispositions saintes qu'une sainte communion exige de vous. C'est ma seconde Partie.

SECOND POINT.

Si de recevoir saintement Jésus-Christ dans la communion, c'est le comble de tous les biens, je ne dois point vous cacher aussi, que de communier indignement, c'est l'excès

(1) *Joan.* VIII. 56.

de tous les maux. Au reste, si j'entreprends de vous décrire les maux affreux qu'entraîne une mauvaise communion, ce n'est pas pour vous faire déserter la table de Jésus-Christ, encore moins pour jeter mal à propos des troubles et des perplexités dans les consciences des ames fidèles et timorées; dangereux artifices, mes frères, dont se sont servis tant de ministres prévaricateurs, dans ces derniers siècles, pour éloigner les fidèles de la communion. Pour moi je vous déclare, que je suis autant éloigné de leurs sentimens que de leur pratique, et que si je m'élève avec force, dans cette seconde réflexion, contre ceux qui profanent ce divin Sacrement, ce n'est uniquement que pour contribuer, autant qu'il est en moi, à l'honneur de Jésus-Christ immolé sur nos autels, et pour vous engager à recueillir, par des dispositions saintes, tous les précieux fruits d'une communion fervente.

Et d'abord, mes frères, quel attentat, quel crime, quel sacrilége, quel affreux déïcide ne renferme-t-elle pas une communion indigne? Celui, dit l'apôtre saint Paul, qui communie indignement, se rend coupable du Corps et du Sang de Jésus-Christ. Jamais l'Apôtre pouvoit-il, en si peu de pa-

foles, nous donner une idée plus terrible de la mauvaise communion ? C'est-à-dire, ainsi que l'expliquent les Interprètes après tous les saints Docteurs, que le pécheur sacrilége fait souffrir de nouveau à JÉSUS-CHRIST, autant qu'il est en lui, tout ce qu'il a souffert d'insultes, d'outrages et d'opprobres de la part des Juifs cruels et barbares; qu'il se rend coupable, en un mot, à son égard, et de la trahison de Judas, et de l'impiété d'Hérode, et du déïcide de Pilate. En sorte qu'on peut regarder une mauvaise communion, comme un renouvellement affreux de la Passion de JÉSUS-CHRIST dans toutes ses circonstances.

Ah ! mes frères, vous frémissez au seul nom de Judas, lorsque vous vous rappelez sa trahison et sa perfidie. Vous vous figurez, et vous avez raison, un monstre digne des foudres du ciel, de l'exécration de la terre, et de tous les tourmens de l'enfer. Mais arrêtez-vous, et tournez toute votre indignation contre vous-mêmes, si vous êtes coupable de quelque communion indigne, puisque par-là vous devenez les perfides imitateurs de ce traître Disciple. Comment cela ? parce que, comme lui, vous livrez JÉSUS-CHRIST à ses plus cruels et irré-

cifiez vous-même, après l'avoir cent fois reconnu et adoré comme votre Dieu.

Mais pensez-vous, mes frères, qu'un crime si énorme, le plus énorme de tous les crimes, ne mérite pas le plus terrible de tous les châtimens? Ah! détrompez-vous. La foudre se forma autrefois sur le Calvaire, pour frapper le peuple déïcide : c'est aujourd'hui sur l'autel, que se forme l'orage qui doit fondre sur la tête du sacrilége pécheur. J'apprends, disoit l'apôtre saint Paul, écrivant aux Corinthiens, qu'il règne parmi vous des infirmités et des langueurs, des maladies populaires, des calamités publiques, tant d'accidens funestes et de malheureux événemens, et que des morts soudaines et imprévues portent la désolation dans le sein de vos familles : *Ideò inter vos multi infirmi et imbecilles.* (1) Etonnés de ces disgraces et de tant d'autres malheurs qui arrivent dans le monde, dit l'Apôtre, vous en cherchez la cause. Mais venez dans vos temples, et regardez la Table du Sanctuaire : c'est de là que partent tous les rudes coups qui vous accablent. C'est à cette Table sainte que vous mangez le pain des Anges avec aussi peu de discernement que si vous

(1) *I. Cor.* XI. 30.

mangiez un pain commun. Voilà le désordre, le sacrilége, le scandale. Après cela devez-vous vous étonner du châtiment. Ces sortes de calamités au reste et ces coups d'éclat n'ont été que trop ordinaires dans la suite des temps. Ainsi cette femme hypocrite au sortir de la table de la communion expira malheureusement dans l'assemblée des fidèles. Ainsi ce téméraire enfant fut dévoré sur-le-champ par un feu vengeur qui sortit de l'autel. Ainsi ce prince adultère, connu dans nos histoires, trouva dans l'Hostie un poison et dans sa communion son tombeau. Et ce ne sont point ici des faits en l'air que je vous cite, pour vous donner de vaines frayeurs : c'est ce qu'avoit vu saint Cyprien; c'est ce que mille témoins oculaires rapportent. Qui vous a dit, profanateurs du Corps et du Sang de Jésus-Christ, que le fléau n'ira pas jusqu'à vous! Ah! n'en doutez pas, quoi qu'il vous arrive de triste, de douloureux, d'humiliant, d'accablant dans la vie, jetez un coup-d'œil sur ces divins Tabernacles profanés, et n'attribuez tous vos malheurs à d'autres sources qu'à vos profanations et à vos sacriléges. Oui, c'est le péché tout seul, ce sont vos sacriléges et vos communions indignes, qui arment cette

crime, craignez, craignez le même sort. Je veux bien convenir avec vous, qu'effrayés de votre état, vous ferez peut-être un jour quelques efforts pour vous en relever; mais ces retours n'auront pas de suite, et vous retomberez: vous sortirez peut-être de vos autres déréglemens les plus glossiers, mais votre pénitence sera défectueuse et insuffisante par quelque autre endroit où vous vous perdrez. C'est, qu'à vous dire la vérité, il n'est presque point de sincère et de véritable pénitence pour la profanation de l'Eucharistie. Ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais c'est qu'elles sont rarement accordées : ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve presque point de pécheur qui s'en repente. En sorte que, sans un miracle de la grace, votre perte éternelle devient comme infaillible.

Eh! faut-il s'étonner, mes frères, de la fin tragique et déplorable de ce traître, non plus que de celle qui vous menace vous mêmes? Car enfin, un homme dont le démon s'est emparé, de quoi n'est il pas capable? or voilà ce qui n'est arrivé que trop à Judas: car à peine ce malheureux a-t-il reçu indignement le Corps adorable de son

divin Maître, que Satan entre dans son corps et s'empare de son ame : *Et post buccellam, introivit in eum Satanas.* (1) Figure bien déplorable du profanateur !

Oui, profanateur du Corps et du Sang de Jésus-Christ, dans le même temple, au même autel, à la même table sacrée, où vous avez eu la hardiesse de manger le pain des Anges, vous avez cessé d'appartenir à Dieu, et vous êtes devenu, dans l'instant même, la possession et la conquête du démon : *Et post buccellam, introivit in eum Satanas.* Or, encore une fois, que peut-on attendre d'une ame qui ne pense plus, qui ne parle plus, et qui n'agit plus que par le mouvement et les impressions du démon même ? et que peut-on, dis-je, attendre encore d'une ame qui, selon les étranges expressions, de l'Apôtre, a mangé non-seulement son Juge, mais son jugement, son arrêt, et qui porte son anathème et sa condamnation avec elle ? *Judicium sibi manducat et bibit.* (2) Ah ! mes frères, quel épouvantable arrêt de mort ! Et qui, mes frères, sans sécher de frayeur peut en soutenir l'idée affreuse, si ce n'est l'ame malheureuse sur

(1) *Ioan.* XIII. 27. (2) *I. Cor.* XI. 29.

qui il est déjà tombé en communiant indignement ? Autant de paroles que prononce ici l'Apôtre, dit saint Chrysostôme, autant de malédictions et de foudres lancées sur le profanateur : *Tot Apostoli verba, tot fulmina.* Non, jamais l'apôtre saint Paul n'avoit rien dit de si terrible ; l'univers même n'avoit rien entendu de pareil. On savoit bien qu'on lisoit à un criminel sa sentence : mais qu'on lui fît manger sa condamnation, qu'on lui incorporât sa condamnation, et que sa condamnation devînt sa propre substance, en sorte qu'on ne pût plus l'en démêler pour ainsi dire, ni séparer de son ame l'anathème qui est devenu comme le fond de son être et une partie de lui-même ; ah ! une punition si terrible et si inouïe ne pouvoit sans doute être réservée qu'au plus grand de tous les crimes et au plus noir de tous les attentats.

Malheureux profanateurs, vous pouvez donc mourir quand vous voudrez. Ce n'est pas en caractères fragiles que le Seigneur a signé l'arrêt de votre réprobation ; c'est au fond de votre cœur qu'il a gravé, en lettres de ce Sang profané, la sentence de votre mort éternelle. En sorte que, dans son jugement, il n'aura nullement besoin de vous

produire, comme aux autres pécheurs, le livre fatal dépositaire de leurs crimes. Non, profanateurs impies, il n'aura qu'à descendre dans vos consciences souillées, pour y voir et y entendre son Sang qui crie vengeance. Point d'autre accusateur contre vous, que mille Hosties saintes que vous aurez profanées : point d'autre témoin contre vous, que son Sang et son Corps que vous aurez mille fois foulés aux pieds par vos sacriléges. A cette vue, et sans attendre cette sentence qui à la fin des siècles doit décider de votre destinée, tout examen deviendra inutile, parce que votre procès sera déjà tout instruit, que vous êtes déjà tout jugé, que votre malheur est déjà réglé pour l'éternité, et que l'enfer tout ouvert ne peut être désormais que votre partage.

Mais quoi, grand Dieu ! n'y a-t-il donc plus de ressource, plus de pardon pour le pécheur sacrilége ? vous me pardonnerez, mes frères, c'est de faire pénitence et une éternelle pénitence de vos sacriléges passés, dans cette vive confiance que les larmes d'une pénitence sincère peuvent laver les crimes les plus énormes. C'est, à l'avenir, d'appliquer tous vos soins et d'employer tous vos efforts, tous les efforts imagina-

bles, pour ne faire que de saintes et ferventes communions, soit pour recueillir tous les précieux fruits d'une communion sainte, soit pour éviter tous les maux affreux qu'attireroit sur vous une communion indigne. C'est, enfin, de vous éprouver le plus soigneusement qu'il vous est possible, selon l'avis que vous en donne l'Apôtre, épreuve qui consiste dans une parfaite pureté de cœur et dans une exemption entière du péché : et voilà quelle est la première et la plus essentielle disposition que cet adorable Sacrement exige ; sans quoi vous commettriez le plus grand de tous les crimes, et vous mériteriez le plus épouvantable châtiment.

Avant donc de manger de ce Pain et de boire ce Caliee, éprouvez-vous ; lavez-vous, avant de vous approcher de cette sainte Table ; les choses saintes ne sont que pour les Saints : *Sancta, Sanctis.* Purifiez vos cœurs dans les eaux salutaires de la pénitence, et lavez-les de toute ordure : *Purificate corda* (1). Purgez vos consciences par une humble, douloureuse et sincère déclaration de vos misères, et nettoyez-les de toutes les taches qui les souillent : *Mundamini.* (2)

(1) *Jacob.* IV. 8. (2) *Isai.* LII. 11.

Rompez toutes les attaches maudites qui vous lient avec le monde, avec la créature et le péché. Brisez toutes ces chaînes fatales qui forment votre habitude et qui vous retiennent dans le crime : *Solve vincula.* (1) En un mot, qu'en vous le péché cesse, qu'il meure par le glaive de la douleur ; que l'occasion de le commettre disparoisse pour jamais ; que toutes les affections déréglées que vous avez eues soient entièrement éteintes et abolies, et qu'enfin sur les ruines de cet ancien cœur qui étoit corrompu, il se forme dans vous un cœur tout chaste, tout pur, un cœur tout nouveau : *Et facite vobis cor novum* (2). Eh ! mes frères, est-ce trop vous demander pour l'honneur du Corps adorable de Jésus-Christ ? Si les Anges se croient immondes à son seul aspect ; si Marie, la plus pure des vierges, se trouble quand le Messager céleste lui annonce que ce grand Dieu vient en elle, et qu'elle lui va prêter son sein ; ah ! ne faudroit-il pas, s'il étoit possible, qu'une ame qui va recevoir Jésus-Christ dans son cœur et l'incorporer à sa propre substance, surpassât en pureté les Anges et les hommes, et qu'elle fût, pour ainsi dire, aussi pure que Dieu même ?

(1) *Isai.* LII. 2. (2) *Ezech.* XVIII. 31.

Joignez encore à cette parfaite pureté de cœur, une piété solide et sincère envers Jésus-Christ; piété sincère qui forme en vous, à l'égard de ce divin Sauveur, la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, l'amour le plus ardent, et la réconnoissance la plus parfaite.

Car, mes frères, puisque la foi est le fondement sur lequel toutes les autres vertus s'élèvent dans le sacrement de l'Eucharistie, n'écoutez point ici ce que les sens toujours trompeurs vous en rapportent. Une règle plus infaillible, qui est la parole de Jésus-Christ, doit préparer votre esprit, et le soumettre aveuglément à la créance de ce grand mystère. Approchez-vous-en avec la même foi que si vous voyiez Jésus-Christ de vos propres yeux, comme l'ont vu, dans les différentes situations de sa vie mortelle, tant de bienheureux fidèles; comme les pasteurs l'ont vu dans la crèche, quand il vint au monde; comme Siméon le vit, lorsqu'il eut le bonheur de le recevoir entre ses bras; comme le Disciple bien-aimé, lorsqu'il eut le doux privilége de reposer sur sa poitrine; comme Marie, lorsqu'elle le contempla sur sa Croix; comme Moïse et Elie, lorsqu'il leur apparut sur le Thabor tout brillant de

lumière. Pénétrés des sentimens de la foi la plus vive, lorsque vous vous trouvez aux pieds des autels, dites-vous à vous-même, à la vue de l'Hostie sainte qu'on vous présente : Là est ce Dieu de majesté et de gloire, dont l'éclat remplit tous les Cieux ; là est ce Corps adorable que cet Être suprême a daigné prendre pour moi ; là est cette Chair sacrée qui a tant souffert pour mon salut ; là est cette bouche si pure qui a proféré tant de sacrés oracles pour mon instruction ; là, ces yeux si chastes qui ont versé tant de larmes sur mes malheurs ; là, ces mains charitables qui ont opéré tant de miracles et qui sont toujours prêtes à guérir tous mes maux ; là, ce cœur si bon, si patient, si généreux, si compatissant, brûlant de zèle et d'amour pour le salut de tous les hommes ; là, enfin, est Jésus-Christ tout entier, dont la puissance s'étend sur tout l'univers, dont la beauté ravit tous les Anges, dont la seule vue fait le souverain bonheur de tous les Saints. Oui, divin Sauveur, devez-vous vous écrier au moment de la communion, je crois fermement toutes ces consolantes vérités : et que ne puis-je les sceller par l'effusion de tout mon sang !

Mais avançons. Voyez, mes frères, voyez

ce grand Dieu du ciel et de la terre, qui se présente à vous, non pas au milieu des éclairs et des foudres, comme il fit autrefois à son Peuple, sur la montagne de Sinaï; non pas environné d'éclat et de majesté, comme il se manifesta à ses Disciples, sur la montagne du Thabor, mais sous les foibles apparences d'une nourriture ordinaire et commune. C'est là qu'il cache tout ce qu'il est : sa puissance y est comme liée, sa grandeur anéantie, sa gloire éclipsée; aucun trait de majesté, de magnificence n'y paroît, n'y éclate. Eh! que dis-je? il veut bien être obéissant à la parole du sacrificateur même le moins digne. Belle leçon d'humilité, mes frères, que ce divin Sauveur vous donne, pour vous engager à approcher de ce Sacrement adorable, dans un esprit de soumission à la volonté de vos Directeurs, et à vous en approcher toujours dans les sentimens du plus profond anéantissement! O si Jean-Baptiste, cet illustre précurseur de Jésus-Christ, canonisé de bouche de la Vérité même, ne se juge pas digne de délier les cordons de son divin Maître; grand Dieu, qu'eût-il donc fait et dans quels profonds abîmes d'abaissement ne se fût-il pas réduit, si votre adorable Fils eût voulu s'unir et s'incorporer à lui, comme il fait

tous les jours, avec nous par la communion? Eh! mes frères, quand le Fils unique du Père éternel, ce Dieu de gloire devant qui les colonnes du Ciel tremblent d'une religieuse frayeur, et dont, par respect, les plus hauts Séraphins n'osent envisager la majesté; quand ce Verbe adorable se réduit à l'humiliation la plus étonnante pour descendre jusqu'à l'homme, l'homme, qui n'est qu'un vase de pourriture et de corruption, qu'une poudre légère, qu'une vile poussière, que le jouet des vents, refuseroit de s'humilier, en recevant le Corps adorable de son Créateur anéanti! Ne seroit-ce pas là le comble du renversement et de l'impiété même? Ah! chrétiens, détrompez-vous: eussiez-vous acquis par la ferveur de votre zèle et la multitude de vos bonnes œuvres, les mérites de tous les Saints, la pureté de tous les Anges, l'amour de tous les Séraphins, la sainteté de tous ces Esprits célestes qui environnent le trône du Dieu vivant; il sera toujours vrai de dire que quand même vous apporteriez toutes ces saintes dispositions à la communion, vous ne seriez pas dignes de communier seulement une fois dans la vie.

Non sans doute, ô mon divin Sauveur,

devez-vous lui dire en vous approchant de son sacré banquet, je ne serois pas digne de m'en approcher une seule fois dans la vie ; car qui suis-je, pour mériter une grace si singulière, moi qui n'ai que l'ignorance, le péché, la misère en partage, et qui par mes ingratitudes et mes malices, ai mérité mille fois d'être écrasé de vos foudres et précipité dans les enfers ? Ah ! je la confesse donc devant vous mon extrême indignité. J'avoue qu'il n'est rien en moi qui ne dût vous obliger à me refuser une si grande faveur, et que je ne devrois avoir d'autre parti à prendre que de me retirer de votre Table sainte, et de m'abîmer mille fois dans la profondeur de mon néant ; et si j'ose me présenter devant vous pour participer à cet auguste Mystère, c'est uniquement pour obéir à vos ordres, et pour contenter l'ardent amour dont je brûle pour vous : *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine.* (1)

Si d'une part la profondeur de votre misère, et la grandeur et la sainteté du Dieu que vous recevez, doit vous convaincre que vous êtes indignes d'un si signalé bienfait, et vous pénétrer, par conséquent, en le recevant, des sentimens de la plus profonde hu-

(1) *Luc.* v. 8.

milité ; de l'autre, mes frères, quel tendre empressement et quel ardent amour ne devez-vous pas en même temps témoigner à Jésus-Christ, lorsque vous le recevez, pour répondre à l'amour immense qu'il vous témoigne lui-même dans ce Sacrement adorable ? Eh ! quel cœur, en effet, ne se sentiroit frappé et attendri, de voir l'état où son amour l'a réduit pour nous ? Quel cœur ne s'échaufferoit pas, ne s'embraseroit pas, en voyant un Dieu, devenu le vrai pain de vie, la victime pure et sans tache de nos ames, la force et l'appui des foibles, notre consolateur, notre nourriture; un Dieu qui nous donne jusqu'à son propre Corps, jusqu'à son propre Sang, et qui nous invite, qui nous ordonne, et qui nous menace même de la mort éternelle, si nous négligeons de nous nourrir de ces sacrés alimens ? Est-il, encore une fois, un cœur qui puisse, en le recevant, n'être pas tout enflammé pour lui de la plus parfaite ardeur ? Non, mes frères, les plus tendres passions, les désirs les plus ardens, les sentimens les plus vifs, les discours les plus touchans, ne devroient jamais suffire pour pouvoir exprimer les doux transports d'amour que nous devons ressentir aux approches de l'Eucharistie. Et

comment, doit s'écrier dans ces heureux momens une ame fidèle, comment ne pourrois-je pas aimer un Dieu si plein de bonté, qui fait des choses si admirables et si inouies en ma faveur; qui quitte son trône brillant, qui abaisse les Cieux pour descendre vers moi, et qui me donne tout ce que le Ciel a de plus sacré, tout ce que la religion a de plus auguste, qui me donne tout enfin en se donnant lui-même? O Dieu d'amour, Dieu de miséricorde, je n'ai plus besoin d'un ordre de votre part pour vous consacrer tout mon amour. Vous êtes si grand, si bon, si puissant et si aimable dans cet auguste Sacrement, que je ne saurois me défendre, avec l'Apôtre, de vous aimer de toute l'étendue de mon cœur, de toutes les forces de mon ame, de toute la capacité de mon être. Ah! qu'on ne me parle donc pas des faux plaisirs du monde, ni des charmes trompeurs de la créature. Il est si doux, ô mon adorable Jésus, de n'aimer que vous seul, que j'ose attester ici le Ciel et la terre, que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni la force, ni la violence, que rien en un mot ne sera jamais capable de me séparer

de votre amour. Faites seulement, ô mon divin Sauveur, qu'embrasé de vos divines flammes, je vienne souvent m'unir à vous par la sainte communion. Muni de cette nourriture sacrée, j'entretiendrai dans moi ce feu perpétuel du divin amour. A tous les instans de ma vie s'élèveront, Seigneur, sur l'autel de mon cœur, des élans et des soupirs qui, pénétrant jusques dans vos saints tabernacles, iront vous parler nuit et jour de mon amour et de ma reconnoissance. Eh! que dis-je? plein de reconnoissance pour un si grand bienfait, et sentant toute mon impuissance à vous la témoigner, j'inviterai les Anges, les Saints, toutes les créatures du Ciel et de la terre, à célébrer vos bontés infinies et à vous en rendre des actions de graces immortelles. Mais comme l'action de graces doit être proportionnée au bienfait qu'on a reçu, et qu'il n'y a que vous qui soyez digne de vous-même, je vous conjurerai, Seigneur, d'être à jamais vous-même mon action de graces pour un don si grand et si précieux, que toutes les créatures ensemble ne sauroient assez estimer.

Telles sont, mes frères, les dispositions de pureté, de foi, d'humilité, de reconnoissance et d'amour que vous devez apporter à

la divine Eucharistie, pour participer à tous ses précieux avantages, et pour écarter de vous tous les malheurs inévitables que vous encourriez, si vous étiez assez téméraires pour vous en approcher indignement.

Mais je ne dois pas finir ce discours, sans prévenir une erreur qui jette quelquefois le chrétien dans un abîme bien déplorable. S'il y a tant à risquer à faire une mauvaise communion, et s'il faut tant de dispositions à bien communier, le plus sûr et le meilleur c'est donc de ne point communier. Vaine ressource, raisonnement insensé ! Il faut communier, mes frères : cette obligation est aussi indispensable, aussi essentielle, aussi étroite, que celle de bien communier. Ne point communier, ce n'est point, à la vérité, devenir coupable du Corps de Jésus-Christ, mais c'est se rendre digne de ses châtimens et de ses foudres ; et si, faute de s'approcher dignement de la Table sacrée, c'est changer ce remède en poison ; quand aussi on ne s'en approche pas du tout, on tombe dans l'anathème et dans l'abomination ; et tandis que l'un meurt en sacrilége, l'autre meurt en réprouvé. Ici, mes frères, je m'aperçois que l'alternative vous alarme, et que vous paroissez consternés.

Le précepte, d'un côté, que Jésus-Christ vous fait de manger sa Chair et de boire son Sang; votre misère, vos péchés, votre indignité, de l'autre; vous jettent dans un trouble si violent, que malgré vous il devient sensible et paroît au dehors. Ah! calmez-vous, en vous convertissant à Dieu de tout votre cœur et en vous efforçant d'entrer dans toutes les saintes dispositions que je viens de vous dire; après quoi, présentez-vous avec confiance à la Table sacrée. Prenez et mangez; et cette même Eucharistie qui aura été reçue avec les préparations nécessaires, sera dans votre ame un germe de salut et de grace sur la terre : *Germen gratiæ;* et une semence de gloire et d'immortalité dans le Ciel : *Semen gloriæ*. Je vous la souhaite, Au nom du Père, etc.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

Vous l'avez donc entendu, mes frères; et, comme Moïse, je prends le Ciel et la terre à témoin, que dans ce discours je viens de vous proposer la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, le comble de tous les biens et l'excès de tous les maux : *Testes invoco hodie cœlum et terram, quòd proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem.* (1). Je me suis efforcé, mes frères, comme vous avez dû le comprendre, d'éviter deux écueils que quelques Ministres de l'Evangile, ou peu instruits ou mal intentionnés, ne sont pas assez soigneux d'éviter en traitant cette matière. Les uns intimident tellement leurs pénitentes et leurs pénitens, par le portrait qu'ils leur font de la sublime dignité du Sacrement et des dispositions si relevées et si parfaites qu'on doit apporter à la sainte Table, que si leurs principes avoient lieu, il faudroit en éloigner les plus parfaits. Les

(1) *Deut.* xxx. 19.

autres, au contraire, inspirent tant de confiance aux pécheurs mêmes, qu'il y a lieu d'appréhender qu'ils n'en approchent en état de péché. Aux premiers, j'ai dit, avec Jésus-Christ, que quiconque mange de ce pain vivra éternellement. Aux seconds, j'ai dit, avec saint Paul, que quiconque le mange indignement, mange et boit son jugement. A tous enfin je dis, à l'heure qu'il est, qu'ils ne sauroient jamais apporter ni trop de pureté de cœur, ni trop de foi, d'humilité, de reconnoissance et d'amour, pour participer dignement à nos saints Mystères, ni s'en approcher trop fréquemment avec de pareilles dispositions.

Ah! éprouvez-vous donc avant que de manger de ce pain et de boire ce calice. Que l'homme s'éprouve avec attention, dit saint Paul, et qu'après cela il mange de ce pain sacré et qu'il s'enivre de ce calice délicieux : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.* (1) Avant que de vous présenter à la communion, examinez-vous vous-même, et sondez s'il n'est rien dans vous qui vous rende indigne d'un

(1) *I. Cor.* XI. 28.

si grand bienfait. Eprouvez votre cœur, s'il n'y a point de haine, d'aversion, d'injustice contre le prochain, avant que de recevoir le Dieu de paix et de charité. Eprouvez votre esprit, s'il est pur et docile dans la foi; si vous adhérez sincèrement à tout ce que Jésus-Christ, la religion et l'Evangile vous ordonnent de croire. Eprouvez votre conscience, si elle est exempte de tout péché mortel et de toute affection au véniel; si elle s'est purifiée par une confession exacte et douloureuse de tous ses péchés. Eprouvez votre corps, s'il est pur, s'il est dégagé des passions grossières et charnelles. Avant que de manger l'Agneau sans tâche, éprouvez enfin jusqu'à votre intention, si elle est droite. Ne venez pas vous présenter à la table du Seigneur, par hypocrisie, par coutume, par vanité, par respect humain.

Ah! permettez, mes frères, que vous trouvant ainsi disposés pour participer à ce grand Sacrement, je vous adresse, en finissant, les mêmes paroles que Jésus-Christ et l'Eglise son épouse vous adressent dans l'Apocalypse : *Et Spiritus et*

Sponsa dicunt, Veni. (1) Oui, oui, l'Epoux et son Epouse, c'est-à-dire, Jésus et son Eglise, vous adressent ces paroles, et ne cessent de vous les répéter par notre Ministère. Venez, vous disons-nous de leur part, et approchez-vous avec confiance, le plus souvent que vous pourrez, de ces divins tabernacles. Venez, voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde : *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccata mundi. Ecce*. le voici ! Tout Dieu qu'il est, il ne sait pas se faire attendre. Au moment même que ses ministres l'appèlent, il vient entre leurs mains, et de leurs mains il passe dans les cœurs des fidèles qui le désirent. Ne seroit-il pas bien honteux pour vous, qu'un Dieu fût plus prompt à se rendre à la voix de ses ministres, que vous à vous rendre à ses désirs empressés et à ses amoureuses poursuites ? *Ecce* : le voici ! C'est l'Agneau de Dieu : *Agnus Dei.* Pourquoi donc fuir à sa présence, comme à la vue d'un loup ravissant ? Hélas ! ses cris innocens parlent en votre faveur, son sang répandu et offert pour vous sollicite votre grace, et ses tendres soupirs désarment la colère divine toute prête à fondre sur vos têtes. *Agnus Dei :*

(1) *Apoc.* XXII. 17.

c'est l'Agneau de Dieu. Venez donc au plutôt vous nourrir de cet Agneau divin, vous unir à cette hostie pacifique, vous incorporer cette victime de salut. Venez consumer dans les flammes de la divine charité, cet holocauste d'amour. *Agnus Dei :* c'est l'Agneau de Dieu. Que le souvenir et l'horreur de vos péchés, que l'amertume de votre pénitence, que l'abondance de vos larmes, n'éteignent point l'ardeur de vos désirs ; mais que tout cela ne serve qu'à les enflammer davantage. Ce n'est point dans vos larmes seules, mais dans vos larmes mêlées à son Sang, que ce divin Agneau veut noyer tous vos crimes : *Qui tollit peccata mundi.*

Et Spiritus et Sponsa dicunt, Veni. Jésus et son Eglise vous invitent à venir. Venez, et que le scandale même de votre vie passée ne vous arrête point, pourvu qu'il ne subsiste plus. Combien de fois à la même Table a-t-on vu Jésus et des Publicains sincèrement convertis. On le lui reprochoit autrefois, et il se faisoit honneur de ce reproche. Que vos infirmités et vos misères présentes ne vous servent point d'excuse. Il nous ordonne d'inviter à ce festin les pauvres, les estropiés, les invalides, les ma-

lades ; pourvu qu'ils aient la vie de la grace et de la charité, cela lui suffit. Que vos sécheresses et vos roideurs cèdent à l'impatience et à l'ardeur de ses désirs. Il veut, en un mot, que nous vous fassions une sainte violence. Faites donc un effort, et venez : *Et Spiritus et Sponsa dicunt, Veni.* Venez, vous dit encore une fois cet aimable Sauveur. C'est votre cœur que je veux avoir aujourd'hui pour tabernacle et pour demeure : *Hodie in domo tuâ oportet me manere.* (1).

Venez tous à moi. Eh ! Seigneur, à qui parlez-vous ! Venez, oui, vous qui êtes la foiblesse même, je vous soulagerai, je vous fortifierai, je vous consolerai : *Et ego reficiam vos.* (2) Venez et goûtez si rien est comparable aux tendresses et aux bontés de de votre Dieu. *Gustate, et videte.* (3) Venez apprendre aux pieds de mes autels que vous faites mes délices et que je suis seul votre bonheur : *Deliciæ meæ.* (4) Venez, hâtez-vous, le temps est proche que vous ne pourrez plus venir à moi ; mais alors j'irai vers vous, et si je suis à présent votre divine et fréquente nourriture, je serai aussi pour lors

(1) *Luc.* XIX. 5. (2) *Matth.* XI. 28.
(3) *Ps.* XXXIII. 9. (4) *Prov.* VIII. 31.

votre céleste et heureux viatique : *Veniam, et curabo.* (1)

Venez donc enfin, dit Jésus-Christ, et ne m'alléguez plus aucune excuse, ni l'inconvénient de votre état, ni l'embarras de vos affaires, ni la distraction de vos emplois, ni la multitude de vos obligations : car je vous déclare que si après vous avoir convié tant de fois, vous me manquez dans la vie ; appelé trop tard à la mort, je pourrai bien vous manquer à mon tour : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (2) Terrible et effrayante prophétie, mes frères, qui ne s'accomplit, hélas! que trop tous les jours. Eh! ne le voyons-nous pas en frémissant, que la plupart de ceux qui meurent sans sacrement, sont justement ceux qui les fréquentent le moins durant la vie.

Voulez-vous donc éviter, mes frères, un si redoutable châtiment, dites souvent avec le Disciple bien aimé : Venez, Seigneur Jésus, mon cœur est prêt et vous désire : *Veni Domine Jesu.* (3) Comme une proie fugitive, après une longue course, cherche où se désaltérer ; ainsi mon ame épuisée par la recherche inutile de mille objets vains et trom-

(1) *Matth.* VIII. 7. (2) *Luc.* XIV. 24.
(3) *Apoc.* XXII. 21.

peurs, soupire après vous, ô mon Dieu, source de repos, de consolation, et de tout mon bonheur : *Quemadmodùm desirat cervus ad fontes aquarum.* (1) Non, jamais soif ne fut plus ardente que celle qui me porte vers vous, ô Dieu, ma force et ma vie : *Sitivit anima mea.* O moment heureux, où j'aurai le bonheur de recevoir mon Dieu et de le posséder, puissiez-vous venir tous les jours de ma vie, jusqu'à ce moment si désiré où je le possèderai dans tout l'éclat de sa gloire, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

(1) *Ps.* XLI. 2.

EXORDE qui doit servir à ce Sermon le Dimanche des Rameaux.

Benedictus qui venit in nomine Domini : hosanna in excelsis.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! que sa gloire s'élève au plus haut des Cieux ! *Marc.* XI. 10.

Qui ne croiroit, à les entendre ces applaudissemens religieux, que les Juifs, enfin désabusés de leurs préjugés, reconnoissent en Jésus-Christ le vrai Messie promis à leurs pères. Au premier bruit de son arrivée, Jérusalem en est émue. Son peuple transporté de joie accourt en foule au-devant de lui. Chacun à l'envi le comble de bénédictions et de louanges. Chacun publie les merveilles de sa puissance et de sa grace : Il est le béni de Dieu ; il est le fils de David. Les uns, pour orner son triomphe, étendent les vêtemens sur son passage ; les autres l'accompagnent l'olivier à la main, en signe de la paix dont il est le prince, et qu'il vient apporter à la Cité sainte. Tous ensemble font retentir les airs de mille acclamations de joie. Fut-il jamais accueil et plus glorieux et plus favorable !

Mais hélas ! ces bénédictions, ces acclamations et ces louanges, tous ces hommages éclatans, couvroient, sous de belles apparences, un fond d'infidélité que le temps fit bientôt éclore; et le Fils de Dieu, qui savoit ce qui étoit dans le cœur de l'homme, et qui apercevoit sous le voile de ces faux honneurs, des cœurs disposés à le trahir dans peu de jours, ne put retenir ses larmes au milieu de son triomphe : *Videns civitatem, flevit.* (1)

Ah ! n'est-ce pas ce qui va l'affliger encore dans le triomphe même que son Eglise lui prépare ? Il est vrai qu'on s'empresse aujourd'hui de l'honorer, mais bientôt peut-être demandera-t-on qu'il soit crucifié. Aux approches du saint temps de Pâque, l'on paroît plus occupé de ses devoirs de religion, plus touché de nos saints mystères; on suspend les jeux, les festins, les spectacles; on interrompt les habitudes, les assemblées. Le monde semble se convertir et tout quitter pour aller au-devant du Roi de gloire : mais entre ceux qui l'honorent, combien en est-il qui ne lui rendent, comme les Juifs, qu'un honneur passager et perfide ? combien qui le reçoivent pour le trahir au premier jour ?

(1). *Luc.* XIX. 41.

seriez pas vous approcher d'un Dieu si terrible. Son amour pour vous triomphe aujourd'hui de sa grandeur ; sa tendresse pour les hommes humanise sa majesté et sa gloire : et afin de nous donner un accès plus libre auprès de lui, il se voile des symboles eucharistiques pour s'accommoder à notre foiblesse ; il se présente à nous avec la douceur d'un agneau, pour être tout notre bonheur, notre consolation, notre nourriture. O vous qui tiendriez à un si grand bonheur d'être admis une seule fois à la table d'un roi de la terre, avec quels transports de reconnoissance et d'amour ne devez-vous pas profiter d'une si insigne faveur ?

Ah ! Seigneur, vous nous commandez de prendre part à ce sacré banquet. Falloit-il donc faire parler ici votre autorité ? Etoit-il besoin de nous dire, d'une voix menaçante, Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous ? Eglise sainte, pourquoi nous menacer, et nous faire redouter vos plus terribles anathèmes, si nous ne célébrons la Pâque avec le Seigneur ? Etoit-il à craindre qu'une faveur si glorieuse trouvât des cœurs indifférens ?

Ah ! mes frères, il le falloit bien, dans ce malheureux siècle où la foi se trouve si refroidie dans les cœurs, où la communion paroît si gênante aux fidèles, où les sacrés Mystères leur sont devenus comme incommodes, où la plupart enfin passent presque les années entières sans s'en approcher. Car enfin, jamais vit-on parmi les fidèles moins d'ardeur pour la communion, et surtout pour la communion fréquente ? Eh ! d'où peut donc provenir un si funeste, un si déplorable dégoût ?

Sans en chercher les raisons, qui causeroient peut-être quelque scandale dans cet auditoire, désabusons aujourd'hui ces sortes de chrétiens, en leur faisant voir dans le premier Point de cet entretien, quels sont les pressans motifs qui les engagent à communier souvent, et en leur montrant, dans le second, combien sont frivoles les prétextes qui éloignent de la communion fréquente. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Mille pressans motifs, mes frères, nous portent et nous engagent au fréquent usage de la communion : en premier lieu, la manière extraordinaire et toute divine dont

Jésus-Christ a institué ce Sacrement adorable ; en second lieu, le désir ardent que ce divin Sauveur nous témoigne de s'unir à nous dans la communion ; en troisième lieu, l'esprit de la primitive Eglise, qui auroit voulu que ses enfans eussent assez d'amour, de zèle et de ferveur, pour pouvoir s'en approcher tous les jours ; en quatrième lieu, les exhortations vives et touchantes que tous les saints Pères ne cessent de nous faire à ce sujet ; cinquièmement enfin, les fruits admirables qu'on peut retirer de la communion sainte et fréquente. Ah ! tous ces puissans motifs réunis ne sont-ils pas bien capables d'enflammer dans vous le saint désir de communier fréquemment, et de faire naître de justes remords dans le cœur de ceux qui se font comme un honneur et presque un funeste devoir d'une pratique opposée ! Reprenons.

Quel a été, je vous prie, mes frères, le dessein du Fils de Dieu, dans l'établissement de ce Mystère ? n'est-ce pas, comme vous le savez, de donner à ses Apôtres, et par héritage à tous les fidèles ses enfans, la plus éclatante marque de son amour, en s'unissant à eux de la manière la plus tendre et la plus intime, jusqu'à vouloir

leur servir de breuvage et de nourriture, Afin, leur disoit-il en leur distribuant son Corps et son Sang, que je ne sois plus qu'un avec vous comme je ne suis qu'un avec mon Père : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus ; ego in eis, et tu in me.* (1)

Or quel moyen plus extraordinaire, plus admirable, plus divin, et qui fut plus au-dessus de toutes nos idées et de tout ce que nous pouvions attendre de la bonté d'un Dieu, que celui que son amour lui a fait inventer pour s'unir à nous ? Et quel est ce moyen si surprenant ? Ah ! mes frères, c'est de nous donner son Corps sous la figure du pain, et son Sang sous celle du vin, pour être la nourriture de nos ames, ainsi que le pain et le vin le sont tous les jours de nos corps. Car ma Chair est véritablement viande, ajoute ce divin Sauveur, et mon Sang vraiment breuvage : *Caro mea, verè est cibus ; et Sanguis meus, verè est potus.* (2) C'est donc par manière d'aliment et en forme de repas, qu'il nous a donné son Corps et son Sang, pour nous faire comprendre, dit saint Augustin, que c'étoit ici une nourriture dont nous devions user, non point rarement, ni extraordinairement

(1) *Joan.* XVII. 22. 23. (2) *Joan.* VI. 56.

comme on use des remèdes, mais fréquemment et souvent, comme nous prenons tous les jours les alimens qui nous entretiennent. Et parce que toutes les viandes, par rapport à la vie naturelle, ne sont pas également communes, qu'a-t-il fait? il a choisi le pain pour être le symbole de son Corps, c'est-à-dire, l'aliment le plus commun, le moins recherché, le moins délicat, le moins précieux, qui n'est ni difficile à trouver, ni difficile à préparer, l'aliment dont on se peut le moins passer, dont on ne se dégoûte jamais, et dont l'usage doit nécessairement se renouveler tous les jours; l'aliment enfin qui nourrit les pauvres et les riches, les petits et les grands, que nous demandons chaque jour à Dieu, et qui est le premier soutien de notre vie: voilà, dis-je, l'aliment qu'il a choisi pour nous laisser, sous ses espèces, le Sacrement de son Corps adorable. Ah! mes frères, cette seule réflexion présentée à votre esprit, peut-elle y laisser aucun doute sur le dessein du Sauveur? Et quel peut avoir été le dessein de cet adorable Maître, en instituant ainsi l'Eucharistie sous la figure du pain, sinon, dit saint Augustin, que l'usage nous en fût ordinaire?

Mais ce n'est pas assez. Non-seulement Jésus-Christ a eu dessein par-là de nous attirer à la participation fréquente de ses saints Mystères ; quels désirs ardens ne nous témoigne-t-il pas encore de s'unir à nous par la communion, d'entrer dans nos cœurs, d'y faire sa résidence, et d'y établir ses plus chères délices ? Nous n'avons qu'à ouvrir les Livres saints, pour nous en convaincre. Partout et presque à chaque page de l'Ecriture, il nous invite à sa Table sacrée avec la plus vive tendresse, et nous exhorte de la manière la plus pressante à profiter de cette céleste nourriture. Tantôt il nous fait avertir par ses serviteurs et ses ministres de nous trouver à ce délicieux banquet. Voilà que j'ai préparé mon festin, nous dit-il ; mes bœufs et les animaux que j'ai engraissés sont tués ; tout est prêt. Venez, ô ames chrétiennes, à la nôce : c'est là que je veux former avec vous la plus noble et la plus auguste alliance : *Ecce prandium meum paravi, venite ad nuptias.* (1) Tantôt il nous adresse lui-même les paroles qu'il avoit autrefois mises pour nous dans la bouche du Sage : *Venite, comedite panem meum;* (2) Venez, paroissez dans mon Sanctuaire, asseyez-vous à ma Table, mangez

(1) *Matth.* XXII. 4. (2) *Prov.* IX. 5.

le pain sacré que je vous ai préparé, et qui n'est autre chose que mon Corps; enivrez-vous de ce vin délicieux que je vous ai destiné, et qui n'est autre chose que mon Sang : *Et bibite vinum quod miscui vobis.* Vous avez droit d'y participer; et puisque je vous le présente même sans que vous me le demandiez, tout mon désir est que vous le receviez. L'entendez-vous encore ce divin Sauveur, mes frères, vous crier du fond de ses tabernacles divins : Si quelqu'un de parmi vous a soif, qu'il vienne à moi, et je le désaltèrerai; si quelqu'un est pressé de la faim, qu'il vienne à moi, et je le rassasierai : *Si quis sitit, veniat ad me;* (1) si quelqu'un se trouve accablé de fatigues, qu'il vienne à moi, et je le soulagerai : *Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.* (2) Et pour vous faire toujours mieux sentir le désir extrême qu'il a de vous voir participer au Sacrement adorable de son Corps; ici il vous promet les plus précieux avantages, il vous promet l'immortalité, une résurrection glorieuse, une vie éternelle et toute divine : Si quelqu'un mange ma Chair, dit-il, je le ressusciterai au dernier jour, et il vivra éternellement : *Resuscitabo eum in*

(1) *Joan.* VII. 37. (2) *Matth.* XI. 28.

novissimo die, et vivet in æternum. (1) Là il nous fait les plus terribles menaces, il nous menace de sa colère, il nous menace de nous priver pour toujours de son festin, il nous menace de la mort éternelle, et de réprouver à jamais quiconque s'éloignera de sa Table sainte : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis.* (2) Il veut en un mot que tout le monde y soit appelé ; qu'on force même ceux qui en sont dégoûtés ; que sa Maison, que sa Table, soient remplies de conviés : *Ut impleatur domus mea.* (3) Enfin il abandonne les paraboles et les figures, pour s'expliquer avec plus de netteté et d'une manière à se faire mieux comprendre. J'ai désiré, dit-il, à ses Disciples, et à nous-mêmes en leur personne, de manger avec vous cette Pâque : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (4) Et comme s'il craignoit qu'il ne manquât quelque chose à l'excès de son amour, il ne se contente pas de dire qu'il l'a souhaité et désiré : cette expression lui semble trop foible ; il ajoute qu'il l'a désiré avec l'empressement le plus tendre et l'ardeur la plus vive : *Desiderio desideravi.*

(1) *Joan.* VI. 55. 59. (2) *Joan.* VI. 54.
(3) *Luc.* XIV. 23. (4) *Luc.* XXII. 15.

de leurs passions. Or c'est à ces pécheurs parfaitement réconciliés avec le Père céleste, que j'adresse la parole, et que je dis que la fréquente communion ne leur sauroit être que très-avantageuse; car enfin ces pécheurs, morts autrefois devant Dieu quoique vivans aujourd'hui de la vie de sa grace, ne laissent pas que de se ressentir encore de leurs anciennes blessures. Ces blessures ne sont pas tellement guéries, qu'il ne leur en reste toujours quelque foiblesse. Tout foibles qu'ils sont, que de généreux efforts n'ont-ils pas à faire, que de respects humains n'ont-ils pas à surmonter, que de fortes passions n'ont-ils pas à combattre pour ne pas retomber? Ah! Seigneur, au milieu de tant de dangers, que deviendront toutes leurs résolutions? et sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or ce secours puissant et présent, c'est vous-même Seigneur; c'est le Sacrement adorable de votre Corps et de votre Sang précieux: ensorte que plus ils auront le bonheur d'y participer, et plus ils y puiseront des forces et des graces pour résister. Et voilà pourquoi l'Eglise nous déclare, dans le saint Concile de Trente, que ce Sacrement divin est comme l'antidote le plus excellent

pour nous purifier des fautes journalières et pour nous préserver des fautes mortelles. Comment cela ? c'est, disent saint Cyrille et saint Thomas, que la grace de ce Sacrement est une grace de combat; et que l'effet propre de cette grace, ajoutent ces saints Docteurs, est de dessécher dans nous la racine du péché, d'amortir le feu de nos passions, et de nous rendre redoutables à toutes les puissances de l'enfer. Et de là, mes frères, jugez si les rigoristes de nos jours sont bien fondés et conduits par l'esprit de Dieu, lorsqu'ils interdisent pour un trop long temps la communion à des pécheurs nouvellement et sincèrement convertis. L'honneur, disent-ils, qu'on doit à ce Sacrement le plus vénérable, demande des épreuves sans fin; cette séparation même du Corps du Seigneur ne doit-elle pas leur servir de pénitence. Mais moi je réponds, Et quelle espèce de pénitence est donc celle-ci, qui prive le pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de la grace et de la pénitence même qu'il a commencé de faire ? Eh quoi ! vous voulez que ce pécheur demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il résiste à toutes les attaques du démon, qu'il remporte sur lui

mille victoires ; et vous l'éloignez de la source de toutes les graces, et vous le désarmez au milieu des plus rudes combats, et lorsqu'il est le plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, vous le privez du pain qui doit le réparer et le réconforter ! Cette conduite est-elle bien charitable et bien chrétienne ? Est-elle même raisonnable ? Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, ce sont des pécheurs : mais ce n'étoit que les Pharisiens qui murmuroient et qui se plaignoient de ce que Jésus-Christ les admettoit à sa table. Ce sont des pécheurs : mais des pécheurs répentans, des pécheurs pénitens, des pécheurs amis de Dieu, des pécheurs rétablis dans la maison paternelle et remis au nombre des enfans, comme le Prodigue, pour qui on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve ; des pécheurs enfin ramenés dans le bercail, comme la brébis égarée que le bon Pasteur chargea sur ses épaules et dont il fit le plus tendre objet de son amour. Or fut-on jamais fondé à se récrier contre la conduite de ce Dieu de miséricorde, et contre ses Ministres qui se font sagement et prudemment une loi de l'imiter ?

Mais si la communion fréquente est infiniment utile aux pécheurs véritablement convertis, combien ne l'est-elle pas également aux ames saintes, soit pour se conserver dans les sentiers de la vertu, soit pour faire de nouveaux progrès, et s'avancer dans le chemin de la perfection ! Hélas ! ames chrétiennes, vous ne l'éprouvez que trop, que la malheureuse condition de l'homme est sujette ici-bas à mille vicissitudes, et qu'il est bien difficile de se conserver toujours dans la pratique constante de la vertu ! En effet, vous êtes tantôt dans la ferveur, tantôt dans le relâchement; vous formez aujourd'hui les plus beaux desseins du monde, et vous vous trouvez demain chancelans, indécis, irrésolus; et voilà comment peu à peu on commence à déchoir et à tomber enfin dans l'état le plus déplorable, si l'on n'a soin de se renouveler dans l'esprit de ferveur. Or c'est dans la communion fréquente, plus que partout ailleurs, que vous trouverez ce renouvellement intérieur si nécessaire. Car il est moralement impossible, pour peu que vous ayez de crainte et d'amour de Dieu, que vous trouvant souvent aux pieds des autels, où tout inspire le recueillement et la dévotion,

vous ne soyez éclairés de certaines lumières et touchés de certains sentimens qui remuent l'ame, qui la rappellent à elle-même, qui lui découvrent les piéges où elle pourroit tomber, qui lui reprochent toutes les légères fautes qu'elle peut avoir commises, et qui excitent toute sa vigilance, toute son ardeur à les éviter désormais. Il est, dis-je, moralement impossible que toutes ces fréquentes communions, faites ainsi dans un esprit de foi et d'amour, ne contribuent infiniment à entretenir la sainteté de nos ames, et à les préserver d'une infinité de fautes; de même que de bons alimens, pris à des temps réglés, contribuent admirablement à entretenir la santé de nos corps, et à les préserver de je ne sais combien de dangereuses foiblesses.

Ce n'est pas encore assez : non-seulement elles servent aux justes pour se soutenir, mais encore, disent tous les maîtres de la vie spirituelle, pour faire tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perfection chrétienne. Le juste, mes frères, ne doit jamais s'arrêter, ni dire, C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser. C'est une carrière où il faut toujours courir, pour remporter le prix.

Et voilà pourquoi saint Paul, après avoir converti les Gentils, leur recommandoit si expressément de croître incessamment et de toute manière en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes parfaits. Or, encore une fois, comment l'ame juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ, que par une union aussi étroite que celle qui se fait avec lui par la participation de son Corps et de son Sang? Et puisque, par la communion, il demeure, il vit en nous, ne s'ensuit-il pas, conclut saint Jérôme, que la sagesse, la force, la piété, la charité, que toutes les vertus vivent en nous avec lui et par lui, et que plus nous réitérons nos communions, plus aussi nous devenons Saints et en état d'arriver à la plus haute sainteté?

Mais nous ne voyons point, disent les mondains, ces grands et merveilleux effets de la communion fréquente, dans la plupart de ceux et celles qui sont dans cet usage. Vous ne les voyez point ces grands et heureux effets, parce que vous ne voulez pas les voir, parce que vous vous mettez fort peu en peine de les voir, et que vous avez intérêt à ne pas les voir par la condamnation qu'ils portent contre votre

et mille perfections ne sont rien, ou ne sont que de trompeuses apparences,) je vous dirois ce que Jésus-Christ disoit à l'Hypocrite, Que vous découvrez une paille dans l'œil de votre prochain, c'est-à-dire, que vous lui reprochez de légères fautes, tandis que vous n'apercevez pas une poutre qui vous crève les yeux, et que vous ne vous reprochez pas à vous-même les crimes les plus énormes et le libertinage le plus affreux. Car je suis persuadé qu'en vous comparant aux personnes que vous condamnez, pour peu que vous eussiez d'équité, vous conviendriez que ce sont des Saints, et vous les plus grands pécheurs qui soient au monde. Je vous dirois enfin que si malgré leur fréquente communion, ces personnes sont sujettes encore à quelques défauts; ces défauts, sans la communion, deviendroient des péchés considérables; et que ne l'étant pas, vous devez en cela reconnoître la merveilleuse efficacité de ce divin Sacrement, qui les retient en tant de rencontres, et qui les empêche de tomber dans des abîmes d'où elles ne seroient peut-être jamais sorties. Et de là, mes frères, concluez, qu'il vous importe beaucoup de communier, et de communier

souvent, sans qu'aucun mauvais prétexte soit jamais capable de vous en empêcher.

Je m'en vais combattre ces prétextes dans le second Point.

SECOND POINT.

Nous ne sommes pas des Saints, pour nous approcher si souvent de la communion : premier prétexte, dont on se sert pour se dispenser de la communion fréquente. Je conviens d'abord avec vous que nous ne saurions être trop saints pour nous approcher du Dieu de toute sainteté, et que quiconque le connoît et se connoît soi-même, doit entrer comme nécessairement dans les sentimens de ces Esprits célestes, qui accablés sous le poids de la Majesté du Seigneur, se voilent la face en sa présence, s'abaissent, s'anéantissent, et ne croient pas qu'il leur soit permis de faire autre chose que d'applaudir à sa sainteté et à sa puissance infinie. Mais après tout, dès qu'on a tâché de se mettre dans ces dispositions et en état de grace par une sainte et fervente confession, l'on peut y participer avec confiance. Car ne confondons pas, je vous prie, les dispositions absolument suffisantes, avec les dispositions de bienséance et de

Mais quoi ! me direz-vous, est-ce que dès qu'un chrétien se croit en état de grace et exempt de péché mortel, l'on doit lui accorder l'usage fréquent de ce Sacrement et l'y engager ? Non, mes frères, à Dieu ne plaise ! ce n'est point là ma pensée. Si je le prétendois ainsi, je violerois toutes les excellentes règles que nos pères nous ont tracées. Je vous ai parlé des dispositions essentielles et absolument suffisantes pour ne pas profaner la sainteté du Sacrement, mais elles ne durent jamais suffire pour une communion fréquente, puisque saint François de Sales exige, pour les communions qui se font de huit en huit jours, non-seulement une exemption entière de tout péché mortel, mais même qu'on soit exempt de toute affection au péché véniel. Je serois en vérité bien peu instruit et bien peu expérimenté, si je ne savois la différence qu'il faut faire des ames ferventes, et des ames tièdes ; des ames courageuses, et des ames lâches ; des ames exactes, fidèles et appliquées, et des ames négligentes, oisives, sans soin, sans vigilance, sans attention sur elles-mêmes ; de permettre également aux unes et aux autres l'approche de ce divin Sacrement, de les

confondre ensemble, et de leur donner à toutes le même accès à la Table du Sauveur. Voilà ce que je condamne, et ce qui est très-condamnable.

Mais aussi de demander de ces ames solidement pieuses, pour la fréquentation de nos saints Mystères, des dispositions qu'il ne leur est presque pas possible d'avoir; de les vouloir d'abord au plus haut point de la sainteté chrétienne; de leur retrancher, pour quelques fragilités qui échappent aux plus justes, le céleste aliment qui doit les nourrir, les fortifier, les faire croître en grace et en vertu; de leur faire envisager comme une vertu, comme un mérite devant Dieu, ce qui les éloigne de Dieu, ce qui les affoiblit, ce qui les fait tomber enfin dans le relâchement; de leur tracer enfin de la communion une idée de sainteté et de perfection, sinon impossible, du moins si difficile et si rare, qu'à peine les Apôtres mêmes, les premiers chrétiens et les plus grands Saints auroient pu y avoir part: ah! mes frères, voilà de quoi tout homme sensé et zélé pour la gloire de Dieu et le salut des ames, ne sauroit convenir, et ce qu'on ne pourra jamais s'empêcher de blâmer. Ce sont, je l'avoue, des ames foi-

bles ; mais c'est pour cela même qu'elles ont besoin du Pain des forts. Ce sont des ames froides et timides ; mais c'est pour cela qu'elles doivent s'approcher de ce feu sacré, de ce brasier d'amour, pour s'enflammer. Ce sont des malades ; mais c'est pour cela même que leur Médecin charitable les appelle à lui pour les guérir. Ce sont des ames dans les voies de la piété, à qui il reste encore bien du chemin pour atteindre jusqu'au sommet de la montagne d'Oreb ; mais c'est précisément à ces ames qu'il faut dire, de peur qu'elles ne se découragent, ce que l'Ange dit à Elie : Venez avec confiance à cette sainte Table, et prenez-y ce pain qui vous est offert et qui vous donnera des forces pour aller jusqu'au bout de la carrière que vous avez à fournir. Convenons donc, mes frères, d'une part, qu'on ne peut à la vérité être trop saint et trop parfait pour approcher souvent d'un si grand et si auguste Sacrement ; mais de l'autre aussi, qu'on ne doit jamais exiger de ceux qui le fréquentent, plus de sainteté et de perfection que la foiblesse humaine n'en peut permettre.

Mais nous ne sommes pas dignes, ajouterez-vous, de fréquenter, ni même de

nous approcher d'un Sacrement si saint et si redoutable : second prétexte qu'on nous apporte tous les jours pour s'interdire la fréquentation des Sacremens. Vous ne m'apprenez rien de nouveau ; jamais vous n'avez dit une plus belle vérité, que vous n'êtes pas dignes de communier souvent ; puisqu'à voir la conduite que vous menez, vous ne seriez pas même dignes de communier une seule fois dans la vie. Mais cette indignité, mes frères, ne fut jamais une raison solide pour vous éloigner à jamais de la sainte Table, et vous abstenir de participer à nos saints Mystères. Il est vrai qu'un pécheur qui sent le malheureux état de sa conscience, qui n'en veut point sortir, et qui s'éloigne alors de la communion parce qu'il s'en croit indigne, il est vrai, dis-je, que c'est une raison pour lui et une raison très-bien fondée de ne point communier, puisqu'il est évident et de la foi même, que le pécheur, tant que son péché subsiste, ne peut approcher de ce Sacrement sans se rendre coupable d'un affreux sacrilége. Mais je prétends aussi que ce pécheur n'en doit pas demeurer là, et qu'étant obligé par un précepte étroit de manger la Chair de Jésus-Christ, il n'est pas moins étroitement obligé

de sortir incessamment de l'état de son indignité, pour pouvoir être admis à la Table de son divin Sauveur. En sorte que la communion même lui doit être un motif, mais un motif pressant, qui le réduise à la nécessité de se convertir. Et voilà, pécheurs, ce que vous ne voulez pas entendre. Car c'est sous ce malheureux prétexte de votre indignité, que vous concluez, au contraire, pour la plupart, à quitter la fréquente communion. Parce que nous ne menons pas, dites-vous, une vie assez exemplaire, nous ne devons pas communier si souvent : et moi je vous réponds, que vous devez plutôt conclure à vivre plus exemplairement, pour pouvoir communier plus fréquemment; et que puisque vous convenez que la fréquente communion ne peut s'accorder avec la vie que vous menez, vous devez donc, non pas renoncer à la communion, parce que vous n'y êtes pas disposés, mais changer de conduite, pour vous y disposer comme il faut.

Voulez-vous donc savoir présentement, mes frères, ce que veulent dire et ce que signifient ces belles paroles, Je ne suis pas digne de communier ? je viens de vous l'insinuer, mes frères : rien autre chose, que

vous ne pouvez et même que vous ne voulez pas vous résoudre ni à renoncer à votre péché, ni à quitter l'état de tiédeur où vous vivez, ni même à vous approcher dans cet état de la Table sainte; parce qu'enfin, pour peu que vous ayez de la foi, vous rougiriez d'allier la communion fréquente avec une vie toute dissipée et toute mondaine. Et de là qu'arrive-t-il? C'est que, par le plus étrange aveuglement, vous vous faites une règle de conscience et un mérite, ou de ne point communier, ou de communier le plus rarement que vous pouvez.

Ah! si l'on se mettoit sur le pied de communier, et de communier souvent, il faudroit changer de mœurs, de vie et de conduite, renoncer à cette liaison, à cette habitude, à ce commerce, à ce plaisir que la loi de Dieu défend et qui déshonore spécialement la Chair de Jésus-Christ; il faudroit attaquer toutes ses passions et les surmonter, humilier cet orgueil, réprimer cette ambition, éteindre cette convoitise, étouffer ce ressentiment, restituer ce bien mal acquis, toutes ces passions, dis-je, et tant d'autres qui vous tyrannisent, et qui ne peuvent compâtir dans le même cœur avec la présence d'un Dieu sauveur. Il fau-

droit vous détacher du monde, vous détromper de ses maximes, vous séparer de ses assemblées, vous interdire ces spectacles, ces bals, ces divertissemens, ces jeux, qui directement opposés à la morale chrétienne, vous séparent de la charité de Jésus-Christ. Il faudroit enfin, pour exciter votre piété et ranimer toujours plus votre ferveur dans vos communions, vous adonner à la prière, à la méditation des choses saintes, aux exercices de la pénitence, à la pratique des bonnes œuvres et de toutes les vertus les plus capables de vous rendre agréables à Jésus-Christ et de vous unir toujours plus étroitement à lui.

Voilà, dis-je, à quoi vous engageroit l'obligation de communier, et surtout de communier plus fréquemment que vous ne faites, mais à quoi vous ne voulez pas qu'elle vous engage, parce que vous voulez demeurer toujours dans le même attachement, le même esclavage, les mêmes liaisons, les mêmes habitudes, sans faire le moindre effort pour les rompre et pour en sortir; parce qu'en un mot, vous ne voulez vous gêner en rien, ni rien prendre sur vous pour vous retirer de votre langueur et vous avancer dans le chemin de la vertu. Or dès

que cet éloignement que vous marquez pour la communion n'est, dans le fond, qu'un effet de votre amour pour le libertinage; dès que cette indignité que vous ne cessez de nous alléguer, n'est qu'un effet de votre volonté dépravée et de la corruption de votre cœur; je vous demande si vous êtes raisonnable de vous excuser de la communion fréquente, sous un si vain et si criminel prétexte?

Que si vous regardez cette indignité du côté de vos misères journalières ou du côté de votre bassesse et de votre néant, je ne vois pas non plus que le prétexte soit moins illusoire ni moins frivole. Car enfin, si c'étoit là un solide prétexte pour ne pas communier, il faudroit donc abandonner tout culte extérieur de religion? Puisque, dans le fond, de viles créatures et de misérables pécheurs tels que nous sommes, de quoi sommes-nous dignes, dit saint Chrysostôme? de rien. Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, de la Table de Jésus-Christ! mais, hélas! êtes-vous seulement dignes, reprend ce saint Docteur, d'entrer dans le Temple et dans le Sanctuaire du Dieu vivant devant qui les Anges tremblent de respect? Etes-vous dignes de prier et d'invoquer ce Dieu tout-

puissant, ce Dieu de majesté et de gloire, ce Dieu des armées? Etes-vous dignes d'être admis au tribunal de la miséricorde de Dieu, qui auroit toute sorte de raisons de vous précipiter dans le fond des enfers? Etes-vous dignes d'assister au Sacrifice qui est offert à Dieu, tandis que toutes les créatures du monde ne suffiroient pas pour honorer Dieu d'une manière digne de lui? Etes-vous dignes d'entendre la parole de Dieu, cette parole qui brise les cèdres, qui ébranle les déserts, qui fait, des pierres, de fidèles enfans d'Abraham? Etes-vous dignes enfin de chanter les louanges de Dieu, qui ne devroient être célébrées que par des millions d'Anges? Non, sans doute; il faudroit donc, par la même raison, abandonner tous ces saints exercices de la religion, et que la vue de votre indignité, de même que votre humilité prétendue, vous tînt dans une espèce d'excommunication, et que vous n'eussiez plus de part à tout ce qui s'appelle culte et devoir de chrétien? Cette conséquence ne vous fait-elle pas horreur? C'est cependant celle que tiroit ce saint Docteur, lorsque prêchant à ses ouailles, il combattoit et détruisoit le vain prétexte de leur prétendue humilité qu'ils apportoient pour s'éloigner de la communion.

Ah! mes frères, ajoutoit-il, si vous n'êtes pas assez dignes de participer, et de participer souvent, à ce Pain sacré, efforcez-vous à vous en rendre plus dignes tous les jours par la pureté de vos mœurs et par la sainteté de votre vie, et qu'il ne vous arrive jamais de vous priver, par une fausse humilité, de la communion, qui est le plus grand bonheur qui puisse vous arriver en ce monde. Eh! que dis-je? c'est par un sincère aveu de votre indignité, de votre néant, de votre misère, que vous n'en deviendrez, comme le Centenier de l'Evangile, que plus dignes de la visite de Jésus-Christ. Oui, mes frères, ces paroles vénérables que l'Eglise vous met dans la bouche au moment que vous allez recevoir votre Dieu, *Domine non sum dignus;* Seigneur, je ne suis pas digne; ces paroles, dis-je, prononcées dans un sentiment sincère de votre indignité, sont si efficaces, selon la remarque de saint Augustin, qu'elles opèrent dans nous un miracle tout opposé à ce qu'elles signifient, en faisant, pour ainsi dire, cesser, dans ce moment, toute l'indignité que vous vous attribuez. C'est donc mal à propos que vous vous éloignez de la Table du Seigneur, par la raison de votre indignité, puisque vous en êtes

plus dignes à mesure que, dans un esprit d'une humilité sincère, vous sentez et vous reconnoissez davantage votre indignité et votre néant.

Mais, me direz-vous encore, ce n'est que par respect que nous nous retirons de ce divin Sacrement, et que par la crainte que nous avons de le profaner ou de l'avilir par un trop fréquent usage : nouveau prétexte que vous nous alléguez pour vous éloigner de la fréquente communion. Mais quelque spécieux qu'il vous paroisse, devroit-il produire un si triste effet dans vous ? Car voilà précisément ce qui commença la perte des Israélites, et ce qui vraisemblablement occasionera la vôtre. Le Seigneur est terrible, dirent-ils à Moïse ; nous n'avons pas la force d'en soutenir la présence : parlez-lui donc pour nous, et souffrez que nous nous éloignons un peu de la montagne. Ils s'en éloignent en effet, et bientôt ils en viennent à se faire des veaux d'or pour les adorer. Vous vous retirez de la sainte Table, vous vous accoutumez à soutenir froidement l'éloignement de Jésus-Christ, sous je ne sais quels prétextes ; ah ! vous en viendrez bientôt à vous faire des divinités, des biens, des plaisirs, des vanités du monde,

qui vous perdront après les avoir adorées. Mais c'est par respect que nous nous en retirons ! Non, non, jamais JÉSUS-CHRIST n'exigea de pareilles marques de respect de votre part. Ce n'est point par l'éloignement, que JÉSUS-CHRIST prétend être honoré dans cet adorable Mystère, mais par les dispositions saintes qu'on doit apporter à le recevoir ; et dès qu'on a tâché de se mettre dans ces saintes dispositions, si en le recevant on ne l'honore pas autant qu'il le mérite, du moins on lui rend le plus grand honneur qu'il puisse recevoir dans ce Sacrement. Et en effet, mes frères, si l'on n'honoroit point JÉSUS-CHRIST par la communion, pourquoi nous inviteroit-il avec tant d'ardeur à sa Table ? pourquoi feroit-il les miracles les plus surprenans pour pouvoir nous admettre à son sacré festin ? pourquoi se multiplieroit-il tous les jours en tant de lieux, à tant d'instans, en tant de mains différentes, pour être à portée de nous servir à tous de nourriture ? pourquoi enfin son Eglise nous ordonneroit-elle, sous peine de mort, de célébrer notre Pâque, en mangeant son Corps. Car enfin si la communion fréquente, dans une personne parfaitement bien disposée, fait tort à JÉSUS-

CHRIST et lui manque de respect, eh! qui doute que la communion pascale ne lui en fasse de même? Il faudroit donc conclure de là, que par respect on doit renoncer pour jamais au devoir pascal. Quelle affreuse conséquence! Vous en rougissez. Mais aussi, s'il se tient honoré de la communion, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il s'ensuit que plus on communie, et plus on est assidu à lui rendre les hommages et les respects qui lui sont dus.

A Dieu ne plaise cependant, mes frères, que je condamne la conduite respectable de quelques ames fidèles et délicates dans leur piété, qui par l'avis d'un Directeur sage et éclairé s'éloignent quelquefois du Pain de vie, pour mieux sentir le prix de ce bienfait inestimable, et pour s'en approcher ensuite avec un plus ardent amour. Mais ce qui ne peut jamais entrer dans mon esprit, et contre quoi l'on ne sauroit trop se récrier, c'est ce prétendu respect qui nous retranche de la Table sainte, qu'on cherche sans cesse à nous justifier, et que je regarde comme le plus injurieux et le plus outrageant mépris de JÉSUS-CHRIST même. Car n'est-ce pas outrager et mépriser le Corps de JÉSUS-CHRIST, que de le savoir

présent sur nos autels, destiné à nous nourrir et à nous sanctifier, sans faire aucun effort pour nous en approcher, sans écouter ni la voix de Jésus-Christ, ni celle de l'Eglise qui nous ordonne de prendre cette divine nourriture, et qui nous exhorte même à la prendre tous les jours, s'il étoit possible.

Ah! mes frères, si ce respect étoit sincère et véritable, et qu'il fût le vrai motif qui vous éloigne de la communion, ce motif, à force d'agir, vous engageroit à quelque chose de plus : il s'étendroit bientôt sur toute votre conduite, et produiroit un entier changement de vos mœurs; vous respecteriez son Evangile, ses exemples, ses lois, que vous ne cessez de violer avec tant de scandale; vous vous priveriez des divertissemens et des plaisirs du siècle; vous retrancheriez ce luxe, ces vanités; vous renonceriez pour jamais à toutes ces intrigues qu'il vous défend; vous mèneriez en un mot une vie beaucoup plus régulière et plus fervente, et par ces moyens vous vous mettriez en état de communier souvent, et de l'honorer par vos fréquentes communions. Il n'est donc pas vrai que ce respect que vous dites avoir pour le Corps de Jésus-

sous les simples apparences d'une nourriture journalière, ne cesse de vous dire lui-même, Ceci est mon Corps, prenez et mangez. Dans cet état, quel hommage plus sincère pouvez-vous lui rendre, que de le désirer, que de lui obéir, de vous en approcher, de le recevoir, et d'en bien user comme de l'aliment le plus salutaire et le plus précieux pour vous, si ce n'est aussi promptement et aussi fréquemment qu'il le souhaite, du moins aussi souvent que vous le pouvez? Seroit-ce à votre avis bien respecter votre Dieu en qualité de votre Maître, que de vous retirer de son école ou de n'écouter que rarement ses leçons? Seroit-ce bien le reconnoître pour l'Auteur de toutes les graces, que de ne lui en jamais demander? Or en conséquence, je vous demande, si c'est bien l'honorer comme votre nourriture de tous les jours, que de vous en abstenir et de vous en passer les mois, les années entières? Non, encore une fois, c'est le déshonorer, c'est le mépriser, c'est l'outrager dans le plus auguste de tous ses Sacremens.

Mais nous craignons, ajoutez-vous, de le profaner. Ah! détrompez-vous, mes frères, vous ne le profanerez jamais, tant que

vous craindrez véritablement de le profaner. Je sais qu'il est une religieuse frayeur qu'inspire la souveraine majesté et la sainteté infinie de notre Dieu, et qu'on ne sauroit trop craindre la plus horrible de toutes les profanations, qui est celle de son Corps adorable. Mais, comme le dit un excellent Auteur, quand on a fait tout ce qu'on a pu pour se mettre en état de grace, la crainte doit être subordonnée à la charité. Si l'une nous retire quelque temps de la communion, par respect, l'autre doit bientôt nous en rapprocher, par amour. Je comprends bien que la plaie du malheureux Oza vous effraie; que vous appréhendez l'effrayante punition de ce sacrilége téméraire, si vous osiez toucher à l'Arche sainte; et que vous vous récriez, comme David, Hélas! comment le Seigneur pourroit-il entrer dans la maison d'un pécheur? Je n'ai garde de blâmer cette crainte, si elle sert à vous rendre plus fervent, plus retiré du monde, plus humble et plus appliqué à vous purifier par la pénitence; mais si vous imitez David dans sa frayeur respectueuse, que ne l'imitez-vous aussi dans sa confiance et dans son ardeur? Car sitôt qu'il eut appris que la présence de l'Arche sainte atti-

roit sur la famille d'Obédédom, des bénédictions abondantes, il s'empressa bientôt de la conduire dans sa propre maison, et la reçut avec une extrême joie : *Adduxit arcam Dei cum gaudio.* (1) Et tel seroit aussi votre bonheur, si après vous être parfaitement réconcilié avec le Seigneur, vous receviez souvent, avec une tendre et respectueuse confiance, cette Arche sacrée de la Divinité dans votre cœur.

Mais, hélas ! bien loin de recevoir fréquemment ce Sacrement adorable, ne vous voit-on pas, avec scandale, sous le vain prétexte de profanation, vous retirer de la sainte Table les années entières ? Il est vrai, que vous observez par-là la défense qui vous est faite de communier indignement ; mais observez-vous le précepte qui vous est porté, de communier comme il faut, et autant de fois qu'il le faut pour le salut de votre ame ? En vous en approchant, comme vous faites, une fois au plus dans l'année, vous obéissez aux ordres pressans de l'Eglise, et vous n'êtes pas, si vous voulez, réfractaires à ses lois ; mais en vous en éloignant dans tout autre temps, suivez-vous ses inclinations en disciples

(1) *II. Reg.* VI. 2.

dociles et en enfans soumis ? Elle vous force, à Pâque, la foudre à la main, de ne point vous excommunier vous-mêmes ; mais elle vous exhorte toujours, elle vous prie, elle vous conjure même par les entrailles de la miséricorde de Dieu, car ce sont là ses paroles touchantes, de communier souvent. Mépriser ses menaces, braver sa colère, se livrer à ses plus rudes châtimens, seroit un crime énorme ; mais ne tenir aucun compte de ses sollicitations, de ses prières, de ses larmes, est-ce là être obéissant et fidèle, et ne mériter aucune punition ? Je vous le laisse à décider.

Quant à ce que vous nous alléguez encore, que vous appréhendez d'avilir ce divin Sacrement par un trop fréquent usage, est-il rien au monde de plus vain et de plus frivole qu'une pareille crainte ? Car enfin, raisonnez-vous de la sorte quand il est question de remplir tous vos autres devoirs de religion ? Avilissez-vous le Sacrifice de l'autel, qui est le bain de son Sang, lorsque vous y assistez ? et la prière, qui est le canal de ses graces, lorsque vous l'élevez jusqu'à son trône ? Si tout fréquent usage nuit au respect et l'affoiblit, il faudra donc, selon vous, abandonner tous ces

saints exercices ; et que deviendra alors, je vous prie, le christianisme. Mais dites-moi : les premiers chrétiens qui participoient si souvent aux divins Mystères, les respectoient-ils moins que vous, et craignoient-ils si fort de les avilir ? Les Pères et les Docteurs de l'Eglise qui vous exhortent si vivement à les fréquenter, nous enseignent-ils à les déshonorer ? Les Pères et les Conciles qui ont déploré sur ce point le relâchement et l'indifférence de ces derniers siècles, ont-ils prétendu que les fidèles avilissent le Corps de Jésus-Christ, par des communions fréquentes ? L'esprit donc qui vous porte à honorer Jésus-Christ par la privation de son Corps adorable plutôt que par un respectueux usage de cette divine nourriture, est un autre esprit que celui qui est descendu sur les Apôtres et sur les premiers fidèles, un autre esprit que celui qui a animé tous les saints Pères, un autre esprit, en un mot, que celui de l'Eglise et de Jésus-Christ même ; et par-là jugez combien vous avez lieu de vous en défier, et combien le respect que vous croyez avoir pour Jésus-Christ dans son Sacrement, par vos communions si rares, est un respect mal entendu !

Me direz-vous encore, après cela, que si vous vous approchez rarement de la sainte Table, c'est que vous craignez de vous rendre coupables du Corps et du Sang de Jésus-Christ ? Quelque attention que mérite une crainte si sage, puisqu'une seule communion indigne peut mettre le sceau à votre réprobation éternelle ; dites-moi, mes frères, n'est-ce pas une loi à tout fidèle de se nourrir de la Chair adorable du Sauveur, et une loi si essentielle, que d'elle dépend notre véritable vie ? *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis.* (1) Or je vous demande, est-il permis d'enfreindre une loi, dans la crainte de ne la pas remplir ? La crainte de ne pas s'acquitter comme il faut d'un devoir, autorise-t-elle à le violer ? Le serviteur qui enfouit le talent de peur de le perdre, se trouve-t-il par-là justifié devant le Père de famille ? Quoi, vous désobéiriez à Jésus-Christ, parce que vous craignez de lui déplaire ? N'est-ce pas lui déplaire, que de ne pas lui obéir ; et faire le mal, sous le beau prétexte de l'éviter ? Il est vrai que si vous entrez dans la salle du festin, sans la robe nuptiale, vous mériterez qu'on vous jette dans les ténébres

(1) *Joan.* VI. 54.

extérieures ; mais si vous ne vous rendez pas à l'ordre du puissant Roi qui vous invite, quelque précieux que puissent être les prétextes dont vous couvrez votre négligence, n'attirez-vous pas sur vous le plus terrible jugement de mort ? Oui, sans doute, vous l'attirerez sur vous ce terrible jugement de mort, puisque le Roi dont vous aurez négligé les faveurs, vous jure, dans sa colère, que jamais vous ne serez reçu à sa table : *Nemo virorum illorum gustabit cœnam meam.* (1) Approcher de la sainte Table, en état de péché, c'est sacrilége; n'en pas approcher, c'est ingratitude, indifférence, désobéissance. Que faut-il donc faire ? s'y disposer avec soin, afin d'y participer avec fruit; se purifier de la contagion du siècle, afin de recevoir avec pureté le Dieu trois fois saint; éviter également la familiarité qui affoiblit, le respect et la frayeur indiscrète qui mène à l'indifférence et à la froideur.

Mais non, mes frères, allons à la véritable source, et avouez-le vous-mêmes de bonne foi : la vraie raison qui vous éloigne de la communion, ce n'est point ce respect, cette crainte religieuse que vous nous faites tant valoir. C'est que vous aimez la vie

(1) *Luc.* XIV, 24.

aisée, douce et commode, et que la fréquente communion vous paroît trop gênante, qu'elle troubleroit vos plaisirs, qu'elle interromproit le cours de vos passions et votre manière de vous conduire. Il faudroit vous observer, vous contraindre, vivre avec piété, avec ordre, dans l'éloignement du monde, de ses plaisirs et de ses vanités; et vous n'êtes pas disposés à vous en détacher sitôt. Nouveaux Philistins, vous tenez encore à des idoles chéries, et vous aimez mieux éloigner l'Arche du Seigneur, que de les briser à ses pieds. Voilà, voilà le vrai principe de ce prétendu respect, ou plutôt de cette mortelle indifférence que vous avez pour les saints Mystères. Or pensez-vous que de tels prétextes soient bien recevables au Tribunal de Dieu?

Enfin allèguerez-vous encore, pour justifier votre éloignement de la communion, la multitude de vos affaires qui ne vous permettent pas seulement de prier? Comment s'approcher, nous dites-vous, tous les jours, et s'approcher aussi souvent que vous le voudriez de la sainte Table, avec cette multiplicité d'occupations qui nous accablent et qui nous dissipent sans cesse? Comment embrasser cette sainte pratique

de la communion fréquente, au milieu des sollicitudes et des embarras du siècle? Ah! cette sainte familiarité ne convient guères qu'à des personnes retirées par état, ou du moins qu'à des personnes plus dégagées que nous des affaires temporelles du monde, qu'à des prêtres, qu'à des réligieux. Il nous faut veiller aux préparatifs d'une noce, saisir l'occasion de faire valoir notre argent, avoir soin d'une boutique, d'un ménage, faire fleurir notre négoce, travailler à procurer à nos enfans un établissement décent et convenable. Tels sont, mes frères, dit saint Grégoire, les vains et derniers prétextes que vous nous apportez pour colorer votre indifférence pour la communion; prétextes que Jésus-Christ avoit tous prédits et réprouvés en même temps, dans son Evangile, et d'où vous concluez que vous n'avez pas le temps de communier. Tâchons donc, en finissant et en peu de mots, de les combattre et de les détruire. La chose ne sera pas mal aisée, après que Jésus-Christ, notre divin Maître, les a réprouvés et condamnés lui-même.

Vous n'avez pas le temps, dites-vous, de vous préparer à la communion, et surtout à une communion fréquente. Cette sainte

pratique est d'une trop grande importance, pour ne pas demander beaucoup plus de temps que nous n'en avons pour nous y disposer. Vous n'avez pas du temps pour communier ! Mais de bonne foi, est-il donc dans le monde d'état si tumultueux, qui ne vous laisse quelquefois à vous-même ! Est-il d'affaire si pressante, d'emploi si embarrassant dans le siècle, qui ne nous permette de ménager quelques momens pour penser à Dieu, pour nous recueillir, et nous préparer à une sainte communion ?

Vous n'avez pas le temps pour vous préparer à la communion ! Mais n'en trouvez-vous pas pour tant d'occupations vaines et inutiles qui absorbent et qui remplissent la meilleure partie de votre vie ? pour faire des visites superflues, suspectes, et quelquefois même criminelles ? pour apprendre ou débiter des nouvelles qui pour l'ordinaire intéressent la charité et la blessent ? pour vous ajuster, vous parer, et vous mettre plus à portée, par un luxe affecté, de séduire et de corrompre les ames dans une assemblée mondaine ?

Vous n'avez pas du temps pour communier ! Eh ! comment donc, reprend saint Chrysostôme, appelez-vous ce temps que

vous employez à courir aux spectacles, à flatter votre délicatesse, à repaître vos yeux d'objets criminels ? Quelle honte et quel scandale, disoit-il à son peuple d'Antioche, de voir votre indifférence et votre froideur pour ce divin Sacrement, et que vous apportiez toujours quelque misérable raison pour ne pas recevoir le Saint des Saints ! S'agit-il d'un bal, d'une danse, d'une comédie, d'un spectacle, d'une fête de réjouissance dans votre ville, eh ! vous trouvez que vous avez du temps pour lors ; vos affaires temporelles, le soin de votre famille, les devoirs de votre état, de vos charges, de vos emplois, tout est sacrifié, rien ne vous arrête, vous y courez en foule ; tandis que, d'une autre part, rien ne peut vous attirer, quand il est question de venir prendre part au Sacrifice de nos autels, sous le vain prétexte que vous n'avez pas du temps et que vous avez des affaires. Quelle honte et quel scandale, encore une fois, s'écrioit ce grand Saint, se plaignant à son peuple de sa dureté à l'égard de ce Sacrement d'amour ! toutes vos places publiques, tous vos marchés, tous vos lieux de débauche, tous vos amphithéâtres sont remplis de gens oisifs qui ne s'occupent que de

mille objets frivoles et criminels; et la Table de Jésus-Christ, la seule Table de Jésus-Christ est désertée et abandonnée, et presque méprisée de la plupart des fidèles! En vain y sommes-nous assidus pour vous distribuer les dons célestes; aucun de vous ne s'y présente : Jésus-Christ en personne vous y attend; et vous l'y délaissez, en alléguant pour raison que vous n'avez pas le temps de vous y rendre. Ah! s'il est si consolant pour moi, ajoutoit-il, de voir de temps en temps avec quel zèle vous abandonnez tout pour entendre mes prédications, n'est-ce pas aussi quelque chose de bien affligeant pour votre Pasteur, de voir que vous en marquez si peu, et que vous ne savez presque jamais vous ménager quelques momens, pour recevoir de ses mains le gage précieux de votre salut, qui est le Corps adorable de votre Dieu?

La manne dont se dégoûtèrent les Israélites, c'est toujours saint Chrysostôme qui parle à son peuple d'Antioche, et dont je ne fais que transcrire les paroles, la manne n'étoit qu'une foible figure du Pain eucharistique et tout divin dont nous sommes nourris. Si les Hébreux la méprisoient, du moins ne l'adoroient-ils pas. Mais vous, ingrats, en

alléguant que vous avez des affaires et que vous n'avez pas le temps de vous en nourrir, vous joignez l'indifférence, l'outrage et le mépris, à l'adoration même. Ensuite s'élevant avec force contre ses auditeurs indolens, il s'écrie : Dieu de gloire, Dieu des armées, Dieu de justice et de majesté, pourquoi vous prodiguez-vous ainsi aux hommes ? Que ne vengez-vous, que ne punissez-vous leur criminelle indifférence pour votre Sacrement adorable, comme vous punissiez autrefois le dégoût des Juifs par la mortalité publique ? Etes-vous moins sensible au mépris du Corps de votre Fils, que vous ne l'étiez au mépris de la manne du désert ? Parce que vous nous traitez avec moins de sévérité, devons-nous avoir pour vous moins d'égards ? et votre indulgence pour nous doit-elle nous autoriser à ne nous pas ménager le temps nécessaire pour profiter du précieux don que vous nous accordez ?

Ah ! mes frères, craignez, craignez donc tout de la part d'un Dieu irrité, si vous négligez plus long-temps de participer à son divin Corps. Car si pour vous éloigner de la communion, vous prétendez désormais vous autoriser par d'aussi vains prétextes que ceux que vous nous alléguez tous les jours et que

je viens de combattre, sachez que vous outragez Jésus-Christ, que vous l'enflammez de colère jusques dans le Sacrement de son amour, et que vous vous attirez enfin de sa part la plus terrible malédiction. Ma Table, vous dit-il dans son juste courroux, étoit prête et dressée pour vous; je vous y ai invités avec tendresse, pour vous distribuer mon Corps et mon précieux Sang, et vous avez cherché mille vains et faux prétextes pour vous en éloigner : mais je saurai bien vous en punir, car je vous déclare que pas un d'entre vous ne sera plus reçu à mon sacré banquet, et ne participera à la vie éternelle : *Dico autem vobis, quòd nemo virorum illarum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam.* (1) Ah! mes frères, combien de fois cette effrayante prédiction de notre divin Sauveur ne s'est-elle pas accomplie à la lettre! et combien de chrétiens, pour avoir abandonné pendant la vie l'usage fréquent de la communion, par un secret mais terrible jugement de Dieu en ont été privés à la mort, et sont morts en réprouvés!

(1) *Luc.* XIV. 24.

FRAGMENS

SUR LE MÊME SUJET.

..... *(Page 91, ligne 24.)* Il est moralement impossible, pour peu qu'on ait de crainte et d'amour de Dieu, pour peu qu'on soit instruit de la dignité du Sacrement et de la préparation qu'on doit y apporter, comme le sont communément ceux qui sont assidus à la Table de Jésus-Christ; il est, dis-je, moralement impossible qu'un chrétien retienne la fréquente communion, sans être puissamment et continuellement excité à purifier son cœur, à régler ses mœurs, à réformer sa conduite. Car s'il reste à une ame quelques sentimens religieux, quel frein pour l'arrêter dans les rencontres, ou quel aiguillon pour la piquer, que cette pensée, Je dois demain, je dois dans quelques jours encore, approcher de la Table de mon Sauveur et de mon Dieu; je dois paroître en sa présence, et m'unir à lui? De cette pensée et de ce souvenir, quels reproches naissent dans une conscience qui ne se sent pas assez nette! quelle vue

de son indignité ! quels troubles intérieurs et quels combats, qui se terminent enfin à de saintes résolutions, et à former le dessein d'une vie toute nouvelle ! C'est pour cela que les directeurs des ames les plus éclairés, n'ont point de moyens qu'ils emploient plus sagement, plus efficacement, plus communément, pour maintenir certains pécheurs dans la bonne voie où ils sont entrés en se convertissant à Dieu, que de leur prescrire certaines communions à certains temps marqués. C'est pour cela encore, que les maîtres de la morale ont établi comme une maxime indubitable, qu'il y en a plusieurs à qui la communion fréquente est non-seulement utile, mais absolument nécessaire pour leur salut. Ce n'est pas encore assez, etc. *(Page 92, ligne 19.)*

(Page 96, ligne antépénultième.) jamais sorties. Suivez, suivez, mes frères, une de ces personnes mondaines qui ont depuis long-temps abandonné le fréquent usage de ce Sacrement. Dans quel abîme d'iniquités ne se sont-elles pas communément plongées ! A peine conservent-elles quelque extérieur de religion. Ici c'est un avare,

un usurier, qui retient injustement le bien d'autrui, et qui commet les plus énormes injustices. Ici c'est un impudique, qui s'abandonne aux plus honteux déréglemens. Toujours ce sont des pécheurs qui grossissent leur trésor de colère, parce qu'ils n'ont point pour eux des Sacremens qui effacent leurs péchés et qui en interrompent le cours.

Etudiez même la conduite de ces prêtres, ou qui ne paroissent plus à l'autel, ou qui ne s'acquittent de ce devoir qu'avec une indévotion ou une précipitation scandaleuse. Qu'y trouverez-vous, que des airs et des manières, que des discours et des actions, qui déshonorent leur état? Malgré vous, ne serez-vous pas forcés de convenir qu'ils n'ont retenu du sacerdoce que le caractère et l'habit? Entrez, si vous voulez, dans les communautés religieuses. Si vous y trouvez quelques ames tièdes pour qui la communion est une peine et un sujet de combat, qui ne sont occupées qu'à chercher des prétextes pour s'en abstenir, et qui ne communient que pour le qu'en dira-t-on et parce qu'elles ont des mesures à garder, vous reconnoîtrez que ce sont les moins exactes à observer les règles, les plus dissi-

pées, les plus répandues au dehors, les plus mécontentes dès que quelque chose leur manque, les plus sujettes à éclater en murmures, à secouer l'obéissance et à blesser la charité. N'est-ce pas dans les sociétés autrefois les plus régulières, qu'on a souvent vu par-là, c'est-à-dire par le dégoût et l'éloignement de la communion, des chutes étonnantes, et si profondes, qu'elles peuvent être comparées à celles des mauvais Anges qui du plus haut des cieux furent précipités dans l'enfer ? N'a-t-on pas vu même des sociétés tout entières, devenir l'opprobre et le scandale de la religion ? Or pour revenir au principe d'où est provenue leur funeste décadence : c'est qu'on s'y étoit si totalement éloigné de la divine Eucharistie, qu'ils ne savoient plus ce que c'étoit que de communier. Et de là, mes frères, concluez, etc. (*Page* 96, *ligne pénultième.*)

(*Page* 98, *ligne* 3.) le mérite et le fruit. Non, mes frères, être exempt des moindres foiblesses, persévérer dans l'exercice pénible d'une austère pénitence, brûler d'un feu séraphique et tout divin, ce sont

là les effets du Sacrement de l'Eucharistie, mais ce ne sont point les dispositions au moins nécessaires, quoiqu'elles soient bien à désirer. Il est vrai, je vous l'ai dit et je ne m'en dédis point, il faudroit être saint pour en approcher : mais le Concile de Trente déclare en termes formels, que cette sainteté requise consiste dans l'exemption de tout péché mortel et dans l'heureuse possession de la grace sanctifiante, qui seule est cette robe nuptiale avec laquelle on est toujours bien reçu à la suite du divin Epoux. On ne peut, j'en conviens, sans une horrible profanation, jeter aux chiens, qui retournent sans cesse à leur vomissement, comme parle l'Ecriture, le Pain des Anges; mais on ne peut aussi, sans une extrême injustice, refuser aux enfans, parce qu'ils sont foibles et languissans, les miettes sacrées qui tombent de la Table eucharistique. C'est un devoir essentiel à tout pécheur pénitent d'être sincèrement disposé à satisfaire à la justice de Dieu; mais c'est une erreur condamnée par l'Eglise, de traiter de sacriléges ceux qui prétendent avoir droit à la communion avant que d'avoir fait une satisfaction entière et proportionnée à l'énormité de leurs crimes. La raison seule

nous dit qu'on ne peut aspirer aux chastes embrassemens de JÉSUS-CHRIST, sans l'habitude de la charité ; mais le même Oracle de l'Eglise dit anathème à quiconque soutient qu'on doit éloigner de la sainte Table ceux qui n'ont pas encore pour Dieu un amour actuel, parfait et consommé.

Citez donc, etc. *(Page 98, ligne 10.)*

I.er SERMON

SUR LA DÉVOTION.

ÉLOGE.

Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.

Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. *Luc.* XII. 32.

Quelle source de consolation et de confiance en la bonté de Dieu ne renferment-elles pas ces divines paroles, pour ce petit nombre d'ames célestes qui le servent avec ferveur au milieu d'un siècle si pervers et si corrompu! Et malgré les persécutions et les railleries des méchans, combien ne doivent-elles pas se sentir animées d'un nouveau désir de servir un si bon Maître, après les promesses si obligeantes qu'il leur fait de les faire régner un jour avec lui dans sa gloire! *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.*

Je dis, malgré les persécutions et les railleries des méchans : car vous le savez, mes frères, c'est de tout temps que les mondains, confondus par la conduite régulière et les saints exemples des gens de bien, n'ont cessé de critiquer, de censurer, d'empoisonner la dévotion, qui fut toujours la condamnation de leurs désordres. Et même encore aujourd'hui, que d'ennemis dangereux l'orgueil et le libertinage du monde ne suscitent-ils pas tous les jours parmi nous, contre la vertu et la piété des ames fidèles ? ennemis qui me paroissent mille fois plus terribles que tous ceux que l'enfer avoit autrefois armés pour extirper et anéantir la religion.

Car enfin, mes frères, la fureur et la cruauté des premiers ennemis de cette religion sainte, n'eurent, par la grace de Dieu, d'autre effet que de l'établir, que de l'affermir, que de la faire fleurir par tout le monde, et que de mettre dans la main de plus de douze millions de ses enfans les glorieuses palmes du martyre : au lieu que les dérisions scandaleuses que les mondains font tous les jours de la vertu, deviennent souvent, pour les ames vertueuses, le fatal écueil de leur piété et la source funeste de

leur relâchement, de leur réprobation et de leur perte. Ces siècles de persécution, mes frères, étoient les siècles heureux des triomphes de l'Eglise : mais, hélas ! aujourd'hui ses triomphes sont passés, et ses persécutions ne le sont pas. Ah ! qui le croiroit ! ses propres enfans s'arment contre elle ; et jusques dans son sein elle a la douleur de voir la piété, la vertu, la dévotion combattue, décriée et presque entièrement abandonnée de la part des fidèles. N'est-ce pas là, mes frères, l'horreur et le scandale de notre siècle, que des chrétiens, des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ, qui par leur sainteté et leur dévotion méritoient autrefois les respects et l'admiration des païens mêmes, soient devenus aujourd'hui parmi nous les objets des dérisions et de la censure publique, jusqu'à se voir obligés quelquefois de renoncer à la piété, et même à leur salut, pour n'oser s'exposer aux impies censures des mondains ? Aveugles et insensés qu'ils sont ! ils blasphèment ce qu'ils ignorent.

Permettez donc, mes frères, que pour la consolation des ames justes, pour l'instruction et la confusion des pécheurs, je m'élève ici avec force contre un désordre

si honteux à la religion, si injurieux et si funeste à l'esprit de dévotion qui forme les parfaits chrétiens; désordre si capable d'attirer sur nous les malédictions du Seigneur, et par conséquent si digne de tout le zèle de notre Ministère. C'est ce que je m'en vais entreprendre dans ce Discours, en vous montrant d'abord qu'il n'y a rien de plus digne de notre vénération et de nos hommages que la dévotion, et ensuite qu'il n'y a rien en même temps de plus injuste et de plus impie que de mépriser et de censurer les ames saintes qui la pratiquent. Je ferai donc voir à ceux qui ne la connoissent pas, la noble idée qu'ils doivent s'en former; et je montrerai à ceux qui la méprisent, l'injustice énorme qu'ils lui font de la combattre et de la décrier. En deux mots, j'entreprends l'éloge de la dévotion, et son apologie. Puissent ces vérités rendre à la dévotion l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et forcer le monde même à pratiquer la justice, ou du moins à respecter des justes qu'il n'est pas digne de posséder. Nous commencerons, après avoir imploré les lumières de l'Esprit saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus grand, mes frères, ni plus digne de notre zèle, de notre admiration et de nos respects sur la terre, que la véritable dévotion ; et je veux même que les chrétiens les plus corrompus parmi vous, pour peu qu'ils soient équitables, soient forcés d'en convenir. Car enfin, mes frères, qu'est-ce que la dévotion ? C'est, dit le grand Evêque de Génève, une profession ouverte et déclarée d'un dévouement parfait à toutes les volontés du Seigneur. C'est, dit saint Bonaventure, un désir ardent d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu, et de pratiquer sa divine loi dans toute son étendue. C'est, dit l'angélique Docteur saint Thomas, une prompte volonté, une tendre affection, un vif penchant pour tout ce qui concerne le service de Jésus-Christ, pour tout ce qui intéresse sa gloire et le salut des ames qu'il a rachetées de son sang. C'est enfin, disent tous les Maîtres de la vie spirituelle, un saint mouvement de l'ame qui lui fait souhaiter ardemment de converser avec Dieu, de se nourrir de sa divine parole, de participer fréquemment au Sacrement de son

amour, de courir dans les voies de la justice, et d'accomplir exactement tous les devoirs de la religion : mouvement sacré qui dégoûte cette ame fidèle de tous les plaisirs et de toutes les vanités du siècle, qui la remplit de consolation et de douceur dans l'exercice des plus pénibles vertus, et qui ne lui fait ressentir d'autre joie que de servir Dieu et que de le faire connoître et aimer.

Voilà, mes frères, l'exacte notion que tous les Saints nous donnent de la dévotion. Or de quelque côté que nous la considérions, soit du côté de Dieu, qui en est la fin et l'objet; soit du côté de l'homme, qui en est le sujet; soit du côté du monde, qui en est le spectateur et le témoin : est-il rien de plus grand, de plus noble, de plus doux, de plus édifiant et de plus honorable pour une ame chrétienne, que d'aimer et de pratiquer la dévotion? Considérée par rapport à Dieu : quelle noblesse, quelle gloire d'être totalement dévoué aux volontés adorables de l'Etre suprême? Considérée par rapport à l'homme : quelle douceur, quelle paix ineffable ne goûte-t-il pas dans le service d'un si grand, d'un si bon Maître? Considérée enfin par rapport au monde :

quelle estime, quelle confiance un vrai serviteur de Dieu ne s'acquiert-il pas de la part des mondains mêmes, pour peu qu'ils aient de l'équité ? et quelle édification, comme mondains, n'en retirent-ils pas bien souvent pour leur instruction et la réformation de leurs mœurs ? Trois réflexions, mes frères, qui vont faire tout le sujet et le partage de ce Discours, et l'éloge le plus parfait de la dévotion ; me réservant, dans un autre, de vous en faire l'apologie contre les injustices du monde. Reprenons, et ne perdez pas, s'il vous plaît, la suite de ces vérités, si consolantes, en particulier, pour les ames pieuses, et si propres à vous faire tous respecter et pratiquer la vertu.

Quelle est donc, ames fidèles, la grandeur et la souveraineté du Maître à qui vous avez eu l'honneur de vous consacrer, et que vous faites si hautement profession d'aimer et de servir ? Ah ! mes frères, la religion sainte qui nous donne de si hautes idées du Dieu nous servons, nous apprend en même temps qu'il est au-dessus de toute connoissance, et que le premier hommage que nous devons à sa grandeur suprême, est d'avouer qu'elle est incompréhensible à

tout autre qu'à elle-même. Savans orgueilleux, superbes philosophes, téméraires mondains, vous demandez ce que c'est que Dieu, et vous osez même porter vos foibles et curieux regards jusqu'à sa hauteur inaccessible. Mais comment ne craignez-vous pas, scrutateur insensé de la Majesté divine, d'être accablés sous le poids immense de sa gloire ? *Scrutator majestatis opprimetur à gloriâ.* (1)

Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que ce grand Dieu, ames fidèles, à qui, avec tant de raison, vous vous efforcez tous les jours de plaire ? Eh ! qui nous l'apprendra ? Eh ! quel est le mortel qui pourroit jamais nous l'apprendre ? A qui le demanderons-nous ? Aux Prophètes ? mais je les vois tous prosternés aux pieds de son trône, respectant la lumière ténébreuse qui l'environne. J'ai vu, dit le Prophète Isaïe, au plus haut des Cieux les Séraphins se couvrant de leurs aîles et tremblant devant sa face, et j'en suis encore dans l'étonnement et dans le silence. Qui suis-je, Seigneur, s'écrie le prophète Jérémie, pour annoncer votre grandeur ? Hélas ! je ne suis qu'un enfant qui ne sais point parler, qui ne fais

(1) *Prov.* xxv. 27.

que bégayer quand je veux parler de l'éclat de votre Majesté et de vos divines perfections, qui ne suis pas même digne ni capable de pouvoir prononcer votre Nom adorable : *Ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* (1) A qui le demanderons-nous encore ? Aux saints Pères, aux Docteurs de l'Eglise, les plus saints et les plus savans hommes de leur siècle ? Parlez-nous donc, sublimes et divins orateurs ; bouches sacrées, déployez toute votre éloquence, célébrez et enseignez-nous tout ce que vous connoissez de cette Divinité adorable ; dites-nous que cet Etre divin possède toutes les perfections, et qu'il possède chaque perfection d'une manière infinie. Ils le disent, mes frères, mais en même temps ils avouent que toutes leurs expressions les plus nobles et les plus sublimes sont infiniment au-dessous des trésors inépuisables de science et de sagesse que cet Etre adorable renferme.

C'est donc à vous seul, Seigneur, que nous oserons nous adresser, pour vous demander ce que vous êtes, puisque les hommes parleront toujours de vous comme des hommes, et qu'il n'y a que vous seul qui puissiez vous comprendre vous-même. Ecou-

(1) *Jerem.* I. 6.

tez-le donc, mes frères, il va vous parler lui-même, et vous l'apprendre; et j'ose dire, avec saint Augustin, que ce grand Dieu ne parla jamais mieux en Dieu. Prophète, dit-il à Moïse, d'un ton majestueux qui pénétra ce grand homme d'une religieuse frayeur, je t'envoie au peuple d'Israël. S'il te demande qui t'envoie, tu lui diras, pour toute réponse, que je suis celui qui est : *Ego sum qui sum.* (1) O grandes, ô majestueuses paroles! Quelle force, quelle étendue, quelle divine énergie dans la simplicité de cette expression! Ce grand Dieu, dans un seul mot, ne renferme-t-il pas tous les plus nobles caractères de sa grandeur! Souffrez que j'en parcoure quelques-uns des plus remarquables et des plus frappans. Seigneur, soutenez ici ma foiblesse; et vous, mes frères, à chaque trait de cette grandeur ineffable, adorez intérieurement la Majesté infinie de votre Dieu, et rougissez d'avoir tardé si long-temps à le connoître et à le servir, pendant que les ames justes béniront mille fois l'heure et le moment auquel elles se seront dévouées au service d'un si grand Maître.

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est,

(1) *Exod.* III. 14.

c'est-à-dire, celui qui existe nécessairement et par lui-même, l'Etre éternel, qui ne connoît ni naissance, ni origine, qui a précédé tous les siècles, qui renferme l'infini dans son sein, et dont la nature comprend toutes les perfections possibles.

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est, c'est-à-dire, l'Auteur et le principe de tous les êtres, celui qui de rien a créé tout ce vaste univers. Il a parlé, en effet, mes frères, et le monde aussitôt est sorti du néant. Ce monde que je vois, cette terre ornée de tant de beautés et de richesses qui frappent nos sens, ces cieux dont la hauteur et la magnificence nous paroissent si dignes d'admiration, ces globes immenses si infiniment élevés au-dessus de nous et qui sont encore plus loin des pieds de son trône qu'ils ne le sont de la terre ; en un mot, toute cette multitude infinie de créatures que nous avons sous les yeux, tout cela ne lui a coûté qu'une seule parole pour le créer. Et que lui en coûte-t-il pour le conserver ? un seul acte de sa volonté. En un moment, sa puissance et sa volonté n'étant en lui qu'une même chose, il lui est plus aisé de créer mille mondes, et de les anéantir, s'il veut, qu'à nous de prononcer seulement une pa-

role. Mais que ne peut-il pas encore avec les plus vils instrumens, quand il lui plaît de s'en servir ? Avec le bras d'une Judith, il renverse le redoutable Holopherne ; avec les yeux d'une Esther, il désarme la fureur d'Assuérus ; avec des moucherons, des insectes, il confond toute l'arrogance de Pharaon et de son armée ; avec une petite pierre lancée par la main de David, il terrasse un géant ; avec douze pêcheurs, le rebut du monde, il triomphe du monde même. Si les instrumens étoient plus nobles, ô mon Dieu, votre grandeur et votre puissance paroîtroient avec moins d'éclat.

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est, c'est-à-dire, un Dieu souverainement sage. Eh ! où est-ce qu'on n'en voit pas des traits brillans et magnifiques de cette Sagesse infinie ? L'ordre admirable qui éclate de toute part dans la structure des cieux et des astres suspendus sur nos têtes, le concert et l'harmonie charmante qui règnent parmi les élémens et dans tous ses autres ouvrages, cette succession si constante et si régulière des années et des saisons que toutes les révolutions des temps ont toujours respectée, tout cela ne prouve-t-il pas qu'il est un Dieu infiniment sage qui gouverne le monde ?

Quelle profondeur, en effet, et quelle étendue infinie de sagesse ! Elle atteint, dit l'Ecriture, depuis un terme jusqu'à l'autre : *Attingit à fine usque ad finem.* (1) Depuis le plus haut des cieux jusqu'aux plus profonds des abîmes de l'enfer, depuis le plus grand de tous les Anges jusqu'au plus petit ver de terre, depuis le plus puissant de tous les monarques jusqu'au dernier des esclaves, depuis le premier instant de la création de l'homme jusqu'au dernier moment de sa vie, cette divine et incompréhensible Sagesse atteint tout. Elle règle tout, elle conduit tout, elle concourt à tout, elle étend ses soins et ses lumières sur le petit comme sur le grand, sur l'hysope comme sur le cèdre, sur l'herbe rampante des vallées comme sur les astres du firmament. Elle pourvoit à chaque homme en particulier, comme si elle n'étoit point chargée du soin des hommes en général ; et elle pourvoit à tous en général, comme si elle ne se mêloit point d'aucun particulier. Elle rapporte, en un mot, toutes choses à leur destinée et à leur fin, par les voies les plus divines et les plus admirables. Ah ! mes frères, nous ne comprenons rien ici-bas dans les des-

(1) *Sap.* VIII. 1.

seins de cet Etre suprême ; mais que nous serions charmés et ravis, si nous en connoissions les secrets ressorts, les proportions merveilleuses et les arrangemens divins ! Il permet le mal, à la vérité ; mais du mal même il sait tirer le bien. Il permet le péché, le plus grand de tous les maux ; mais le péché même fait paroître sa bonté, fait éclater sa justice, donne plus de lustre à la vertu, et plus de mérite à notre pénitence. Il permet des désordres étonnans dans le monde ; que l'impie soit dans l'abondance, que le juste soit dans l'oppression, qu'il y ait tant de sortes de religions parmi les hommes, que les crimes les plus énormes soient impunis, que l'impiété soit couronnée : mais il sait faire tourner tous ces désordres apparens à l'accomplissement de ses immuables desseins. Ses vues sont impénétrables, mais elles ne peuvent être que très-importantes et dignes d'une Sagesse infiniment éclairée qui gouverne tout, qui dispose de tous les événemens, et qui n'en permet ni n'en peut permettre aucun que pour sa gloire, pour l'instruction des justes, pour la conversion ou la punition des méchans, et pour ménager à tous les hommes des ressources de grace et des moyens de salut ;

car le hasard, souvenez-vous-en bien, n'et jamais aucune part à tout ce qui arrive su la terre. Et voilà, en un seul mot, la jus tification de ce qui paroît le plus surpre nant dans la conduite de la Providence de plus mystérieux et de plus obscur dar le gouvernement du monde : tout y e marqué au sceau d'une Sagesse éternell C'est le Seigneur qui l'a fait : c'en est asse pour se soumettre, pour admirer, pou adorer et se taire.

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est c'est-à-dire, un Dieu dont l'immensit remplit l'univers. Il remplit tout, en effet par sa puissance, parce que tout lui est sou mis : il est partout, par son essence, parc qu'il n'est rien dans le monde qu'il ne ren ferme dans son sein ; il est partout, pa sa présence, parce qu'il voit tout, qu'i entend tout, qu'il connoît tout ; que rie de ce que nous pensons, de ce que nou disons, de ce que nous aimons, de ce qu nous faisons, ne peut échapper à ses lu mières infinies. Où est Dieu ? s'écrie ici l dévot saint Bernard ? Hélas ! qu'ai-je dit misérable ? ajoute ce même Saint. Eh ! o n'est-il pas ? disent tous les Prophètes ? I est plus élevé que le ciel, il est plus pro

fond que l'enfer ; il est partout, il n'est renfermé nulle part. Hommes mortels, ne vous fatiguez donc point, nous dit saint Paul, à demander et à chercher où est notre Dieu : il n'est pas loin de vous, puisque votre être, votre vie, votre mouvement sont en lui, et que lui est tout en vous. Il est dans votre esprit, il est dans votre cœur, il est dans tout votre corps ; il est dans vos yeux ; il est dans tout ce que vous voyez, dans tout ce que vous touchez ; il est dans le soleil qui vous éclaire, il est dans la terre qui vous soutient ; il est dans l'air que vous respirez et qui vous environne ; il est dans l'ame des justes, par les charmes de son amour ; il est dans les pécheurs, par les terreurs de sa justice ; il est dans tous les êtres, il est dans toutes choses, ou plutôt toutes choses sont dans lui. Soyez-en bien persuadés, mes frères, nous dit saint Cyprien, que quelque part que vous vous trouviez, vous êtes en sa présence, investis de sa grandeur, perdus, absorbés et comme engloutis dans son incompréhensible immensité. Ah ! si cette seule pensée étoit profondément gravée dans vos cœurs, que de péchés et de crimes n'arrêteroit-elle pas ? que de contestations ne dissiperoit-

elle pas ? que de troubles ne calmeroit-elle pas ? que de cœurs n'enflammeroit-elle pas ? Mais, hélas ! que ne fait-on pas, au contraire, pour éloigner de son cœur et de son esprit une si utile, une si salutaire, une si frappante pensée ? et de là que de désordres, que de scandales affreux ne s'ensuivent-ils pas dans le monde ?

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est ; c'est-à-dire, un Dieu essentiellement saint, la source de toute sainteté, et la Sainteté même. Ah ! qu'il faut bien, mes frères, que notre Dieu soit saint, et bien magnifique en sainteté, comme dit le Prophète : *Magnificus in sanctitate ;* (1) puisque tout ce qui est saint devant les hommes, dit saint Paul, n'est qu'une abomination devant lui ! Qu'il faut que ses yeux adorables soient bien saints et bien purs, puisqu'il trouve des taches dans le soleil et de l'impureté dans ses Anges mêmes, quoiqu'ils soient de purs esprits dégagés de toute matière ! *In Angelis suis reperit pravitatem.* (2) Tous les Anges, en effet, mes frères, tous les Saints qui sont sur la terre, et tous les Bienheureux qui sont dans le Ciel, n'eurent jamais qu'une sainteté bornée et communiquée, qui ne

(1) *Exod.* XV. 11. (2) *Job.* IV. 18.

peut être qu'un précieux écoulement de sa grace. Dieu seul est Saint par lui-même ; sa sainteté est infinie ; il en a toute la plénitude, toute l'excellence, tout le sublime, toute la grandeur et toute la perfection. C'est le Saint des Saints, infiniment plus éloigné du péché que le Ciel ne l'est de la terre. Il n'appartient qu'à lui seul de sanctifier les pécheurs, en leur donnant sa grace, et de couronner les Saints, en leur faisant part de sa gloire. C'est moi, dit-il, dans le Lévitique, qui vous sanctifie, parce que toute sainteté ne vient que de moi, ne se soutient que par moi, ne peut se terminer qu'à moi; parce que j'en suis moi seul l'origine, le principe, le modèle et le terme. Et de là vient, mes frères, que tous les Prophètes nous invitent et nous exhortent si vivement à rendre continuellement nos profonds hommages et nos respectueuses adorations à cet Être suprême. Pourquoi ? parce que le Seigneur notre Dieu, disent-ils, est Saint et la souveraine Sainteté : *Quoniam sanctus Dominus Deus noster.* (1) De là vient que les Séraphins que le Prophète vit autrefois autour du trône de Dieu, de même que les quatre Animaux mystérieux

(1) *Psal.* XCVIII. 9.

et les vingt-quatre Vieillards dont il est parlé dans l'Apocalypse, frappés et ébloüis de l'éclat de cette Sainteté ineffable, ne cessent de se prosterner devant sa face, et de s'écrier nuit et jour, Saint, Saint, Saint est notre Dieu; honneur, action de graces, bénédiction, gloire et puissance soient à jamais rendues à sa Sainteté infinie. C'est là le Cantique dont ils font éternellement retentir l'Empyrée. Ah! ne soyez point surpris, reprend saint Ambroise, que toutes ces sublimes Intelligences semblent oublier toutes les autres perfections divines, pour n'exalter et ne célébrer dans tous les siècles que celle-ci. C'est que la Sainteté, ajoute ce saint Docteur, est comme le principe et la base de cet Être divin, et qu'elle renferme toutes ses autres perfections. Si Dieu est heureux, c'est parce qu'il est Saint; s'il est souverainement heureux, c'est parce qu'il est la Sainteté même. S'il est immortel, tout-puissant, éternel, s'il est infiniment sage, c'est parce qu'il est infiniment Saint: *Felix Deus, quia sanctus; æternus, quia sanctus; immortalis, quia sanctus.* De sorte que de la Sainteté de Dieu, on tire la preuve de tous ses autres glorieux attributs; et qu'en la louant elle seule, on rend à toutes

ses perfections l'adoration et la louange qui leur est due.

Ego sum qui sum : Je suis celui qui est, c'est-à-dire, un Dieu souverainement bon, la bonté essentielle, la bonté éternelle, la plus aimable, la plus délicieuse, la plus excellente de toutes les bontés. Non, il n'y a à proprement parler que Dieu qui soit bon, parce qu'il est la source primitive de toute bonté : *Nemo bonus, nisi solus Deus.* (1) Que cherchez-vous donc ici-bas, Enfans du siècle, s'écrie le dévot saint Bernard, et quelle bonté avez-vous jamais trouvée parmi les hommes qui ne soit sujette au caprice, à la bizarrerie, à l'inconstance ? Ah ! cherchez Dieu seul, et vous trouverez dans lui la bonté la plus parfaite, la plus capable de remplir tous les désirs de votre cœur. Oui, c'est en lui seul que vous trouverez par essence tous les caractères et tous les dégrés de bonté réunis ensemble.

Bonté qui n'est point bornée et limitée ni par le temps, ni par les lieux, ni par les personnes. Dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui en est excepté sur la terre ? quel homme, quelle nation n'y a point part ? Ne fait-il pas pleuvoir sur le champ du pé-

(1) *Luc.* XVIII. 19.

cheur, de même que sur celui du juste ? eh ! que dis-je ? ne fait-il pas quelquefois plus de grace à ceux qui l'ont plus outragé, et surabonder sa miséricorde là où avoit plus abondé l'injustice et le péché ? Non, il n'y a personne parmi vous, je n'excepte pas même les plus libertins, absolument personne, qui ne puisse dire avec consolation : Il y a une bonté de Dieu spéciale sur moi ; il a fait pour moi toutes choses, tout indigne que j'en suis, et cent choses particulières qu'il n'a faites pour aucune autre personne du monde.

Bonté libérale et magnifique. Avouez-le de bonne foi : que pouvoit-il faire, ce grand Dieu, pour vous, qu'il n'ait déjà fait ou qu'il ne soit prêt à faire, si vous le voulez ? Il vous a donné tout ce qu'il avoit dans le Ciel et sur la terre de plus cher et de plus précieux. Pour vous racheter de l'enfer et vous témoigner encore plus l'excès de sa tendresse, il vous a donné son Fils, l'unique et éternel objet de ses complaisances, qui s'est fait homme pour nous. Ce Fils adorable vous a prodigué sur la croix son Sang, sa vie, tous ses biens. Mais ce n'étoit pas assez pour son amour ; il s'est donné tout entier lui-même à vous, jusqu'à vouloir

devenir la nourriture de vos ames, lui-même, Auteur souverain de tous les biens et de tous les dons. Ne semble-t-il pas, s'écrie à ce sujet un Père de l'Eglise, que la charité ait réduit le Tout-puissant à ne pouvoir plus rien, après avoir fait pour vous tout ce que pouvoit faire un Dieu ?

Bonté douce et patiente, mais patiente, dit Tertullien, jusqu'à faire tort en quelque manière à sa Divinité. Dans le temps que nous formons contre lui des projets de révolte et de perfidie, que fait-il ? comment se venge-t-il ? il ne forme sur nous que des pensées de paix, que des projets de salut. Toujours prompt à récompenser, toujours lent à punir, il fait quelquefois gronder son tonnerre, mais il lance rarement la foudre ; il menace quelquefois, mais c'est pour être désarmé. S'il est enfin forcé de punir, il se plaint, dans l'Ecriture, de ne trouver personne qui arrête son bras vengeur ; son cœur souffre quand il est obligé d'en venir à cette punition nécessaire. Il soupire, quelle expression ! il soupire en nous punissant. Hélas, dit-il, je me vengerai donc de mes ennemis ! moi qui voulois les sauver, je me vois forcé de les per-

se font obéir de leurs sujets, que tous les royaumes et tous les empires se conservent et se soutiennent. Comme Dieu des armées, il préside aux combats, et donne la victoire à qui il lui plaît. Par la force invincible de son bras, il peut terrasser les plus forts, les plus nombreux et les plus redoutables ennemis, et les réduire en poudre. Toutes les nations, en un mot, devant lui ne sont que comme une goutte d'eau qui tombent d'un seau, ou comme un imperceptible grain de poussière qui se perd dans les airs. Lisez, mes frères, lisez l'Ecriture, et vous verrez avec quels traits de magnificence il y a peint lui-même tout l'éclat de sa majesté, toute la puissance de sa gloire, et toute l'étendue de sa justice redoutable quand on a le malheur de l'irriter et qu'on refuse de s'en repentir. Lisez, et vous verrez que quand il veut se faire craindre et respecter, nulle créature ne peut soutenir la majesté, la sévérité de ses regards; qu'il immole à sa colère, des rois, des nations entières, qu'il abîme sous les eaux un monde prévaricateur, qu'il fait tomber le feu du Ciel sur des villes criminelles, et que tous les méchans sont contraints devant lui de s'écrier avec effroi, Montagnes tom-

bez sur nous, dérobez-nous à la justice et à la vengeance de l'Eternel. Lisez, et vous verrez ces mêmes montagnes fondre comme la cire en sa présence ; au premier souffle de sa voix, les cèdres du Liban plier comme de simples roseaux, les collines s'aplanir, les colonnes des Cieux s'ébranler, la mer enchaînée, ses flots suspendus, les élémens dans le respect, toute la nature dans l'étonnement et dans le silence. Lisez, enfin, et vous entendrez tous les Prophètes qui vous crieront : Tremblez, vous qui habitez la terre, tremblez aux approches du Dieu de toute éternité ; la frayeur et la mort marchent devant lui, un feu vengeur s'allume devant sa face ; tremblez parce qu'il peut d'un regard, d'une parole, foudroyer tous les mortels, faire disparoître, comme un atome, tous les empires du monde, et réduire en cendres toutes les puissances de l'univers. Ecrions-nous donc ici avec un tendre et respectueux tremblement : O Dieu de majesté et de gloire, Dieu de force et de vertu, Dieu des armées, eh ! qui est semblable à vous ?

Telles sont les images frappantes et sublimes, mes frères, mais trop foibles encore, que l'Ecriture nous présente du Dieu

que nous adorons. Or je vous demande ; est-il rien de plus auguste, de plus honorable et de plus digne de l'homme, que de se dévouer totalement à la louange et au service d'un Dieu si grand, si bon, si sage, si juste, si immense, si puissant, si saint et si redoutable ? et devons-nous être surpris après cela que tout l'univers, qui n'est que l'ouvrage de ses mains, nous invite de toute part à louer et à servir ce souverain Auteur du monde ? que les Anges, le Ciel, la terre, que tous les astres du firmament, que toutes les créatures inanimées, ne s'emploient nuit et jour qu'à raconter ses merveilles et à célébrer son Nom ? que chaque jour apprenne à louer et à servir le Seigneur au jour qui le suit, et que chaque nuit instruise la nuit suivante à chanter ses louanges et à publier sa gloire ? Non, rien de tout cela ne nous doit surprendre, parce qu'enfin toute créature n'est faite que pour servir et louer son souverain Créateur, et que c'est là tout ce qu'il peut y avoir de plus grand et de plus honorable pour elle.

Je ne suis pas surpris, après cela, que [illegible] les anciens Patriarches, ces hommes [illegible]énérables, si recommandables et si puis[illegible], même selon le monde, ne se fissent

connoître aux rois et aux peuples, dans les différens pays où les ordres du Seigneur les conduisoient, que par ces termes religieux : *Deum enim timeo ;* Nous craignons et nous servons le Seigneur. C'étoit là leur titre le plus pompeux, leur noblesse la plus auguste, leur caractère le plus glorieux, le seul caractère par où ils vouloient être distingués de tous les autres hommes du monde. De là vient encore, qu'un Constantin, le plus grand de tous les empereurs, s'estimoit mille fois plus grand, lorsque, par le sentiment d'une humilité chrétienne, il s'appeloit le serviteur de Dieu, que lorsque ses courtisans l'appeloient le premier maître du monde; qu'un saint Louis, roi de France, faisoit plus de cas de l'humble qualité de chrétien et de serviteur de Jésus-Christ, que de l'auguste titre de roi du plus florissant de tous les royaumes. Et nous, mes frères, ah! permettez ici une réflexion à ma douleur; et nous, nous nous défendons de la réputation d'homme de bien, d'homme juste et craignant Dieu, comme d'un titre de honte et d'infamie. Bien loin de faire une profession éclatante de lui être totalement dévoué, nous rougissons, hélas! de lui rendre nos hommages; eh! que dis-je?

nous nous glorifions même quelquefois avec scandale de n'être pas du nombre des dévots, c'est-à-dire, de ceux qui le craignent et qui l'adorent. Quelle impiété! quelle folie! tandis qu'au sentiment du Roi prophète, toutes les plus éclatantes fortunes de la terre ne devroient pas même paroître dignes des regards d'une ame qui a l'honneur de servir Dieu et de l'avoir choisi pour son partage! Quelle impiété, dis-je, et quelle folie, qu'il y ait des chrétiens comblés de ses bienfaits, assez mauvais et assez ingrats pour rougir du service d'un si grand Maître!

Pour vous, ames saintes, puisqu'il vous est donné du Ciel, par une grace spéciale, de le connoître, de le servir, et de lui être particulièrement dévouées, ah! comprenez donc aujourd'hui quel est le comble de votre honneur et de votre gloire, si vous ne vous dégradez pas vous-mêmes par quelque infidélité. Non, rien n'est au-dessus de vous sur la terre, si vous avez le bonheur de le servir comme il faut; et vous êtes plus heureuses et plus honorées par l'humble qualité de serviteur et de servante de Dieu, ne fussiez-vous que de la lie du peuple, que si vous portiez une riche couronne sur la tête. *Non est major illo qui timet Deum;* (1)

(1) *Eccli.* x. 27.

Personne, dit le Sage, n'est plus grand que celui qui craint le Seigneur.

Pauvre peuple, peuple fidèle et dévot, ne vous plaignez donc plus de la bassesse de votre condition. Car dès lors que vous faites profession de la vraie piété, vous devenez les serviteurs de Dieu, du Dieu fort, du Dieu admirable, du Dieu des armées, du Roi du ciel et de la terre; vous devenez les domestiques de sa Maison, les fidèles gardes de son Sanctuaire; ce n'est pas assez, vous devenez ses frères, ses confidens, ses plus chers enfans, ses plus tendres amis. Oui, malgré la distance infinie qu'il y a entre vous et lui, vous êtes les amis du Très-haut; il ne dépend que de vous d'entretenir avec lui un commerce d'amitié; vous pouvez par le retour de votre cœur, par la consécration de ce cœur, l'unir au sien, et devenir, pour ainsi dire, comme un autre lui-même. O pensée ravissante! ô quelle plus sublime idée de grandeur! Tous les monarques et tous les rois du monde ont-ils jamais admis à une si tendre et si honorable familiarité, leurs esclaves, leurs sujets, leurs plus chers confidens? Voilà cependant le haut point de grandeur et de gloire où la piété chrétienne vous

élève. Car, enfin, ne l'oubliez jamais, mes frères, l'on n'est véritablement grand, qu'autant qu'on est grand devant Dieu, et l'on n'est grand devant Dieu que par la grace, que par la charité, que par une tendre et solide dévotion qui nous unit à lui. Sans cela, toute la grandeur du monde n'est qu'une méprisable petitesse et qu'une vraie misère : mais avec cela aussi, la plus chétive de toutes les créatures, la plus petite fille de service, le plus pauvre et le plus misérable de tous les hommes, est plus grand que tous les rois de la terre.

Ah! qu'il est donc beau, qu'il est consolant et honorable, qu'il est digne du chrétien de vous aimer, Seigneur, et de vous servir! Si les adorateurs d'une beauté mortelle se font une gloire d'être honteusement asservis à un objet frivole qu'ils aiment, eh! quelle plus glorieuse servitude que la vôtre, ô mon Dieu, qui élevez l'homme au-dessus de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers! Mais s'il est glorieux, si c'est régner que de vous servir, combien n'est-il pas plus doux encore de servir un si bon, un si grand Maître!

SECOND POINT.

Oui, je dis hardiment, et je ne crains point d'être démenti par personne, que s'il est possible d'être content et heureux sur la terre, si Dieu dans sa miséricorde nous a laissé quelque consolation et quelque plaisir solide à goûter parmi les misères qui nous environnent, ce n'est que dans la piété et dans la dévotion ; ce n'est que dans le service de Dieu qu'on peut trouver cette solide joie et ces véritables douceurs qui font tout le bonheur de la vie. Venons-en à la preuve.

Paix véritable et solide : premier apanage de la vertu. Car d'où viennent, dit l'apôtre saint Jacques, les peines, les troubles et les agitations que nous ressentons dans nous-mêmes, et qui traversent notre bonheur ? n'est-ce pas, répond cet Apôtre, de nos convoitises, qui combattent dans notre chair ? n'est-ce pas, ajoute l'apôtre saint Jean, des passions d'orgueil, d'intérêt et de cupidité qui nous dominent ? *Undè bella et lites in vobis ? nonnè ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris ?* (1) Or le premier pas que l'on fait, ou du moins

(1) *Jacob.* IV. 1.

volontaires. Comment seroit-elle donc troublée ou par des souffrances qu'elle aime, ou par la privation des plaisirs qu'elle fuit bien loin de les rechercher ? Enfin le mondain, au milieu des peines qui le tourmentent, ne trouve point de consolations solides : au lieu qu'il reste à l'ame sainte et vertueuse, au milieu de ses peines et de ses amertumes, mille ressources consolantes que le monde ne connoît pas. L'espérance de son salut, le repos de sa conscience, la protection sensible de son Dieu, la récompense éternelle, la consolation aux approches de la mort qui ne doit être qu'un paisible sommeil pour elle, l'attente d'une résurrection glorieuse, ah ! tout cela n'est-il pas bien capable de la dédommager abondamment de tout ce que son état pourroit avoir de pénible ? Mais le bonheur de l'ame dévote ne se borne pas au repos et à la paix ; il est consommé par des joies véritables et de solides délices.

Quelles délices en effet pour cette ame fidèle, de ressentir tout le goût de la sagesse, toute la gloire des combats, toutes les douceurs de l'amour, toute la consolation de l'espérance, toute la joie et les doux transports de la charité ! Quelles délices

pour elle d'obtenir et de posséder le bien essentiel, le bien infini, le seul bien qu'elle désire, qui est la possession de Dieu même, qu'elle aime souverainement, et dont elle est souverainement aimée! Dieu est donc dans cette ame, comme dans son Sanctuaire; et cette ame, à son tour, est en Dieu, comme dans son centre. Elle lui parle, elle l'écoute, elle s'unit à lui, elle s'abîme dans lui. Dieu, de son côté, prend ses complaisances en elle; il établit ses plus chères délices en elle; il se plaît à répandre les trésors de ses douceurs et de ses lumières sur elle. Ah! vous êtes quelquefois surpris, mes frères, et je ne le suis pas moins que vous, d'entendre de ces bonnes ames qui vous parlent de Dieu avec un feu, une onction admirable, avec une effusion de cœur et une facilité que rien n'arrête, qui s'expriment en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, nous donnent les plus hautes idées de l'Être divin, de ses grandeurs, de ses mystères, des voies de sa Providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. Vous admirez tout cela, mes frères, je l'admire comme vous, et je l'admire d'autant plus, que ce sont bien souvent des ames

simples, des ames dont le monde ne fait aucun cas, de pauvres villageoises qui tiennent un langage si relevé et si sublime. Mais à quelle école, nous disons-nous à nous-mêmes, se sont-elles fait instruire ? quel maître ont-elles consulté ? quels livres ont-elles lu ? Ah ! mes frères, point d'autre maître pour elles que l'Esprit saint qui les a prévenues de ses bénédictions et de ses graces; point d'autre école, que l'oraison et la prière, où elles ont ouvert leur cœur à Dieu avec simplicité et humilité ; point d'autres livres, qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à la présence de Dieu au milieu même de leur travail et de leurs occupations ordinaires, qu'une dévote fréquentation des sacrés Mystères, qu'une pratique fidèle de leurs devoirs, qu'une pleine conformité à toutes les volontés du Seigneur, et qu'un désir sincère de les accomplir. Voilà où elles se sont formées, et où elles ont puisé toutes ces sublimes et délicieuses connoissances; parce que, dit Jésus-Christ, dans l'Evangile, c'est aux petits et aux plus petits, c'est-à-dire, à ces ames simples comme la colombe et humbles comme les enfans, à ces ames pures, droites et in-

génues, et non pas aux savans et aux sages du siècle que leur orgueil ou le déréglement de leurs mœurs aveuglent sur les vérités de la religion, que le Père céleste aime à révéler les secrets de sa sagesse et à communiquer tous les précieux dons de sa grace. Oui, c'est avec elles qu'il se plaît à converser et à leur parler au cœur, jusqu'à les appeler ses Épouses et à vouloir bien lui-même être appelé leur Époux : et quelles délices, quelles consolations ne doivent pas promettre des titres si aimables !

Ecoutez, mes frères, écoutez comment il s'explique lui-même sur ce sujet, dans le livre des Cantiques. Dans ce saint lieu, dit-il, qui vous paroît un affreux désert, dans la pratique de cette dévotion qui vous effraie par ses sécheresses et ses dégoûts, c'est là même que se trouvent les plaisirs les plus purs. Les chants d'allégresse, les cris de joie, les acclamations de ceux que la consolation transporte y retentissent de toute part. C'est là qu'on entend la voix de l'Épouse qui retrouve son Époux, et la voix de l'Époux qui se complait dans son Épouse ; parce que c'est là, en effet, que l'ame fidèle, cette Épouse chérie de Jésus-Christ, fait entendre sa voix lorsqu'elle gémit, qu'elle

invoque, qu'elle combat, qu'elle soupire, qu'elle triomphe; et que Jésus-Christ, cet Époux sacré, fait entendre la sienne, lorsqu'il encourage, qu'il console, qu'il applaudit, et qu'il couronne. Et dans ce tendre et divin commerce, mes frères, ô Dieu! quelles douceurs, quels aimables transports, quelles suavités ineffables une ame sainte et fervente ne goûte-t-elle pas?

Ah! chrétiens, il nous faudroit, à vous le cœur des Saints, et à moi le langage des Anges, pour pouvoir nous entretenir comme il faut de ces sublimes délices qui sont si fort au-dessus de nos sens et de nos expressions: délices d'autant plus désirables et d'autant plus précieuses, qu'elles sont durables et solides; en sorte que ce qui trouble ici-bas pour l'ordinaire les mortels et ce qui les afflige, n'altéra jamais le bonheur et la joie de l'ame juste, parce qu'elle est toujours parfaitement soumise aux ordres du Ciel, quoi qu'il puisse lui arriver. En vain donc le monde paroît-il la menacer quelquefois et vouloir troubler son bonheur par des persécutions et des injustices; eh! que peut-il, avec toute sa malice, dit saint Paul, contre ceux que Dieu a entrepris de soutenir et de défendre? Non, grands du siècle, puis-

sans de la terre, votre pouvoir ne s'étend point sur un cœur détaché des biens et des plaisirs de la vie et étroitement uni à son Dieu. Vous pouvez désoler des provinces, jeter la terreur parmi les nations, conquérir des royaumes, triompher de la terre entière, mais vous n'ébranlerez jamais une ame que Dieu a établie dans les délices de son amour.

Délices et bonheur de l'ame fidèle, si solide et si invariable, que je puis, en un sens, le nommer un bonheur éternel. Car il n'en est pas, mes frères, des délices et des plaisirs qu'on goûte dans le service de Dieu, comme des plaisirs des sens qu'un même moment voit naître et périr tout à la fois. Ah! les douceurs et les plaisirs que goûte une ame fervente dans l'exercice de la dévotion, ne passent pas de même. C'est la foi, c'est l'espérance et la charité qui en sont le fondement et le principe; c'est la promesse même d'un Dieu qui nous en est garant: et voilà pourquoi rien au monde n'est capable de les interrompre ni de les troubler, ni la vue de ses infidélités passées, puisqu'elle ne cesse de s'en repentir et de les expier, et qu'elle a la douce et ferme confiance que tous ses péchés lui sont

pardonnés ; ni les terreurs de la mort, puisque ayant passé ses jours à désirer de s'unir à Dieu, elle voit enfin, dans ces heureux momens, consommer ses désirs avec sa vie ; ni les rigueurs des jugemens de Dieu, puisque sachant, avec le Roi prophète, que ses jugemens sont remplis de clémence et d'équité, ce seul souvenir la rassure et la console. En un mot, mes frères, tout ce qui fait dans ce monde l'amertume et le désespoir de l'homme du siècle, fait tout le bonheur et les délices de l'ame vertueuse, qui ne doivent se consommer que dans le séjour des Saints.

Mais quoi ! me direz-vous, est-il bien possible qu'on soit si heureux et si content au milieu des tentations, des croix, des afflictions, des souffrances qui sont comme inséparables du service de Dieu, puisque c'est là le vrai partage de ses serviteurs et de ses élus sur la terre ? Tant de gênes, tant de dépendances, tant de mortifications, de jeûnes et de contraintes que la vraie dévotion exige pour l'ordinaire d'une ame fidèle, comment se peut-il faire que tout cela rende l'homme content et heureux ? cela paroît un paradoxe. Non, mes frères, ce n'est point un paradoxe, et la chose est très-possible, puisqu'elle est très-vraie et très-incontestable.

Je ne prétens pas cependant vous le cacher et vous le dissimuler ; je le dis sans crainte, et je le dis après le Saint-Esprit, qu'il y a dans le service de Dieu des tentatives à essuyer, des dégoûts et des répugnances à ressentir et à éprouver, des persécutions à souffrir, des combats à soutenir, des victoires à remporter ; qu'il faut renoncer à soi-même et porter sa croix ; qu'il est essentiel à la vraie dévotion d'être recueillie, obéissante, laborieuse et pénitente ; et qu'il n'y a point de sainteté sans violence et sans peine. Mais aussi, d'une autre part, j'ose assurer que tout cela n'empêche point de goûter le vrai bonheur et les plus solides consolations. Pourquoi et sur quels fondemens oserai-je l'assurer ? sur la parole de Jésus-Christ même, qui nous atteste, dans l'Evangile, que son fardeau est léger et son joug agréable ; sur les soins que les serviteurs de Dieu prennent de s'interdire tout ce qui peut réveiller la vivacité de leurs passions, et de se conformer entièrement en tout aux volontés adorables de leur Maître ; enfin sur l'heureuse expérience qu'en font tous les jours tant d'ames saintes qui le servent avec un dévouement entier et sans réserve.

Consultez, en effet, mes frères, ce nombre infini d'ames pieuses de tout sexe, de tout âge et de tout état, qui par leur solide dévotion édifient l'Eglise : car reconnoissons avec joie que la vraie piété, malgré le libertinage du siècle, n'est point bannie de la terre, qu'elle règne encore dans l'Eglise de Dieu, et qu'il est encore parmi nous de fervens chrétiens et de ferventes chrétiennes qui bien loin d'avoir fléchi les genoux devant l'idole, se font une gloire au contraire de n'être fidèles qu'à Jésus-Christ; consultez-les, dis-je, sur la douceur de leur état. Que vous répondront-ils? Hélas! ils n'ont tous là-dessus qu'une commune voix pour nous faire entendre qu'il n'y avoit autrefois pour eux dans le monde que trouble, qu'amertume et qu'affliction d'esprit, et que depuis qu'ils ont pratiqué la dévotion, ils ont trouvé dans Dieu seul une source inépuisable de consolations, et des consolations les plus sensibles; que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent dans son service, quelque austère et quelque rigoureux qu'il paroisse, leur est incomparablement plus doux que des années entières au milieu de tous les divertissemens et de toutes les folles

joies du monde. Or tous ces gens-là, mes frères, des gens si sages, si instruits, si éprouvés et en si grand nombre, n'ont-ils pas droit de prononcer sur le bonheur de la vertu, sur les délices de l'amour, sur les consolations de la pénitence ? et ne doit-on pas les en croire ? Car, enfin, voudroient-ils nous tromper ? Mais quel intérêt les y porteroit ? Se trompent-ils eux-mêmes ? Mais se peut-on tromper si aisément sur ce qu'on sent et sur ce qu'on a mille fois expérimenté ? et pourroit-on se figurer un bonheur prétendu dans un état qui n'auroit que des privations et des chagrins ? Pourquoi donc vous obstinez-vous à ne pas les en croire ? ou, si vous les croyez, pourquoi vous obstinez-vous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu votre véritable bonheur ?

Non, je ne crains point de le dire, mes frères, il faut qu'il y ait dans le service de Dieu, dans la pratique de l'obéissance, dans la mortification, dans la privation des plaisirs, dans les austérités de la pénitence, quelques délices réelles que vous ne comprenez pas, mais que les ames dévotes et ferventes ont le bonheur bien souvent d'éprouver. Je les vois, non pas affligées de

la mortification, mais joyeuses et contentes d'y être assujetties. Je les vois ambitionner comme une grace, de pouvoir en augmenter les rigueurs; désirer, demander, importuner, pour obtenir d'ajouter aux pénitences et aux jeûnes commandés par l'Eglise, de nouvelles austérités que le monde ne connoît pas, ni même bien souvent les confesseurs qui les dirigent. Plus je trouve de ferveur parmi ces saintes ames, plus ce désir est vif et empressé. Il faut donc, mes frères, qu'il y ait dans la pénitence même une certaine douceur que vous n'osez espérer parce que vous êtes trop lâches et trop indévots, et une consolation céleste qui est au-dessus de toutes nos idées et de tous nos sens.

Mais quelle peut être cette consolation et cette douceur? Ah! mes frères, c'est celle qu'éprouvoit saint Paul, lorsqu'il s'écrioit: Seigneur, je suis comblé de joie et de délices dans toutes mes tribulations et mes peines. C'est celle qu'éprouvoient les saints Martyrs, lorsqu'ils disoient, au milieu de leurs supplices les plus cruels: Non, jamais festin ne nous a paru plus délicieux que ce que nous endurons pour Jésus-Christ et pour la gloire de son saint Nom.

C'est celle qu'éprouvoit le grand saint Augustin, lorsqu'il nous assuroit que l'onction de la grace ayant pris dans son cœur la place des voluptés sensibles, elle les surpassoit mille fois par les consolations ineffables qu'elle lui faisoit ressentir au milieu même de ses travaux et de ses combats. C'est celle qu'éprouvoit un saint François Xavier, une sainte Thérèse, lorsqu'ils s'écrioient, au milieu des plus rudes mortifications qu'ils exerçoient sur leur corps : Ah! grand Dieu, modérez vos consolations et vos graces, et arrêtez-en le torrent; nous ne pouvons que succomber, nous ne pouvons y survivre. C'est enfin celle d'une infinité d'ames qui nous disent tous les jours, au milieu de leurs épreuves et des exercices les plus pénibles de la vertu, qu'elles sont trop heureuses et trop contentes de servir un si bon Maître; que rien n'est plus doux ni plus consolant que le joug aimable qu'elles portent et que les devoirs que cet aimable joug leur impose. Ah! il en est de si contentes de leur état, que par la sainte gaieté qui paroît sur leur visage et dans toutes leurs manières, par leur humeur aimable et presque enjouée, leur sort fait l'envie des mondains les plus heureux; si

contentes, en un mot, qu'elles ne changeroient pas leur état contre celui des rois, ni les prétendues difficultés du service de Dieu contre tous les vains amusemens du monde.

Eh quoi, mes frères, vous en êtes surpris! L'amour profane et criminel a su trouver du plaisir à souffrir et à mourir pour l'objet dont il est transporté; pourquoi l'amour divin ne trouvera-t-il pas le même goût et mille fois plus encore dans la pratique de la dévotion et l'exercice de la pénitence, puisque c'est là le témoignage le moins suspect que l'ame fidèle puisse donner de son amour, au Dieu qu'elle aime uniquement?

Or, mes frères, qu'on cherche tant qu'on voudra parmi les esclaves du monde : en trouvera-t-on qui rendent à ses vanités et à ses biens un témoignage pareil? En trouvera-t-on qui osent dire qu'ils sont plus heureux qu'ils ne désirent, que rien n'est plus consolant que leur état, qu'ils jouissent d'un repos parfait? Hélas! ne voyons-nous pas, au contraire, tous les jours, de ces prétendus heureux du siècle, qui se plaignent, qui s'affligent, qui se désespèrent, qui se regardent comme les hommes les plus malheureux du monde, qui ne cessent

de gémir auprès des Serviteurs de Dieu des chagrins cuisans dont ils sont dévorés, et de chercher dans les prières ou les conseils de ces ames saintes un remède à leur amertume ? Ah ! mes frères, ce que le monde ne dit point, ce qu'il n'a pas droit de dire, ce qu'il n'ose même dire, ou ce qu'il ne diroit tout au plus que par ostentation, je le trouve dans la bouche d'un nombre prodigieux de personnes pieuses qui rendent à la vertu ce glorieux témoignage. Ah ! permettez-moi, mes frères, de vous le dire encore une fois : tant de grands Saints que je viens de vous citer, et tant de saintes ames qui sont parmi vous et qu'il ne tient qu'à vous encore de consulter, qui ne jugent que de ce qu'ils ont eux-mêmes senti et que de ce qu'ils sentent encore, qui ne parlent que selon leur expérience, et une expérience, pour la plupart, de plusieurs années et même de toute leur vie, de tels témoins, dont le témoignage est uniforme depuis tant de siècles, de tels témoins, dis-je, si respectables et si peu suspects, ne sont-ils pas bien croyables ?

Que si, après cela, vous n'en voulez croire que vous-même, et en juger par vos sens, vos yeux, votre expérience ; appro-

chez, vous dirai-je, et voyez donc par vous-mêmes ce qui se passe parmi les saintes ames qui sont encore sur la terre, et dont, par la grace de Dieu, il en est quantité qui vivent avec vous. Voyez quelle est leur fidélité et leur ardeur pour le service de Dieu, mais surtout quelle est la joie de l'Esprit-saint qu'elles goûtent à travers leurs dehors recueillis, dévots et pénitens! Approchez de ce buisson ardent, et vous verrez qu'il brûle sans être consumé : symbole admirable de l'éclat et du feu sacré que l'onction de la piété répand dans une ame fidèle, sans que cette ame fidèle en souffre d'autre atteinte que la destruction de ses passions. Entrez dans ce désert qui vous paroît si sec et si aride, et où vous ne voyez que des monstres qui semblent dévorer tous ses habitans; dans cette voie épineuse d'une solide dévotion qui vous effraie et qui vous alarme, et vous verrez avec étonnement que la manne la plus délicieuse y couvre la terre, que des ruisseaux de lait et de miel y coulent de toute part, et que les rochers les plus durs n'y retentissent que du doux murmure des fontaines les plus agréables. Examinez enfin d'aussi près que vous voudrez ce que dans la dévotion vous appelez des

croix et des épines, et vous trouverez, sur ces croix, une onction sainte qui les adoucit, et sur ces épines, des roses qui les rendent aimables.

Mais parlons sans figure : faites mieux, mes frères, ne vous contentez pas ici de voir et d'admirer ; faites-en vous-mêmes l'heureuse expérience. Commencez, dès aujourd'hui, vous-mêmes à mener une vie sainte et chrétienne ; renoncez aux vains amusemens du monde, brisez tous les funestes liens qui vous attachent au crime, conformez-vous à ces ames ferventes qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de la piété, donnez-vous enfin tout à Dieu, car on ne le sert avec plaisir que lorsqu'on le sert sans réserve ; essayez par vous-mêmes si nous vous trompons, ou plutôt si Dieu peut vous tromper lui-même lorsqu'il vous assure que son joug est doux et que le poids de sa loi sainte est léger. Ah ! mes frères, que vous vous écrierez bientôt avec le Prophète : O que le Dieu d'Israël est bon, qu'il est miséricordieux, qu'il est libéral et magnifique envers ses serviteurs, par la paix abondante et par les délices ineffables dont il les comble même dès cette vie ! Non, ajouterez-vous, sa divine loi, tout austère

qu'elle nous paroissoit, est incomparablement plus désirable que l'or, que toutes les pierres précieuses du monde, et mille fois plus douce que le miel le plus délicieux. En sorte que plus nous comparons la paix, la douceur et le plaisir secret que nous goûtons dans l'observance de ses divins commandemens, aux troubles, aux remords, aux inquiétudes inséparables de ceux qui se livrent aux passions et aux illusions du monde, plus nous nous applaudissons de notre choix, plus le parti que nous avons pris nous paroît digne d'envie, plus nous sommes surpris que tous les hommes accablés sous le poids de leurs crimes et sous la tyrannie de leurs passions, ne viennent pas s'offrir à la douceur d'un joug si consolant et si aisé à porter. Tel est, mes frères, le doux langage que vous tiendrez, dès que vous aurez pris la généreuse résolution d'être tout à Dieu. Car c'est là en effet le propre de la loi de Dieu, de produire ce changement et ces miracles dans ceux qui l'observent ; et la raison qu'en donne saint Augustin, c'est que cette loi est tout à la fois une loi de grace et une loi d'amour. Parce qu'elle est une loi d'amour, celui qui la remplit doit être rempli lui-

même de toute la consolation que l'amour peut inspirer ; et parce qu'elle est une loi de grace, celui qui l'aime doit être soutenu de toute la force et de toute la douceur que la grace peut donner.

Mais à quoi bon, me direz-vous, tout ce culte extérieur, toute cette multitude d'exercices de piété et de dévotion, et tant de menues observances qui rendent la piété si onéreuse et si insupportable : prières, oraisons, examens, considérations des vérités éternelles, mortifications des sens, visites des saints autels, fréquent usage des Sacremens, soins des pauvres, tant d'autres sortes de bonnes œuvres ? Est-ce que la vraie piété consista jamais dans toutes ces pratiques ? Non, non, c'est dans le cœur qu'il faut la faire consister. Il faut aller à Dieu rondement ; tout le reste n'est que vanité, que singularité, que momerie. Ainsi parlent tous les jours des mondains et des mondaines qu'on voudroit engager à une vie plus réglée et plus chrétienne. J'en conviens, mes frères, il faut aller à Dieu rondement, mais il faut aussi y aller par le bon chemin ; car pour y aller trop rondement, il arrive souvent qu'on n'y va point du tout. Il est vrai, c'est dans le cœur q

la vraie piété doit consister. Mais écoutez-moi, je vous prie : dès qu'elle est vraiment dans le cœur, elle porte, par une suite nécessaire, à tous ces différens exercices, du moins autant qu'il est possible, selon les temps, les conditions et les conjonctures ; et dès qu'elle ne porte à rien de tout cela, c'est une marque évidente qu'elle n'est point vraiment dans le cœur, et que ce n'est qu'une dévotion en idée. Et en effet, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut s'y conserver, elle y veut croître et augmenter. Or c'est par tous ces saints exercices qu'elle s'y maintient et qu'elle y fait sans cesse de nouveaux progrès. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut se produire au dehors, et passer à la pratique des bonnes œuvres, glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la religion, et par là acquérir des mérites et s'enrichir pour l'éternité. Or c'est dans toutes ces observances que Dieu se trouve glorifié, la religion honorée, le prochain édifié, et que l'ame fidèle acquiert des mérites infinis pour la béatitude éternelle. Voilà, mes frères, les heureux effets que la piété produit infailliblement, quand elle est véritablement dans le cœur. Il est donc constant qu'elle doit être agis-

sante ; sans quoi ce n'est qu'une piété fausse et imaginaire.

Le monde, en vérité, mes frères, est merveilleux dans ses idées, et prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, et en cela l'on a raison ; mais cette dévotion solide, on voudroit la renfermer toute dans le cœur. Pourquoi ? parce qu'on voudroit vivre dans une molle oisiveté, dans une indolence paresseuse, ne se contraindre en rien ni se faire la moindre violence. Quelle illusion, quelle erreur, quel aveuglement déplorable, de se former une pareille idée de la dévotion !

Mais, dans le fond, qu'est-ce que toutes ces Méthodes, ces Réglemens de vie, toutes ces pratiques et ces exercices de piété ? ne sont-ce pas là des minuties qui rendent la dévotion si rebutante et si austère, et que la vraie dévotion réprouve ? Aveugles mondains ! eh ! comment l'entendez-vous, lorsque vous traitez de bagatelles et de minuties tout ce qui concerne le service de votre Dieu, vous qui, dans l'usage du monde, descendez aux plus petits soins pour vous rendre agréables à toutes les personnes que vous voulez mettre dans vos intérêts ; vous,

de religion. Ne pouvant pas faire de grandes choses pour lui, soyez lui fidèles dans les plus petites : il se tiendra toujours honoré de tout ce que vous ferez pour sa gloire et pour son amour. Les mondains riront de votre simplicité et de votre foiblesse : moquez-vous de tous leurs vains discours, ou plutôt, ayez pitié de leur aveuglement qui n'est digne que de vos larmes.

Et ne me dites pas non plus ici, mes frères, que le joug du service de Dieu est assez rude, sans l'appesantir encore par toutes ces menues observances et toutes ces pratiques qu'il n'a point commandées et qui ne servent qu'à rendre la dévotion trop austère et même impraticable. Non, mes frères, ce n'est pas là appesantir le joug de la loi divine, que d'y ajouter la pratique des conseils ; c'est au contraire le rendre plus doux et plus facile à porter. Qu'est-ce qui cause donc cette austérité apparente du service de Dieu, puisque le joug du Seigneur, tout joug qu'il est, est rempli de douceur ? Ah ! mes frères, ce sont nos passions qui osent lui résister, et qui en font tout le poids et la pesanteur ; c'est le malheureux penchant que vous avez à le se-

couer, pour vivre en toutes choses selon votre gré et dans une entière liberté, qui fait toute votre peine et le triste sujet de tous vos combats. Le joug est toujours dur et fâcheux à des animaux qui se tourmentent et qui se débattent pour le secouer, au lieu qu'il l'est bien moins à ceux qui le portent en paix et qui se laissent conduire. Otez, ôtez donc ces penchans criminels, ces passions immodérées, cette cupidité sans bornes qui vous dominent; et tout ce que la loi, tout ce que la dévotion a de plus austère, vous paroîtra doux et facile à pratiquer. Eh! n'est-ce pas là ce qu'éprouvent tous les jours tant d'ames saintes et généreuses, qui non-seulement pratiquent tous les préceptes de la loi dans toute leur rigueur, mais qui en observent même tous les conseils les plus parfaits et les plus sublimes, qui se passent de mille commodités qui leur sont permises, qui captivent leur langue, qui obéissent avec promptitude, qui se rendent avec exactitude à tous leurs moindres exercices, qui se contentent d'une nourriture sans délicatesse et prise même avec sobriété, d'un sommeil court, et interrompu par la prière, qu'elles prennent sur un lit dur et incommode, qui vivent

enfin dans une entière mortification de leurs sens et dans une continuelle dépendance de leur supérieur, de leur directeur, de leur père et de leurs maîtres, sans même que toutes ces privations, ces devoirs, ces pratiques de la piété, qui sont si dures et si rebutantes pour la nature, leur paroissent gênantes et importunes ? Ah ! mille choses qui nous paroissent incompréhensibles et impossibles à l'homme, ne coûtent rien ou presque rien à ces ames que la grace soutient, que la ferveur anime et que l'amour enflamme. Elles souffrent presque sans réflexion ce qui nous paroît insupportable, et ne croient presque pas mériter devant Dieu par toutes ces pratiques de dévotion et de pénitence, tant elles y trouvent de la facilité et de la joie. Elles ne conçoivent plus, en un mot, comment on peut vivre autrement, et nous avouent ingénument que s'il leur falloit rentrer dans les plaisirs et le tumulte du monde, il leur en coûteroit plus pour devenir pécheurs, qu'il leur en a coûté pour devenir saints dans l'exercice de la dévotion.

Cependant, me direz-vous encore, combien n'en connoissons-nous pas qui parlent bien différemment, qui ne restent que par

honneur dans des pratiques de piété qu'ils ont saisies avec trop de légéreté, qui se repentent même de la vie dévote qu'ils ont embrassée, qui ne cessent enfin de gémir sur la rigueur de leurs engagemens et de leur contrainte. Mais si les regrets et les ennuis de la pénitence et de la dévotion sont aussi communs que vous le prétendez parmi ceux qui en font profession, d'où vient donc que, non contens de se priver des frivoles plaisirs du monde, ils ajoutent, pour la plupart, dans le secret, mille sortes de mortifications dont Dieu seul est témoin, comme lui seul en est le motif. Pourquoi faut-il que ceux qui les conduisent veillent continuellement sur eux, comme nous l'avons déjà dit, pour retenir et modérer leur ardeur pour la pénitence ? Pousse-t-on le déguisement aussi loin, quand il est si dur et si gênant ? pourroit-on le soutenir pendant les dix, les vingt, les trente ans, pendant la vie entière, ainsi que nous le voyons tous les jours de la part de tant de saintes ames qui consomment leur vie dans toute la ferveur de la piété chrétienne ? Cette dissimulation si constante et presque universelle, telle que vous la supposez, ne paroît-elle pas un prodige mille fois plus

incroyable que celui de la consolation et de la joie qu'ils disent goûter au milieu des travaux de la pénitence ?

Il est vrai qu'il se trouve quelquefois de ces ames qui se dégoûtent de la piété dont elles avoient fait profession avec un peu trop d'appareil. Mais qu'est-ce que ces ames dont le témoignage vous paroît si concluant, si ce n'est, pour l'ordinaire, des personnes imparfaites et volages, pleines de passions, d'humeur et de défauts, qui ont fait profession de piété par caprice et par intérêt, et qui ont eu plus d'orgueil et de vanité, dans leur dévotion mal entendue, que de vrai amour de la dévotion et de la pénitence ? Est-ce donc, mes frères, des personnes de ce caractère que je parle, et dont j'ai entendu exposer le bonheur et dépeindre les consolations ? non, sans doute. Je parle des personnes fidèles à la grace et à leur devoir, appliquées à la prière, au fréquent usage des saints Mystères, aux œuvres de charité, au recueillement et au travail, qui dominent sur leurs passions ou qui travaillent à les assujettir, et qui se détachent intérieurement des biens du siècle pour ne s'attacher qu'à Dieu seul ; car c'est là la véritable idée qu'on doit se former d'une dévo-

tion solide. Or c'est de celles-là, et uniquement de celles-là, que j'ose prononcer encore une fois, sans crainte d'être désavoué par personne, qu'il n'y en a jamais eu aucune, depuis le commencement de la religion jusqu'aujourd'hui, qui n'ait été contente de son état, et qui n'ait goûté tous les doux plaisirs de la dévotion mille fois préférables à toutes les joies du monde. Ah! n'est-ce pas là, ô mon Dieu, la preuve la plus consolante de ce que votre parole sainte nous apprend, que le joug du monde est accablant par son poids, mais que le vôtre est doux et léger, et que vous êtes seul le Dieu de toute consolation qui mérite d'être servi.

TROISIÈME POINT.

Mais si nous considérons encore la dévotion du côté du monde qui en est le spectateur et le témoin, quel respect, quelle estime, quelle confiance les ames saintes ne s'acquièrent-elles pas de la part des mondains, et quelle édification, quel secours et quels précieux avantages pour le salut de leurs ames ces mêmes mondains ne retirent-ils pas de la piété de ces ames saintes

et ferventes ? Je finis, mes frères, avec cette réflexion que j'abrége.

Oui, mes frères, le monde même, ce monde ennemi de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a tant de fois frappé de ses anathèmes, ce monde composé de gens sans foi, sans religion, rempli de fourbes, de scélérats, d'impies, ce monde, dis-je, respecte encore dans l'homme de bien une vertu véritable et solide, lui envie son bonheur, lui donne sa confiance, et lui rend tous les honneurs publics et solennels qui lui sont dus. Car il ne faut pas croire que le désordre ait tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore parmi les plus grands libertins, des restes de droiture, des sentimens de justice et de raison, qui leur font prendre en mille rencontres les intérêts de la vertu et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer et pratiquer. Non, j'ose l'avancer, il n'y a personne dans le monde, si dépourvu de bon sens et si perdu de vie et de mœurs, qui, malgré sa dépravation, n'estime, au fond de l'ame, et ne respecte un homme véritablement dévot et qu'il sait être fidèle à tous ses devoirs. La vertu eut toujours des droits incontestables sur le cœur de tous les hommes. Ce carac-

tère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer. Ah! mes frères, il y a je ne sais quels traits divins gravés sur le front de l'homme juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets. C'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec un espèce de culte; comme une Arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur, sa majesté. En voulez-vous la preuve? Un Jean-Baptiste accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une cour toute voluptueuse, et l'infame Hérode ne peut s'empêcher de craindre sa censure et de respecter son caractère. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées, et tout est ébranlé à la seule voix de cet homme de Dieu. Elie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine, et le prince tremblant s'humilie et conjure le Prophète d'obtenir sa grace du Seigneur. Et combien de fois, mes frères, n'avez-vous pas éprouvé, même dans les compagnies licencieuses du monde, que la seule présence d'un homme de bien, d'une ame sainte et pleine de pudeur, a arrêté le dé-

sordre et le scandale, et intimidé les pécheurs les plus hardis et les plus effrontés ? O majesté, ô sainteté de la vertu ! Quel éclat, quelle force, quel empire n'a-t-elle pas pour terrasser le vice et confondre l'impie ? Mais non-seulement le monde respecte les ames solidement dévotes et vertueuses ; le monde lui-même les appelle heureuses, leur donne mille louanges, et convient qu'elles ont choisi le meilleur parti. Ah ! mes frères, l'illusion, le charme des sens ne dure pas toujours. Combien de mondains, au milieu même de leurs faux plaisirs, considérant la vie de l'homme juste, et opposant la paix de sa conscience aux troubles et aux remords qui les déchirent, et la tranquillité de son état au tourbillon d'affaires qui les inquiètent et qui les agitent ; combien, dis-je, de ces mondains qui comparant ainsi leur sort à celui de tant d'ames saintes, ne regardent ces ames saintes qu'avec des yeux d'envie, et ne peuvent s'empêcher de s'écrier, au milieu de tant d'objets tumultueux qui les environnent : Mon Dieu ! mon Dieu ! que tels et telles sont heureux d'être délivrés de tant d'embarras, de soins et de périls, et de n'avoir autre chose à faire que leur salut ! O ames fidèles, pourquoi donc,

après cela, craindriez-vous de paroître des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ, devant des pécheurs et des mondains qui souhaitent de vous ressembler ?

Ce n'est pas assez, mes frères; c'est aux gens de bien, par préférence à tout autre, que les mondains donnent toute leur confiance pour l'ordinaire, et ce n'est guères qu'auprès d'eux qu'ils trouvent de la consolation et de la ressource dans leurs malheurs. Et en effet, gens du monde, lorsque vous vous êtes trouvés dans des chagrins, dans des traverses, dans des afflictions, dans de certaines conjonctures fâcheuses, inséparables de la misère humaine, vous êtes-vous jamais avisés de vous adresser à vos amis de débauche pour trouver quelque soulagement à vos maux ? Eh ! que dis-je ? semblables aux amis de Job, n'avez-vous pas trouvé comme lui leur présence insupportable, ou peut-être même n'est-il pas arrivé qu'ils vous ont abandonné dans vos disgraces ? Où avez-vous eu donc recours alors pour trouver des consolations solides ? Ah ! n'est-ce pas auprès de cet homme de bien, de ce saint Directeur des ames, de cet ami pieux et dévot, que vous êtes allé décharger votre cœur, raconter vos misères, vos

ennuis, vos afflictions ; vous plaindre de votre état, des injustices du monde, et des mauvaises manières qu'on y a pour vous ; et chercher enfin dans les conseils de ces ames charitables, la consolation que le monde refuse à ses esclaves ? Oui, c'est dans leur sein que, comme David dans celui de son cher Jonathas, vous allez verser tous les jours toutes les peines de votre esprit, tous les plus secrets mouvemens de votre ame, tous les plus chers intérêts de votre fortune, et tous les mystères les plus cachés de vos craintes ou de vos espérances, parce que vous savez ne pouvoir attendre de leur part que des traits de la charité la plus prudente, la plus désintéressée et la plus tendre. Eh ! n'est-ce pas, en effet, dans ces entretiens édifians avec tous les gens de bien, que vous avez goûté les plus douces consolations, et trouvé dans toutes vos peines les plus solides ressources ? qu'ils ont pris part à toutes vos tristes situations ? qu'ils n'ont cessé de vous donner de bons conseils ? qu'ils ont pleuré avec vous ? qu'ils ont versé de l'huile sur vos plaies ? qu'ils ont adouci tous vos maux ? qu'ils vous ont soutenu dans votre accablement ? qu'ils ont ramené votre cœur agité et troublé, à la soumission

aux ordres de la Providence ? qu'ils sont enfin devenus les dépositaires secrets de toute votre douleur, comme les confidens charitables de toutes vos peines ? Ah ! disons-le, mes frères, à la gloire de la vertu et pour l'honneur des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ, les gens de bien, les seuls gens de bien savent être amis véritables, et méritent seuls notre confiance et nos hommages.

Aussi quels honneurs publics le monde même ne leur a-t-il pas rendu dans tous les siècles ? On y a vu, et on y voit encore tous les jours, des personnes d'une naissance obscure et d'une condition beaucoup au-dessous de la médiocre, mais solidement vertueuses et dévotes, s'attirer les regards, les bénédictions et les hommages les plus distingués des plus grands mondains. On y a vu des serviteurs de Jésus-Christ, vils et abjects selon le siècle, devenir les arbitres des princes et des peuples, et s'attirer, par la réputation de leur vertu, des respects où la vanité la plus outrée n'osa jamais prétendre. La France vit autrefois l'humble François de Paule, appelé des extrémités du royaume auprès d'un de nos rois, pour lui servir d'aide, de conseiller

et d'appui dans les dernières heures de sa vie. L'orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'univers du bruit de son nom, et les Empereurs s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de cet homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'empire. Après cela, comment peut-il donc être honteux, ô mon Dieu, de vous servir et de vous aimer?

Mais ce qui me paroît encore plus honorable à la vertu, et ce qui doit vous la rendre bien plus respectable à vous-mêmes dans ceux qui la pratiquent, ce sont, mes frères, les heureuses ressources de salut que vous trouvez dans la société des ames saintes parmi lesquelles vous avez le bonheur de vivre. Instructions, exemples, prières, tout concourt, de la part des justes, à l'édification et à la conversion des pécheurs. Ne vous lassez pas de m'écouter, je finis dans un moment. Ah! mes frères, tout le reste des hommes ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte; les justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont. Ils ne savent ce que c'est que de déguiser la vérité; ils ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, et aiment trop leurs frères en Jésus-Christ, pour vous louer dans vos mauvais désirs,

vous applaudir dans vos désordres, et vous tromper. Ils appellent le bien, un bien, et le mal, un mal, et ne vous parlent jamais, en un mot, que pour votre instruction, que pour votre bien et votre salut. Quelles instructions édifiantes, en effet, ne recueillez-vous pas de leur bouche, quand le zèle, la prudence et la charité les obligent à vous parler ? Tantôt ils vous parlent de l'amour divin, dont ils voudroient embraser tous les cœurs; des grandes miséricordes du Seigneur qu'ils ont éprouvées en revenant à lui, et dont ils voudroient que vous éprouvassiez aussi vous-même les richesses infinies; de la soumission que nous devons avoir pour tous les ordres de la Providence dans tous les différens événemens de la vie, et surtout de la patience chrétienne que vous devez exercer dans tous vos maux. Tantôt, dans leurs conversations pleines d'humilité et de douceur, ils vous entretiennent du bonheur de la paix du cœur, et de tous les avantages qu'on trouve à mener une vie chrétienne, et vous font convenir vous-même de l'injustice de vos voies et des amertumes secrètes de votre état. En toute rencontre, enfin, ils vous rappelent, par leurs discours pleins de feu, à la vertu, à l'ing

nocence et à la pratique de tous vos devoirs. Eh ! que dis-je ? mes frères, comme les gens de bien vous parlent dans la sincérité de Dieu, et qu'ils cherchent bien moins à vous plaire qu'à vous gagner à Jésus-Christ, ils oseront même quelquefois vous faire des reproches, vous reprendre, vous résister, vous contredire, lorsque les intérêts de Dieu et de votre ame le demanderont, parce qu'ils ne craignent pas de se rendre moins agréables à vos yeux, pourvu qu'ils se rendent plus utiles à votre salut. Et ce qu'il y a ici de bien admirable, mes frères, c'est que leurs paroles ont dans ces sortes d'occasions un poids et une force qu'on ne trouve pas dans les discours des hommes ordinaires, et à laquelle il n'est presque pas possible de résister. N'en soyez point surpris, mes frères, tout pécheur perd, pour ainsi dire, par ses égaremens, le droit de corriger ceux qui s'égarent ; ses vices affoiblissent et déréditent toutes ses instructions ; au lieu que l'ame sainte peut condamner dans les autres ce qu'elle a commencé par s'interdire à elle-même. Son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'elle dit trouve dans ses mœurs une autorité dont on ne peut se défendre.

Mais ce qui donne une nouvelle force aux instructions des ames justes, c'est qu'elles sont soutenues des exemples. En effet, mes frères, si vous viviez dans un monde où Dieu ne fût pas connu, et où vous ne vissiez que des exemples de dissolution, la vertu ne vous paroîtroit jamais désirable; elle vous paroîtroit même impossible, parce qu'elle seroit sans exemple. Mais jetez les yeux de toute part, dans quelque situation que Dieu vous ait fait naître; partout vous trouverez des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ, qui marchent devant lui dans la sainteté et l'innocence. Leur exemple seul est une voix puissante, qui parle sans cesse au fond de vos cœurs, et qui vous rappelle malgré vous à la pratique de la dévotion et de la vertu. Nous vous annonçons du haut de ces chaires chrétiennes la piété; mais l'exemple des gens de bien vous la persuade bien mieux que ne pourroient faire tous les plus touchans discours. Nous vous montrons de loin la voie du salut; mais elles y marchent à vos yeux pour vous en frayer le chemin et vous animer à les suivre. Aussi combien de fois, touchés des exemples d'une personne pieuse et chrétienne de votre rang, de votre âge, de votre état, ne vous êtes-vous-

pas dit à vous-même, ce que saint Augustin se disoit avant sa conversion : Eh ! pourquoi ne pourrai-je pas faire pour mon salut ce que font ceux-ci, ce que font celles-là ? suis-je moins obligé qu'eux de travailler à devenir saint, et à me procurer une gloire immortelle ? Ah ! combien de fois la présence et même le seul souvenir de tant d'ames innocentes de votre connoissance ne vous a-t-il pas reproché vos désordres et causé de la confusion ? n'a-t-il pas arraché des soupirs à votre foiblesse, et réveillé dans vous le désir du salut, jusqu'à vous faire promettre en secret de marcher un jour sur leurs traces et de vous convertir ! Ah ! mes frères, ces exemples sont si utiles et si frappans, que nous ne voyons presque point de conversion dans le monde qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les saints exemples des gens de bien. Ah ! c'est ainsi que l'éprouva autrefois saint Augustin, avant son parfait retour à Dieu, lorsqu'il sentit ses irrésolutions s'affermir par les doux et touchans entretiens de saint Ambroise, de même qu'Alipe, lorsqu'il sentit sa foiblesse se ranimer dans les tendres et pieuses familiarités de saint Augustin. Non, mes frères, non, rien ne résiste aux sages et vives re-

montrances de l'homme juste, et surtout d'un ami saint et dévot qui joint à la vertu cette douceur tendre, ce zèle, cette force, cette discrétion que la vraie charité inspire.

Et ici, ames saintes et vertueuses qui m'écoutez, permettez-moi de vous faire de justes reproches, du moins à plusieurs d'entre vous, et de vous dire que vous n'êtes point pardonnables, et que vous manquez essentiellement à la charité, lorsqu'en certaines occasions, contentes d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage du monde auquel vous avez renoncé, vous voyez périr vos frères et vos sœurs en Jésus-Christ, sans émotion et sans douleur, sans penser même à les avertir du malheur qui les menace s'ils ne changent de vie; tandis même qu'ils vous sont souvent unis par les liens du sang ou de l'amitié la plus tendre. Eh quoi! est-il bien possible, qu'avec tout le droit et tout l'ascendant que la vertu vous donne sur les esprits et sur les cœurs, il ne soit presque jamais question de salut entre vous et vos amis? que, sous prétexte de ne pas passer pour indiscret et pour dévot, vous les laissiez se perdre et se précipiter dans des malheurs éternels, sans oser seulement leur dire que vous les plaignez; sans oser pro-

fiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils vous confient leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à ne chercher qu'en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner ? Hélas ! un mot, une parole de salut placée à propos, suffiroit peut-être pour faire rentrer en lui-même cet ami libertin, le ramener à Dieu, et en faire un Saint : et vous gardez à tout propos un funeste silence ! et ce qu'il y a de plus scandaleux encore, c'est que vous souffrez quelquefois qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de leurs vains amusemens, et peut-être de quelque chose de pire, pendant que vous observez vous-même le silence pour ne leur parler jamais du bonheur qu'il y a de servir Dieu ! c'est-à-dire, que vous aimez mieux les voir périr éternellement, que de courir le risque de les contrister et de leur déplaire ! Désordre bien déplorable ! Eh ! qu'est-ce donc que toutes ces sortes de liaisons et d'amitiés dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit ? Ah ! peut-on aimer un seul moment, ce qu'on sera obligé de haïr et de maudire pendant toute l'éternité ?

Que ne pourrois-je pas vous dire encore

du mérite de leurs œuvres, auxquelles vous avez tant de part par la société d'un même esprit et d'une même foi qui vous unit à eux, et qui vous rend comme propres tous les fruits précieux de leur vertu ? Oui, mes frères, et c'est ce qui doit vous rendre tous les gens de bien infiniment respectables : tous les trésors de grace et de mérite qu'ils amassent, toute la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences, des jeûnes, des austérités, des sacrifices qui vont au-delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices, ou du moins comme l'heureux supplément de votre pénitence.

Ajoutons enfin que les ames saintes et dévotes servent infiniment à votre salut par leurs gémissemens et leurs prières ; et c'est dans ce dernier avantage que vous allez achever de vous convaincre de l'estime et du respect que vous devez avoir pour la vertu et pour les personnes qui la pratiquent.

Ah ! vous vous recommandez tous les jours, mes frères, aux prières des bonnes ames, et vous avez raison, puisque la prière continuelle de l'ame juste, selon l'apôtre

saint Jacques, est d'un si grand poids auprès du Seigneur : hélas ! mes frères, d'un si grand poids, que si Dieu jette encore des yeux de miséricorde sur la terre, ce n'est qu'en faveur de ses fidèles serviteurs qui l'habitent. Oui, si Dieu répand encore ses faveurs sur les empires et sur les royaumes, ce sont les prières et les secrets gémissemens des gens de bien qui nous les attirent; ce sont ces ames saintes qui composent la plus pure partie de l'Eglise, qui n'ont point d'autre voix pour demander, que la voix même de Jésus-Christ leur époux, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père céleste. C'est à elles, à ces saintes ames, à leurs prières ferventes, que nous devons les pasteurs fidèles qui nous gouvernent, la paix des églises, les victoires de la foi, le triomphe de la religion, la conversion des pécheurs, le renouvellement de la piété dans toutes les conditions et dans tous les âges. C'est à elles enfin que le monde doit ces ressources inespérées dans les calamités publiques, le gain des batailles, la conquête des villes et des provinces, l'heureux succès des armes, la tranquillité des peuples, le bonheur de tous les états. Tout vient de là, mes frères, de la prière et de la piété des

Saints ; car tout se fait ici bas, dit l'Ecriture, pour les Saints et pour les Élus, et rien, non, rien du tout pour les pécheurs : *Omnia enim propter electos.*

Eh ! que dis-je ? mes frères, c'est aux prières et aux vertus des seuls gens de bien que nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Si nous existons encore dans ce bas monde, après tant de crimes dont nous sommes chargés devant Dieu ; si le soleil nous accorde sa lumière, si la terre nous nourrit et nous soutient, si nos familles sont en bon état et se distinguent par quelque endroit, si nos domaines et nos campagnes fructifient, si notre commerce fleurit, si nos affaires et nos entreprises ont un bon et heureux succès, en un mot, si Dieu nous conserve à tous le mouvement, la respiration, l'être et la vie, si le monde subsiste encore, et s'il n'a pas été mille fois renversé et foudroyé par la colère céleste, ah ! c'est aux seuls Élus, mes frères, que nous sommes redevables de tous ces bienfaits ; et toutes choses seroient depuis long-temps consommées, disent les Evangélistes, si leur nombre étoit accompli : *Propter electos breviabuntur dies illi.* Aveugles que nous sommes ! nous n'attri-

buons, pour l'ordinaire, tous les événemens heureux qui nous arrivent, qu'à la sagesse, qu'à la puissance, qu'au travail, qu'à l'habileté, qu'à l'industrie des hommes; mais si nous prenions la peine de les considérer par les yeux de la foi, dans leur véritable cause, hélas! nous les trouverions tous, avec saint Paul, dans les secrets gémissemens, dans les prières ferventes, dans les solides et précieuses vertus de tous les gens de bien : *Omnia propter electos;* oui, dans les prières et les vertus quelquefois d'une personne obscure que vous avez peine à regarder et dont vous ne faites aucun cas, et qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien mieux auprès de Dieu des événemens publics, que tous les potentats de la terre, et nous attire plus de graces et de biens, que toute la puissance, toute la sagesse et toute l'habileté de tous les hommes ensemble. Savez-vous pourquoi, disoit autrefois Tertullien aux Infidèles, l'Empire jouit actuellement d'une si parfaite tranquillité, ce qu'il ne faisoit pas autrefois? savez-vous, leur disoit-il, d'où vient ce changement parmi vous, et depuis quand il s'est opéré? c'est, leur répondoit-il, depuis que Dieu a donné des Chrétiens au monde, c'est-

à-dire, des hommes justes qui offrent au Seigneur des prières saintes et pleines de ferveur pour les rois et pour les peuples. Voilà la source de tout votre bonheur : *Ex quo Christianos à Deo accepit orbis.*

O ! mes frères, quel précieux don la Miséricorde divine fait donc à la terre lorsqu'elle y forme un Élu ! Quel trésor pour un peuple, pour un empire, pour le monde entier ! Quelle heureuse ressource pour les hommes de posséder dans une ville, dans une communauté, dans une famille, d'avoir encore au milieu d'eux de vrais serviteurs et de fidèles servantes de Jésus-Christ ! Ah ! mes frères, vous regardez quelquefois la vertu dans vos épouses et dans vos enfans comme une folie, comme une foiblesse, et leur piété ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. On vous entend dire, tous les jours, sans honte, que depuis qu'ils sont devenus dévots tout est dérangé dans vos maisons, qu'ils ont comme perdu l'esprit et ne sont plus bons à rien. Eh ! pauvres malheureux ! où en seriez-vous, sans le secours de leur dévotion et de leurs prières qui vous mettent à couvert des vengeances divines ? Ah ! sans contredit, depuis votre première prévarication,

vous en seriez les infortunées victimes. N'en doutez pas, mes frères, mille fois vos biens, vos enfans, vos personnes, vos familles, votre ville, auroient été consumées par le feu du Ciel et englouties dans le fond de l'abîme, si la ferveur des ames saintes qui sont encore parmi vous, n'eût arrêté le bras du Tout-puissant, et ne se fût opposé à sa colère; puisqu'il est incontestable, encore une fois, que Dieu ne conserve le monde que pour les Saints et les Élus, et que dès que cet heureux nombre sera rempli, le monde sera totalement détruit, les siècles finiront, et l'éternité commencera pour ne jamais finir. Après cela, moquez-vous de la dévotion, et faites tant qu'il vous plaira de fades et impies railleries sur tous ceux qui la pratiquent : ces vérités n'en sont pas moins respectables ni moins constantes. Eh! que dis-je? elles sont bien plus terribles pour vous, si vous ne travaillez pas à imiter ces justes qui sont parmi vous. Car n'en doutez pas, ce seront là comme autant de redoutables témoins et de formidables accusateurs qui déposeront contre vous, qui vous condamneront, qui vous confondront un jour, qui vous forceront, à la face de tout l'univers, de leur faire une répa-

ration solennelle de tous les outrages impies que vous aurez faits à toutes les saintes pratiques de leur dévotion, en vous accusant vous-mêmes du plus monstrueux aveuglement et de la plus étrange folie de n'avoir pas marché sur leurs traces et suivi leurs exemples. Dans ce terrible jour des vengeances, ils jugeront, dit saint Paul, les Anges mêmes. A quelles malédictions et à quelles foudres de leur part, les impies railleurs ne doivent-ils donc pas s'attendre ?

Ah ! mes frères, bien loin d'attirer sur vous ce comble de malheurs, prévenez-le, au contraire, par un vrai changement de langage et de conduite. Respectez, mes frères, respectez la vertu ; elle seule sur la terre mérite votre admiration, vos éloges, vos hommages, et par la grandeur suprême du Dieu que l'on sert en la pratiquant, et par les douceurs ineffables que l'on goûte en servant un si bon Maître, et par l'édification infinie que vous pouvez en retirer vous-mêmes. Regardez, en effet, les justes qui la pratiquent et qui sont parmi vous, comme les plus beaux présens du Ciel et les plus heureuses ressources de votre salut. Honorez-les, du moins, si vous ne pouvez

les imiter, et regardez désormais les dérisions qu'on fait de leur vertu, comme des blasphèmes contre l'Esprit-saint. Liez-vous avec eux, si vous ne pouvez pas encore les suivre; désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez pas encore obtenir de votre foiblesse de marcher sur leurs traces; reprochez-vous les vices qui ne vous permettent pas de ressembler à de si beaux modèles; favorisez leurs œuvres, si vous ne pouvez pas encore rien entreprendre par vous-même; et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux.

Pour vous, ames saintes, qui servez le Seigneur avec édification, comprenez tout ce que le monde attend de vous, et quels engagemens vous contractez envers le public, lorsque vous vous déclarez pour le parti de la dévotion et de la piété. Avec quelle dignité, quelle fidélité et quelle ferveur ne devez-vous pas soutenir le glorieux caractère et le saint personnage de serviteur et de servante de Jésus-Christ, contre toutes les railleries et tous les vains efforts d'un monde profane! Souvenez-vous que les intérêts de la vertu sont entre vos mains; que les foiblesses et les taches que vous y mêlez bien souvent deviennent, pour ainsi

dire, les taches de la religion même. Ah prenez donc bien garde de ne faire jamais de la profession sainte de la dévotion et de la piété un gain sordide, un vil intérêt, une honteuse hypocrisie, une vie d'humeur et de caprice, un titre de mollesse et d'oisiveté, une affectation, un amour-propre qui vous flatte, une singularité, un esprit de division qui vous sépare du commun des fidèles. Faites-en, au contraire, le prix de l'éternité, la voie du Ciel, la règle de vos devoirs, la réparation de vos fautes passées, un esprit de modestie qui vous cache au grand monde, une componction qui vous humilie dans la retraite, une douceur, une charité, une indulgence, un esprit de paix envers votre prochain, qui le souffre, qui l'attire, qui le gagne à Jésus-Christ. Faites-en, enfin, l'assemblage de toutes les vertus, qui vous méritent la couronne éternelle, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

II.E SERMON

SUR LA DÉVOTION.

APOLOGIE.

Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.

Ne craignez point, petit troupeau ; car il a plu à votre Père de vous donner son royaume. *Luc.* XII. 32.

O vous qui servez le Seigneur, et qui marchez avec fidélité dans la voie de ses commandemens ; vous, ames fidèles, qui, pleinement détachées du monde, ne vous attachez uniquement qu'au service de votre Dieu, qui faites une profession ouverte et déclarée d'une solide dévotion, et dont la conduite est comme en butte aux railleries et aux insultes de tant de mauvais chrétiens ; ne craignez rien, puisque, en quelque petit nombre que vous soyez, c'est à vous, et non pas aux faux sages du siècle, que le Père céleste a révélé ses saints mystères, et

qu'il fait, dans l'Evangile, les plus magnifiques promesses, jusqu'à vouloir vous faire part un jour de son divin royaume : *Quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* Eh ! que craindriez-vous en effet ? Est-il rien, comme je vous le disois dernièrement, de plus grand, de plus noble, de plus glorieux, de plus honorable pour vous, que d'aimer et de servir le plus grand, le plus aimable, le plus puissant de tous les Maîtres ? Est-il rien de plus doux et de plus agréable pour vous, que de goûter toutes les suavités et les consolations d'un Dieu, dans le sacrifice parfait et dans le dévouement entier et sans réserve que vous lui faites de tout vous-même ? Est-il enfin pour vous rien de si flatteur et de si avantageux, que de vous attirer, par votre piété, la confiance et le respect de la plupart même des mondains, et de concourir encore par-là même à leur instruction et à la réformation de leurs mœurs ? O que l'apôtre saint Paul, mes frères, connoissoit bien toute l'excellence et le prix de la dévotion, lorsque, exhortant les premiers fidèles à être pieux et dévots, il leur disoit que la solide piété étoit utile à tout ; qu'elle éclairoit l'esprit, qu'elle élevoit l'ame, qu'elle

adoucissoit nos humeurs, qu'elle redressoit nos caprices, qu'elle fixoit nos inconstances; qu'elle se nourrisoit de la charité qui purifie le cœur, qu'elle s'occupoit de la prière qui sanctifie les lèvres; qu'elle amortissoit le feu de nos passions, qu'elle nous préservoit de mille fausses démarches et de mille écueils dans le commerce du monde, qu'elle faisoit toute notre consolation et notre ressource dans les chagrins et les amertumes inséparables de la vie humaine; qu'elle nous servoit de guide, d'appui, de conseil dans toutes nos entreprises; qu'elle étoit enfin de toutes les vertus la plus utile, la plus précieuse et la plus nécessaire au chrétien : *Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ;* (1) et la raison qu'il en donne, c'est que Dieu promet, dit-il, à ceux qui la pratiquent, la vie en ce monde et en l'autre : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* A quoi l'évangélique Docteur saint Thomas ne fait point difficulté d'ajouter, que la dévotion n'est pas proprement une vertu, mais la mère, la règle, la source et le principe de toutes les vertus chrétiennes, parce que c'est elle, dit le saint Docteur, qui les en-

(1) *I. Tim.* IV. 8.

fante, qui les soutient, qui les anime; que c'est elle seule, en un mot, qui sanctifie et qui perfectionne tout l'homme. Et cependant, hélas! disons-le, à la honte de la religion, cette vertu si nécessaire et si précieuse est peut-être de toutes les vertus la plus méprisée et la plus déshonorée dans le Christianisme : déshonorée par les railleries impies et les contradictions insensées des mondains; déshonorée par les périls affreux auxquels les contradictions et les railleries d'un monde profane l'exposent tous les jours. Car c'est là l'écueil où la dévotion et la piété des gens de bien font souvent le plus triste naufrage.

Ah! faisons-en donc aujourd'hui l'apologie, prenons-en couragement la défense, et rendons-lui, s'il est possible, tout son lustre et tout son éclat, soit en la vengeant des dérisions et des outrages des mondains, soit en l'affermissant par de puissantes raisons dans le cœur des ames saintes qui la pratiquent.

Oui, ames saintes, c'est principalement en votre faveur que j'emploie ce discours. Je veux justifier et affermir votre piété tout ensemble : la justifier, en montrant aux mauvais chrétiens l'injustice énorme qu'ils vous font de censurer votre dévotion sous

le prétexte frivole des défauts qu'ils peuvent remarquer dans votre conduite; l'affermir, en vous apprenant à vous-mêmes l'usage salutaire que vous devez faire de leurs railleries et de leurs impies censures. C'est donc à vous, mes frères, que j'adresse ici la parole : et aux mondains qui s'érigent en critiques et en censeurs de la vraie piété, et aux gens de bien qui se trouvent exposés à de si injustes dérisions et à de si indignes opprobres. Je tâcherai de confondre, ou pour mieux dire, de corriger les premiers, de consoler et d'instruire les seconds, en deux mots qui vont faire tout le dessein et le partage de cet entretien. Le tort infini qu'ont les mauvais chrétiens de s'élever contre les défauts des gens de bien, et de prendre de là occasion de décrier la dévotion, vous le verrez dans mon premier Point. Le profit admirable que les gens de bien doivent retirer des railleries et des reproches du monde peu chretien, je vous le montrerai dans le second. Nous commencerons après avoir salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Avant de commencer l'apologie de la vraie dévotion, et de prendre sa juste défense, je conviens d'abord avec vous, mes frères, qu'il est dans le monde quantité de fausses dévotions, contre lesquelles on ne sauroit s'élèver avec trop de force et de zèle. Mais s'il est facile de les remarquer, il n'est pas à beaucoup près si aisé de les corriger. Puissent les coupables se reconnoître au portrait que je vais en faire, et travailler désormais à réformer toutes ces dévotions mal entendues, qui ne font que déshonorer la vraie piété, et que donner occasion aux libertins d'en triompher.

Dévotion de faste et d'éclat. On ne s'attache à la vertu, que pour la gloire qui l'accompagne. On assujettit son corps à d'austères pénitences, on se déclare le tuteur des pauvres, on demeure, pour ainsi dire, des jours entiers dans l'Eglise, on abandonne les anciennes dévotions pour s'attacher aux nouvelles; et tout cela pour s'attirer les regards du public et se faire une ostentation de piété. Allez, allez, ames pharisaïques, vous dira un jour le souverain Juge,

retirez-vous de moi, vous avez reçu votre récompense.

Dévotion intrigante et dominante. On ne peut souffrir l'uniformité de sentimens et de conduite. On veut goûter le plaisir flatteur de se distinguer, par un extérieur plus modeste et plus affecté, par des communions plus fréquentes; le dirai-je, quelquefois même par un zèle peu éclairé pour les intérêts et la gloire d'un Directeur qu'on seroit bien aise d'accréditer, et dont on voudroit grossir le troupeau. Ce qui fait dire aux uns, Je suis pour Céphas; et aux autres, Je suis pour Apollo; cri funeste d'une guerre intestine qui s'allume souvent dans le feu de la dévotion, et qui fait que ni les uns ni les autres ne sont point parfaitement pour Jésus-Christ.

Dévotion inquiète et empressée. Marthe, Marthe, disoit Jésus-Christ à la sœur de Magdeleine, vous vous inquiétez et mettez en peine de bien de choses. Reproche que l'on pourroit faire avec bien plus de raison à ces esprits vifs et précipités qui ne font rien de séns rassis, et dont le zèle n'est que le fruit d'une humeur bouillante. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils; malheur à celui qui l'opère négligemment! Mais je dis aussi,

eur à celui qui la fait précipitamment !
votion trop austère pour les autres, et
indulgente pour soi-même. Parce que
avez levé l'étendard de la dévotion, vous
croyez impeccables, et les autres vous
lent incorrigibles. Vous n'avez pour les
eurs que des yeux de mépris; loin d'être
ités de leur malheur, vous vous scanda-
que Dieu les souffre; que vous dirai-
ous osez demander au Seigneur, avec
isciples trop zélés, que le feu descende
el pour les consumer; et ce qu'il y a
urprenant, c'est qu'en censurant les
dres publics vous ne pensez jamais
propres misères. Ah! mes frères, le
nète avoit accoutumé de dire, Mon
me dévore; mais ne diriez-vous pas
e mieux, Mon zèle, au lieu de me
er moi-même, ne s'occupe qu'à tour-
er et à dévorer les autres?
votion inconstante et capricieuse. On
tour-à-tour aux deux extrémités con-
s, tantôt dévots, tantôt mondains;
tièdes, tantôt fervens; aujourd'hui
onnés à l'ivresse des plaisirs, un autre
oncentrés dans l'obscurité de la retraite;
eant tous les jours de système dans la
ue de la piété; allant sans cesse de

Directeur en Directeur, pour éprouver celui qui sera à leur mode et les conduira selon leur goût ou de leur goût. Voilà ce qu'on peut appeler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir, par un Directeur, se diriger soi-même.

Dévotion douce et commode. On veut être dévot, mais ne se priver de rien, ne se gêner en rien, vivre dans le plus doux repos. Pour moi, disent ces prétendus dévots, en embrassant la vertu, j'ai prétendu servir Dieu tout uniment, remplir mes petits devoirs sans gêne et sans contrainte. Pourvu que je me borne à un honnête entretien, que je retranche les vices crians, que je ne fasse tort à personne, que je fréquente les Sacremens, Dieu n'en demande pas davantage. Abus, erreur, illusion. Une vie véritablement dévote, doit être toujours une vie laborieuse, crucifiée et pénitente.

Dévotion mal réglée. On oublie l'essentiel, et l'on s'attache à l'accessoire ; on abandonne le précepte pour suivre le conseil ; on veut être dévot, et on n'est pas encore chrétien. Quel fruit voulez-vous après cela retirer d'une dévotion qui ne connoît ni subordination ni règle ? Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces prétendus gens de bien se feront scrupule d'omettre une

lecture, une communion, une formule de prière, tandis que leur conscience ne se réveille pas sur les médisances qu'ils répandent et les propos trop libres qu'ils tiennent, sur la négligence des affaires domestiques et des premiers devoirs. Ah ! n'est-ce pas à ces ames soi-disant dévotes, que le Sauveur adresse ces paroles menaçantes de l'Evangile : Malheur à vous, qui payez si exactement la dîme de la mente, et qui abandonnez si injustement ce que la loi a de plus important, comme la justice et la miséricorde; qui craignez d'avaler un moucheron, tandis que vous ne faites pas difficulté d'avaler un chameau : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (1)

Telles sont les illusions et les défauts qui ne se glissent que trop souvent dans la piété, et que Jésus-Christ condamne dans l'Evangile. Ah ! si les mondains ne condamnoient que ces sortes d'égaremens dans la dévotion, certainement nous ne nous en plaindrions point, et nous ne les accuserions point d'injustice. Mais de quoi nous nous plaindrons toujours et avec raison, c'est que les libertins abusent de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conséquences géné-

(1) *Matth.* XXIII. 23.

rales au désavantage de toutes les personnes vraiment vertueuses et adonnées aux œuvres de piété, et qu'ils osent avancer qu'il n'y a presque point de véritable dévotion sur la terre.

Ah ! graces au Ciel, malgré la corruption du siècle et tous les impies discours des libertins, il est encore aujourd'hui un grand nombre d'ames choisies, dont la piété fait honneur à la religion, et dont la vie est une expression fidèle de l'Evangile; et nous avons la consolation d'en voir dans tous les états et dans toutes les conditions, jusques parmi le peuple le plus grossier, où une fille simple et ignorante aura quelquefois de plus grands sentimens de Dieu et des lumières plus vives, plus pures, plus étendues pour se conduire dans les voies du salut, que les docteurs les plus consommés. Vous me demandez où elles sont, ces ames fidèles et solidement vertueuses ? Souvent au milieu du grand monde et sous nos yeux, où sous les dehors simples et humbles d'une vie commune, elles cachent les vertus les plus éminentes et les plus sublimes. Eh ! combien en est-il dans mon auditoire, de ces ames véritablement humbles et fidèles, qui n'aiment que les persécutions et les

mépris, et qui ne craignent rien tant que l'estime et l'approbation des hommes! Vous les connoissez, ô mon Dieu, et c'en est assez pour elles que d'avoir l'honneur de vous plaire; et plût à Dieu, mes frères, que vous pussiez les connoître vous-mêmes et tout ce qui se passe dans le fond de leur cœur, que vous pussiez voir, comme nous le voyons tous les jours, la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentimens, la délicatesse de leur conscience; quelle est leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, leur amour pour les souffrances! Ah! vous auriez peine à le comprendre, vous en seriez surpris et étonnés, et bien loin de vous attacher, comme vous faites, à tourner leur piété en ridicule, vous les estimeriez, vous les respecteriez, eh! que dis-je? vous respecteriez même jusqu'aux apparences de la fausse piété, de peur de vous tromper dans la vraie.

Voyons donc, je vous prie, mes frères, sur quoi vous fondez ce ridicule que vous attachez à la dévotion, de même que toutes ces impies dérisions que vous faites de toutes les saintes ames qui la pratiquent. Car, vous le savez, nous sommes dans un siècle si

pervers, qu'à ce seul mot de dévotion, tout s'anime, tout s'irrite, tout se déchaîne, et qu'on regarde même le nom de dévot comme le mépris le plus choquant et l'injure la plus flétrissante. Voyons, dis-je, sur quoi vous fondez ce mépris scandaleux que vous faites de la vertu et de tous ceux qui font profession de la pratiquer, afin que nous les vengions pleinement, s'il est possible, de toutes vos contradictions et de toutes vos impostures. Et ici, mes frères, permettez moi une réflexion bien affligeante. Ah! qu'il est triste, qu'il est bien triste pour notre Ministère, que la corruption de nos mœurs nous oblige à faire aujourd'hui ce que les premiers défenseurs de la foi faisoient autrefois avec tant de dignité et de force devant les tribunaux païens, c'est-à-dire, l'apologie des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ; et qu'il faille apprendre à des chrétiens à honorer ceux qui font profession de l'être! Cependant, rien n'est plus nécessaire dans ce malheureux temps, où ce qui paroît le plus dominer dans le langage du monde, ce sont les censures et les dérisions de la vraie piété.

Hélas! mes frères, les païens et les tyrans ne faisoient autrefois des dérisions

publiques des Chrétiens, qu'en leur reprochant leurs superstitions prétendues, et qu'en se moquant des honneurs et du culte qu'ils rendoient à un Homme crucifié : du reste ils donnoient des éloges publics à leurs mœurs, ils admiroient leur modestie, leur charité, leur patience, leur vie innocente et mortifiée, leur éloignement de tous les plaisirs du siècle. Mais vous, au contraire, plus insensés que ces tyrans et ces païens, vous ne trouvez pas mauvais qu'ils adorent Jésus-Christ, mais vous trouvez ridicule qu'ils le servent et qu'ils le louent, et qu'ils s'interdisent à cet effet les folles joies du monde, qu'ils vivent dans la pratique de la mortification et de la prière, qui sont les vrais et les seuls moyens de le louer et de le servir comme il faut. Vit-on jamais un aveuglement plus déplorable !

Mais quelle stupidité, quelle folie, quel comble d'iniquités de ne trouver digne de risée, dans un monde qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances, de n'y trouver, dis-je, dignes de risée que ceux qui en connoissent le frivole et qui ne pensent qu'à se mettre à couvert de la colère à venir ! Quelle folie, encore une fois, de ne mépriser dans les hom-

mes que les seules qualités qui les rendent agréables à Dieu, respectables aux Anges, et utiles à leurs frères! Quelle aveugle fureur, enfin, de croire qu'un bonheur ou un malheur éternel nous attendent, et de trouver ridicules ceux qu'un si grand intérêt occupe!

Car vous avez beau dire que vous respectez la vraie dévotion, et que vous n'en voulez qu'aux hypocrites et qu'aux faux dévots; non, non, c'est la véritable dévotion que vous prétendez décrier. Eh! que vous importe, en effet, qu'il y ait de faux dévots dans le monde? Que dis-je? ne seroit-il pas de votre intérêt qu'il n'y en eût que de ce caractère, puisque par-là, vous sentant autorisés, vous goûteriez plus tranquillement et plus impunément les fruits criminels de vos passions? Mais non, encore une fois, c'est la véritable dévotion que vous attaquez, parce que c'est elle seule qui est comme un censeur importun de votre conduite, et que vous ne pouvez souffrir qu'il vous reproche sans cesse votre libertinage. Mais quoi qu'il en soit, je prétens toujours vous faire sentir le crime de votre conduite envers ceux et celles dont vous combattez la dévotion sur le spécieux

prétexte des défauts que vous remarquez dans leur personne; conduite, prenez garde à ceci, puisque c'est toute l'idée et le plan de cette première Partie, conduite, dis-je, également injuste, maligne, scandaleuse dans ses effets, et funeste dans ses suites.

Premièrement : injuste en elle-même, puisque vous condamnez jusqu'à la droiture de leurs intentions qui ne sont connues que de Dieu seul; et c'est une témérité.

Secondement : maligne dans ses circonstances, puisque vous exagérez leurs foiblesses, et que vous leur faites des crimes des imperfections les plus légères, tandis que vous ne vous reprochez pas à vous-même les plus affreux désordres; et c'est une inhumanité.

Troisièmement : scandaleuse dans ses effets, puisque vous tournez en ridicule leur ferveur et leur zèle, et que conséquemment la piété même devient la risée et la fable du monde; et c'est une impiété.

Quatrièmement : funeste enfin dans ses suites, puisque par-là, non-seulement vous vous rendez la vertu inutile à vous-même, mais encore odieuse et inutile aux autres; et c'est le comble de l'iniquité.

Voilà, mes frères, quels sont les indi-

gnes et affreux caractères de l'injustice que les mondains font aux gens de bien, que nous allons brièvement développer dans la première Partie de cette Instruction. Ne perdez pas, je vous prie, la suite de ces vérités si propres à faire tomber tous vos malheureux préjugés contre la dévotion, et à vous la faire du moins respecter dans tous ceux qui la pratiquent; si vous n'avez pas encore le courage de les imiter.

En premier lieu, mes frères, quelle injuste et criminelle témérité de ne prêter presque jamais aux gens de bien que des mauvaises intentions dans toutes les bonnes œuvres qu'ils entreprennent! Car comme ce qui paroît de leurs actions donne d'ordinaire peu de prise à la malignité de la censure, c'est surtout sur leurs intentions et leurs vues qu'on se retranche, et qu'on tâche de les décrier. En effet, mes frères, qu'une ame touchée de ses égaremens revienne à Dieu de tout son cœur, et qu'elle donne des marques éclatantes d'un changement sincère; ce n'est pas Dieu, dit-on, qu'elle cherche, c'est le monde, par une voie plus fine et plus détournée; ce n'est pas la grace qni a changé son cœur, c'est l'âge qui commence à effacer ses traits,

et qui ne la retire des plaisirs du monde que parce que les plaisirs du monde commencent à la fuir elle-même. Si tels et telles embrassent les œuvres de miséricorde, ce n'est pas, ajoute-t-on, qu'ils aient plus de zèle et qu'ils en soient pour cela plus charitables, mais c'est qu'ils veulent par-là se donner du relief dans le public et en devenir plus importans. Si les uns et les autres se renferment dans la prière et dans la retraite, s'ils répandent d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres, s'ils s'approchent fréquemment des saints Mystères, ce n'est point l'esprit de piété qui les conduit dans tout cela, dit-on encore, mais c'est une singularité, une ostentation, par laquelle ils veulent s'attirer l'estime et l'applaudissement des hommes. Mais vous n'en demeurez pas là, et vous portez votre injuste et cruelle témérité bien plus loin encore, puisque vous en venez quelquefois jusqu'à les soupçonner de noirceur, de dissimulation, d'hypocrisie; de faire servir à leurs vues et à leurs passions les Sacremens, les visites des églises, les choses les plus saintes; d'être des imposteurs publics, et de se jouer enfin de Dieu et des hommes, en ne jouant que le personnage de la vertu. En un mot il n'est rien de bon, de saint

et d'édifiant de la part des Justes, à quoi l'on ne donne une mauvaise tournure. On juge, on noircit leurs intentions les plus secrètes ; on empoisonne leurs actions les plus innocentes, on creuse jusques dans leur esprit et jusques dans leur cœur, on veut à quelque prix que ce soit qu'ils soient coupables ; s'ils agissent, s'ils parlent bien, on prétend toujours qu'ils pensent mal, et que l'intérêt, l'amour-propre et la vanité sont toujours le grand mobile de leur dévotion. Tout, jusqu'à leurs gestes, leurs regards, leur silence, jusqu'à leurs moindres démarches, tout est pesé, tout est jugé, tout est condamné ; et l'on ne peut absolument s'imaginer qu'ils ne soient à présent ce qu'ils étoient autrefois, ni jamais se persuader que ceux qu'on a connus autrefois ambitieux, médisans et voluptueux, soient aujourd'hui humbles, chastes, charitables, et adonnés aux exercices d'une solide et véritable dévotion.

Ah ! quelle horrible injustice, mes frères, quelle méchanceté diabolique, de former des jugemens si téméraires et si affreux contre les gens de bien, de les accuser ainsi et de les condamner sans autres preuves de leurs crimes prétendus, que les mauvaises

dispositions de votre cœur dépravé ! Car examinez bien, mes frères, je nous prie, ceux qui jugent et qui condamnent ainsi tous les gens de bien, et vous trouverez que ce sont d'ordinaire des hommes déréglés et corrompus, qui cherchent même par-là à se calmer dans leurs dissolutions, en supposant que leurs foiblesses sont des foiblesses de tous les hommes, et que ceux qui paroissent les plus vertueux n'ont par-dessus eux que plus d'habileté pour cacher leurs passions et leurs vices.

Mais répondez-moi, aveugles et téméraires mondains : Qui vous a dit que ceux dont vous décriez la dévotion, sont de faux dévots qui n'agissent en tout que par des motifs criminels ou du moins par des vues tout humaines ? Qui vous a révélé les dispositions intérieures de votre frère ? Qui vous a découvert les routes du cœur humain si impénétrables et si inconnues à tous les hommes ? Qui êtes-vous, enfin, vous dit l'apôtre saint Jacques, pour vous établir les juges de votre prochain, et pour le condamner, tandis que peut-être Dieu même le justifie ? Eh ! ne savez-vous pas qu'à Dieu seul est réservé le jugement des intentions et des pensées ? que lui seul, qui voit le

secret des cœurs, en peut juger ? et que c'est vouloir vous attirer de sa part un jugement inexorable, en jugeant ainsi vos frères sans miséricorde ? Eh quoi ! mes frères, l'Eglise même n'entreprit jamais de juger de l'intérieur de l'homme ; que dis-je ? tous les Docteurs et tous les saints Pères prétendent même que lorsque nous voyons quelque chose dans la conduite de nos frères qui ne leur est pas favorable, la charité nous oblige de supposer que ce que nous ne voyons pas le rectifie et le répare ; et vous osez, sans aucun ménagement, juger, censurer leurs meilleures actions, et condamner jusqu'à leurs vertus mêmes ! Et vous-mêmes, mes frères, oui, j'ose le dire et le présumer de votre charité et de votre pitié, vous n'oseriez, après le crime le plus éclatant, porter contre un criminel un jugement si cruel et si odieux, du moins avant que la justice des hommes l'eût convaincu de son crime. Ah ! n'y aura-t-il donc que l'homme de bien qui soit traité et jugé sans aucun égard ? et la vertu sera-t-elle, pour ainsi dire, le seul crime qui ne mérite point d'indulgence ?

Qu'auriez-vous donc dit et pensé du saint homme Job, si vous l'eussiez vu étendu sur son fumier, et accablé de tous les maux ?

sans doute qu'il étoit puni de Dieu pour quelque grand crime ; et dans la vérité c'étoit un homme juste et un Saint, la figure la plus parfaite de Jésus-Christ souffrant. Qu'auriez-vous dit et pensé du pauvre Publicain, si vous l'eussiez vu au fond du temple, n'osant pas seulement lever les yeux au ciel, et se frappant la poitrine ? sans doute, comme l'orgueilleux Pharisien, vous l'auriez pris pour un grand pécheur ; et cependant il s'en retourna dans sa maison, justifié, comblé de bénédictions et de graces. Enfin qu'auriez-vous dit et pensé des Apôtres, si, après la descente du Saint-Esprit sur eux, vous les eussiez entendu parler toutes les langues ? Ah ! sans doute, à l'exemple de ces Juifs aveugles et obstinés, vous les auriez tous regardés comme des hommes troublés par l'ivresse ; et cependant ils étoient tous remplis de l'Esprit-Saint, qui ne parloit que par leur organe. Non, mes frères, ce fond de malignité et d'injustice contre les gens de bien, qui voit le crime à travers les apparences de la vertu, et qui attribue à des œuvres saintes des intentions criminelles, ne peut partir que d'une ame noire et corrompue. Comme les passions vous ont gâté le cœur, et que vous êtes capables de

toute duplicité, de toute bassesse et de toute imposture, que vous n'avez rien de noble, rien de droit, de vrai, de sincère; ah! vous soupçonnez volontiers vos frères d'être ce que vous êtes.

Mais comprenez-vous bien jusqu'à quel point ces soupçons qui confondent toujours l'homme de bien avec l'hypocrite, et que vous répandez avec tant de malice dans le public, sont injurieux et outrageans à la vraie piété? Ah! ils ne tendent à rien moins qu'à rendre toute sorte de vertus suspectes, et qu'à anéantir, pour ainsi dire, la religion. Oui, mes frères, par les motifs pervers et criminels que vous attribuez indifféremment aux gens de bien, vous aidez les impies à croire qu'il n'y a plus de vrais Justes, ni de solide piété sur la terre; que les Saints mêmes qui ont autrefois édifié l'Eglise et dont nous honorons la mémoire, n'ont donné aux hommes que le spectacle d'une fausse vertu dont ils n'avoient que le fantôme et les apparences; et que l'Evangile enfin n'a jamais formé que des pharisiens et des hypocrites: car telles sont les affreuses conséquences qu'on peut tirer de vos dérisions injustes et insensées. Or comprenez-vous encore une fois toute l'énormité de votre conduite! Ah!

injustes et téméraires censeurs de la piété, vous croyez ne rire et ne badiner que de la fausse vertu, et vous blasphémez contre la religion même.

Mais on a vu tant d'hypocrites, me direz-vous, qui ont abusé si long-temps le monde : des hommes, des femmes, des filles, peut-être même des religieux et des prêtres, qu'on regardoit comme des Saints et des amis de Dieu, et qui cependant n'étoient que des personnages pervers et dissolus. Je le sais comme vous, mes frères, et je l'avoue avec douleur : mais que voulez-vous conclure de là ? que tous les gens de bien leur ressemblent ? La conséquence est affreuse. Eh ! où en seroit le genre humain, si vous raisonniez ainsi sur tout le reste des hommes ? On a vu tant d'épouses infidèles ; n'y a-t-il donc plus de fidélité dans le lien sacré du mariage ? Tant de magistrats ont vendu leur honneur et leur ministère ; la justice et l'intégrité seroient-elles bannies de tous les tribunaux ? Levez les yeux, et regardez assis sur les fleurs de lys avec tant de dignité ceux qui vous gouvernent et qui vous jugent ; leur seul exemple vous convaincra du contraire. Pourquoi donc un soupçon qui fait horreur à tous les autres

hommes, ne sera-t-il supportable que contre les gens de bien ? La perfidie d'un seul Judas vous fait-elle conclure que tous les autres Disciples étoient des traîtres et des infidèles ? Parce qu'il y aura quelques hypocrites dans le monde, dignes de toute l'exécration de Dieu et des hommes, s'ensuit-il que tous ceux qui font profession de piété, le soient ? N'est-ce pas une extravagance, une folie, une injustice énorme de faire retomber sur les vertus de tous les gens de bien, l'usage impie que quelques-uns peuvent faire de la vertu même ?

Mais avançons. Vous me direz peut-être encore, que le monde n'a pas si grand tort de censurer ceux qui se donnent pour gens de bien ; qu'on en voit souvent qui s'écartent de la voie et qui donnent occasion à parler ; et c'est ici, mes frères, le second trait de malignité que les mondains lancent contre les ames saintes et vertueuses. Ils exagèrent leurs foiblesses, ils leur font des crimes des plus légères imperfections, tandis qu'ils ne se reprochent pas eux-mêmes les plus affreux désordres ; et c'est ce que j'appelle une inhumanité aveugle et inouie. Car enfin l'homme est si foible, les occasions si délicates, si fréquentes et si dangereuses,

que c'est une illusion de croire qu'il y ait parmi les hommes des vertus parfaites. Non, ce n'est pas là la condition de cette vie mortelle. Chacun porte dans la piété, ses défauts, ses humeurs, ses foiblesses; la grace corrige la nature, mais ne la détruit pas. Cependant, chrétiens déraisonnables et inhumains, quelle perfection n'exigez-vous pas des ames pieuses, si elles veulent être à l'abri de vos mordantes censures? Qu'une personne qui a levé l'étendard de la dévotion, vienne à tomber dans quelque faute, ou qu'elle chancelle quelque temps dans les voies de la justice, dès lors plus de grace à attendre pour elle de la part du monde; on ne lui pardonne plus rien, on lui fait un crime de tout. Un moment de foiblesse efface plusieurs années et quelquefois même une vie entière de fidélité et d'innocence; et ce qu'il y a encore de bien plus injuste et de bien plus criminel, c'est qu'on fait retomber la faute d'un seul sur tous les autres. En un mot, on veut absolument que l'homme dévot soit impeccable; et s'il ne l'est pas, il devient bientôt l'objet des plus aigres railleries et de la censure publique.

Non, non, la dévotion ne nous rendit

jamais impeccables, ni absolument exempts de défauts; mais elle les diminue ces défauts, elle les réforme, elle les corrige. Vous dites que cet homme vertueux vous paroît encore bien délicat sur le point d'honneur; mais il seroit aussi fier, aussi violent, aussi emporté, aussi vindicatif que vous, s'il ne pratiquoit pas la vertu : que cet autre dévot semble encore aimer le plaisir, les aises de la vie, d'accord; mais s'il n'étoit pas dans la dévotion, il donneroit comme vous dans les plus grands excès; comme vous il donneroit une libre carrière à ses passions, et accorderoit tout à ses sens : que cette femme, cette fille, aime encore, malgré sa dévotion, la propreté dans ses ajustemens; j'en conviens, si vous le voulez, mais depuis qu'elle est vertueuse et dévote, n'est-elle pas après tout beaucoup plus décente et plus modeste que vous? La dévotion n'a-t-elle pas déjà fait tomber dans elle tous ces agrémens empruntés et artificiels? n'a-t-elle pas déjà corrigé dans elle toutes ces paru-res affectées, toutes ces fastueuses mondanités et tout ce luxe peu décent? Eh! n'est-ce pas assez d'abord que l'essentiel soit réglé, et qu'on travaille à régler sans cesse le reste. Cette autre personne, ajoute-t-on encore,

avec toute sa dévotion, ne laisse pas d'être médisante ; et moi je dis que vous la connoissez bien peu, et qu'il faut qu'elle soit bien charitable pour vous épargner autant qu'elle fait. Car que ne diroit-elle pas de vous, si elle se permettoit comme vous toute sorte de libertés, dans ses paroles, et si sa vertu ne la retenoit ? Votre conduite toute criminelle et toute scandaleuse ne lui donneroit-elle pas beau jeu ? Vous la faites passer pour une vindicative ; mais quel mal vous fait-elle donc, ou quel mal dit-elle de vous ? Hélas ! elle vous excuse, elle vous justifie, elle prend votre parti quand on vous déchire en votre absence, elle vous donne partout des marques de sa charité ; elle n'ignore pas cependant avec quelle aigreur vous parlez d'elle dans les occasions qui se présentent ? Est-ce ainsi que vous vous vengez vous-même ? Car n'en doutez pas, mon frère, tandis que le public se déchaîne contre vos désordres et vos scandales, les seuls gens de bien sont vos protecteurs, vos apologistes, vos amis véritables ; eux seuls parlent de vos bonnes qualités et dissimulent vos vices ; eux seuls rompent les entretiens où votre gloire et votre réputation sont attaqués ; eux seuls sont

touchés de vos maux, sensibles à vos égaremens, occupés de votre salut; eux seuls enfin lèvent les mains au Ciel pour vous, sollicitent votre conversion, et demandent grace pour vos crimes. Et vous ne sauriez rendre justice à leurs vertus, à leur charité, à leur innocence! Ah! rendez-leur du moins ce qu'ils vous prêtent, et n'infirmez pas, en les décriant, les seuls témoignages favorables qui vous restent parmi les hommes, et les seules ressources mêmes qui vous restent auprès de Dieu.

Pour moi, dit-on encore, si je voulois prendre le parti de la dévotion, je voudrois le prendre parfaitement; je ne voudrois point vivre comme un tel, comme une telle, ni me partager comme eux entre Dieu et le monde : il faut être tout un ou tout autre. Eh! plût à Dieu, mon frère ou ma sœur, que vous fussiez comme un tel et une telle, et que vous fissiez même seulement la moitié de ce qu'ils font! O! qu'on verroit bientôt du changement dans toute votre conduite! Vous seriez bientôt plus régulier, plus modeste, plus charitable, et vos bons exemples seroient la bonne odeur de Jésus-Christ dans toute cette ville. Vous voyez, il est vrai, de temps en temps cer-

taines fautes légères qui échappent aux gens de bien ; mais si vous voyiez les reproches vifs et amers qu'ils s'en font à eux-mêmes, les larmes qu'ils en répandent, l'avantage qu'ils retirent de ces mêmes fautes pour s'humilier devant Dieu, pour recourir avec ferveur aux Sacremens, pour réveiller leur vigilance, pour exciter leur courage, pour se faire de nouvelles violences, pour s'animer à la pénitence et au repentir, ah ! sans contredit vous seriez plus justes et plus compatissans, et vous conviendriez sans peine que la vraie dévotion ne consiste pas à ne jamais faire des fautes, mais à les pleurer, à les détester, à s'en corriger quand on s'en reconnoît coupable.

Mais, hélas ! bien loin de devenir plus justes et plus compatissans à leur égard, vous n'en êtes que plus malins et plus inhumains ; inhumanité et malice qui paroît en ce que vous voulez toujours leur imposer des défauts à quelque prix que ce puisse être. En sorte que, de quelque manière qu'ils se conduisent, leur conduite sert toujours de matière à vos injustes censures.

En effet, s'ils mènent une vie de larmes, de prières, de retraite, de mortification, de silence ; ah ! vous dites qu'il ne

faut point tant d'affectation et de singularité dans la dévotion ; qu'ils poussent les choses trop loin, et que cette ferveur apparente ne durera pas long-temps ; que leur Directeur leur donne des conseils trop violens, et qu'ils sont des imbécilles de les suivre ; et que s'ils continuent enfin, ou la tête leur tournera, ou les devoirs de leur état n'en pourront souffrir que considérablement. Voilà d'abord quels sont vos indignes propos. Si d'une autre part ils tâchent d'accorder les obligations de leur état avec la dévotion ; si avec toute leur piété ils gardent encore certaines mesures de bienséance et de société avec le monde, et qu'ils participent encore à certaines parties de plaisirs innocens et permis, je vous le demande, qu'en pensez-vous, et qu'en dites-vous alors ? Vous le savez mieux que moi. Ah ! les dévots, dites-vous, sont faits comme les autres ; ils aiment à se divertir comme le reste du monde. Ainsi se déchaînoient également les malheureux Juifs et contre Jésus-Christ et contre son saint Précurseur. Jean-Baptiste ne mangeoit ni ne buvoit : les Juifs le regardoient comme un homme sujet à l'illusion et comme un imposteur. Jésus-Christ vint ensuite, au con-

traire, mangeant et buvant, et ces mêmes Juifs le font passer pour un homme de plaisir et de bonne chère. Tant il est vrai que, sous quelque face que les Justes paroissent au monde, il faut que ce monde impur et inhumain les contredise et les persécute.

Mais ce qui prouve encore plus la malignité et l'inhumanité des mondains à l'égard des gens de bien, c'est qu'on approuve ou du moins qu'on excuse dans soi-même ce qu'on condamne impitoyablement dans tous les autres : comme si les défauts n'étoient réellement des défauts, que quand ils se trouvent dans ceux qui font profession de dévotion ; c'est qu'on fait grace quelquefois à un petit nombre d'ames vertueuses qu'on a peut-être d'ailleurs intérêt de ménager, pour décrier plus sûrement, plus librement, plus cruellement les autres ; c'est qu'on taxe même souvent tous les gens de bien d'un défaut qu'on aura remarqué dans un seul particulier. Qu'il échappe à l'un quelque impatience, à l'autre quelque légère raillerie ; que celui-ci paroisse au dehors un peu vif et sensible, que celui-là se sente flatté d'une distinction, ou qu'il paroisse trop attaché à son sentiment : c'en est assez pour faire le procès indistinctement à tous les gens de

bien ; et tous les dévots ne sont plus que des médisans, que des opiniâtres, que des sensuels, que des orgueilleux. Tertullien se plaignoit autrefois très-amèrement de ce qu'on faisoit retomber sur tous les Chrétiens la faute et le manquement d'un seul. Mais combien n'avons-nous pas encore plus de raison de nous plaindre à ce sujet ?

Enfin ce qui met le comble à la malice des hommes envers les ames saintes, c'est qu'ils leur font comme des crimes des vertus mêmes qu'elles pratiquent. On traitera un homme de bien d'avare et d'intéressé parce qu'il ne se laisse pas ruiner ; d'ambitieux, parce qu'il pousse honnêtement sa famille ; de fier, parce qu'il soutient noblement et décemment son rang ; de sensuel, parce qu'il se permet quelques divertissemens innocens ; de mondain, de dissipé, parce qu'il n'est ni farouche, ni sauvage ; de politique, parce qu'il est honnête et obligeant. Eh quoi ! parce que ce sont des personnes dévouées au service de Dieu, est-il raisonnable de se figurer qu'elles doivent absolument renoncer à tout, céder tout, ramper partout, sacrifier leurs plus justes intérêts, et oublier les soins d'eux-mêmes les plus raisonnables et les plus chrétiens ? Ah ! il faudroit sur

ce principe que tous les gens de bien fussent sans honneur, sans générosité, sans grandeur d'ame, sans noblesse de sentimens, sans prudence, sans sagesse, sans société, sans savoir-vivre, presque sans raison, insensibles à tout; qu'ils ne fussent plus hommes : encore alors le monde trouveroit bien d'autres reproches à leur faire. Sentez, mes frères, toute l'injustice et toute l'horreur de cette conséquence !

Mais puisque souvent, pour des riens, vous êtes toujours prêts à faire aux ames pieuses et dévotes les plus injustes et les plus sanglans reproches, aveugles et insensés que vous êtes ! eh ! que ne vous en faites-vous du moins à vous-mêmes pour tous les crimes affreux auxquels vous vous abandonnez sans honte ? C'est bien à vous, que les plus grands crimes et les plus affreux scandales n'étonnent point dans les plaisirs, de vous récrier contre une vie douce et tranquille, mais en même temps chrétienne, décente et réglée ! Eh ! comment n'avez-vous pas honte de blâmer dans vos frères un soin raisonnable de leurs intérêts, tandis que vous ne réprimez pas dans vous-même cette cupidité insatiable qui vous domine et qui vous fait commettre tant d'u-

de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux, si fatigans, si inutiles ? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin si âpre et si désagréable, tandis qu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, et plus propre à nous faire arriver à ce souverain bonheur ?

Je ne suis point dévot. Mais que prétendez-vous donc être ? un réprouvé ? car un indévot et un réprouvé c'est une même chose. Ah ! n'en doutez pas, tant que vous vivrez dans votre indévotion, dans votre mondanité, dans votre libertinage, vous ne devez vous attendre qu'à mourir dans la plus affreuse impénitence.

Je ne suis point dévot. Mais que voulez-vous dire par-là, je vous prie ? Ne semble-t-il pas, en vérité, qu'on se défend de la dévotion comme d'un travers et d'une foiblesse ? Grand Dieu, est-il donc si honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures, vous à qui seul appartient l'empire, la puissance, la louange, l'action de graces ? Y a-t-il de la honte à confesser votre saint Nom, à reconnoître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel ? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créa-

ture fait à votre gloire et à l'honneur que vous lui faites de souffrir qu'elle vous adore ? Eh ! mes frères, où en sommes-nous, et dans quel malheureux siècle vivons-nous, que ce qui devroit être l'éloge le plus parfait, soit devenu, par la plus triste décadence, le reproche le plus outrageant ; et que le terme d'homme dévot, de femme dévote, qui dans sa propre signification exprime ce qu'il y a dans le christianisme de plus parfait et de plus respectable, porte à présent avec soi comme un caractère de honte et d'infamie ! Quel scandale horrible, de voir, dans le sein même de la religion, des chrétiens qui rougissent de la piété, qui donnent même du ridicule à la vertu, et qui, par les dérisions insensées qu'ils font de la dévotion, la rendent, toute respectable qu'elle est, la fable et la risée du monde ? Et c'est ce que j'appelle en troisième lieu une impiété.

En effet, quoi de plus impie, mes frères, que d'attribuer à la dévotion les défauts, les misères, les foiblesses de ceux qui la pratiquent, et de faire de cette même dévotion, un jeu, une scène publique ! comme si de la mère de toutes les vertus il pouvait naître des vices ? comme si de la plus pure de tou-

tes les sources il pouvoit couler des ruisseaux empoisonnés ? Cependant n'est-ce pas là le scandale dont nous avons sujet de gémir tous les jours ? Cette jeune personne prend-elle le parti d'une vie plus régulière, se consacre-t-elle à la piété et aux bonnes œuvres : quels discours satyriques ne tient-on pas sur le compte de sa dévotion ? Par foiblesse lui échappe-t-il quelque parole hasardée ou tant soit peu désavantageuse au prochain : c'est, dit-on, sa dévotion qui la rend si médisante et si peu charitable. Porte-t-elle par légéreté quelques regards indiscrets sur les mœurs et les manières des autres : c'est, dit-on, la dévotion qui la rend curieuse. Manque-t-elle, par oubli, à quelque devoir de bienséance : c'est la dévotion qui la rend sauvage et impolie. Et pour abréger ce détail, combien de fois n'avez-vous pas dit vous-mêmes qui m'écoutez, que depuis que telles et telles personnes avoient embrassé la dévotion, elles étoient devenues si sensibles et si délicates, qu'elles étoient insupportables à tout le monde ; qu'elles n'étoient pétries que d'humeur, que de vivacités, que de caprices ; que dans l'enceinte de leur maison personne ne pouvoit compatir avec elles ; qu'à l'église

elles étoient des Anges, et au logis des démons; qu'elles avoient autrefois mille bonnes qualités qui les faisoient souhaiter partout, mais que la dévotion les avoit gâtées à un point qu'on ne pouvoit plus y tenir; en un mot, que depuis qu'elles avoient levé l'étendard de la piété, elles n'étoient plus bonnes à rien; qu'elles avoient comme renoncé au sens commun; et que vous priiez le bon Dieu tous les jours de vous préserver d'une telle manie?

Quel affreux et impie langage, mes frères! Et c'est ce langage d'irréligion et de blasphème qu'on tient tous les jours avec ostentation et avec complaisance dans les compagnies du monde, et dont le monde même, par le plus grand de tous les scandales, se fait un enjouement, un jeu d'esprit, un sujet de vanité et de gloire. Et ce qu'il y a de plus déplorable et de plus digne de toutes nos horreurs, c'est que c'est souvent même de la part de ceux qui leur sont attachés par les liens de l'amitié et du sang, que les ames dévotes essuient tous ces discours injurieux et tous ces piquans reproches. Oui, ce sont leurs proches, qui sont souvent leurs plus cruels adversaires: *Inimici domestici ejus;* (1) une mère mon-

(1) *Mich.* VII. 6.

daine, un père débauché, un mari infidèle, des frères moins réglés, des sœurs moins édifiantes et moins régulières, des compagnes jalouses qu'elles confondent par leurs exemples et leurs vertus, des maîtres et des maîtresses déraisonnables et peu chrétiens qui gronderont un domestique, une servante, pour avoir passé une demi-heure à l'église aux pieds de Jésus-Christ, dans le temps qu'elle n'est point nécessaire au logis, et qui ne lui diront rien pour avoir resté les heures entières dans un bal auprès d'un jeune homme. Ah ! de tels maîtres, que l'apôtre saint Paul appelle pire que des apostats et des infidèles, méritent-ils d'être servis ? Enfin, le dirai-je, quelquefois même certains Ministres du sanctuaire, qui devroient être les appuis et les soutiens de la piété, n'en sont-ils pas les premiers et les plus injustes censeurs ?

Ah ! rendons plus de justice à la vraie piété, et ne nous imaginons pas follement, comme font les mondains, que la dévotion n'est que foiblesse d'esprit, que privation de bon sens ; qu'elle est remplie de misères et de défauts, et que dès là qu'on s'est rangé du parti de la piété, la société n'a plus rien à attendre de nous : comme

si pour être bon et propre à quelque chose, et utile dans le commerce du monde, il falloit être un débauché, un libertin, un homme sans régularité, sans principes et sans conscience ! Quelles étranges maximes ! et la raison, encore moins la religion, pourroit-elle jamais les adopter ? Saint Louis fut le plus pieux de nos rois de France : en fut-il pour cela moins généreux, moins guerrier, moins grand ? Sa mère fut une des plus religieuses de nos reines : en fut-elle moins propre au gouvernement de l'état et de sa famille ? La dévotion vous défend-elle de pourvoir à l'établissement de vos enfans, de veiller à la conservation de vos biens, de recueillir les fruits de vos héritages, de soutenir avec honneur vos dignités et votre rang ? Vous fait-elle un crime de ces récréations permises, de ces amusemens raisonnables, de ces passe-temps légitimes ? Non, la piété n'interdit point les divertissemens honnêtes, mais elle n'en connoît point d'honnêtes qui ne soient chrétiens. Elle ne désapprouve ni les devoirs de civilité, ni les visites de bienséance. Elle ne condamne pas même ces liaisons charmantes et hors de tout danger, suites ordinaires d'une douce et aimable sympathie,

mais elle les règle : elle ne rejette et ne censure que les excès. Je dis plus encore, et j'ose avancer que c'est la dévotion, la seule vraie dévotion, qui nous rend propres à tout, capables de remplir parfaitement tous les devoirs de la religion et de la société. Pourquoi ? parce qu'elle nous les fait envisager comme des devoirs chrétiens et selon les ordres de Dieu, et par conséquent comme des devoirs indispensables que nous devons remplir chrétiennement, parce que nous devons en rendre compte un jour au souverain Juge. Et c'est ce qui faisoit dire à saint Augustin cette belle parole : Donnez-moi, un royaume de chrétiens pieux et dévots, déclarés pour la vertu, et je le gouvernerai sans peine. Comment cela ? parce qu'il n'y a, ajoutoit-t-il, que la solide piété qui puisse former de bons princes, des prêtres saints, des pontifes accomplis, d'excellens magistrats, des juges désintéressés, des amis généreux et complaisans, des négocians fidèles, des citoyens zélés, des guerriers intrépides, des enfans soumis, des domestiques obéissans, fidèles et respectueux ; car ce sont là, concluoit saint Augustin, les fruits précieux que produit

la vraie piété parmi les hommes. C'est donc à tort, mondains, que vous vous efforcez de la combattre, de la décréditer, de la censurer.

Enfin, le comble de l'iniquité, c'est que par vos mépris insensés de la vertu, non-seulement vous vous rendez la vertu inutile à vous-même, mais encore, odieuse et inutile aux autres, et c'est ce qu'on peut appeler le comble de l'iniquité.

Car enfin, mon frère, je vous le demande : si jamais lassé du monde, de ses désordres, de vous-même, vous voulez revenir à Dieu et sauver votre ame que vous perdez, comment oserez-vous vous déclarer pour la piété ? car il faut enfin tôt ou tard que vous y veniez, ou que vous soyez damné. Comment, dis-je, oserez-vous vous déclarer pour la piété, vous qui en aurez fait si souvent des plaisanteries publiques et profanes ? Comment pourrez-vous devenir pieux et dévots, vous qui aurez eu en horreur toute votre vie non-seulement de l'être en effet, mais même d'en porter le glorieux nom ? Comment pourrez-vous faire une gloire des devoirs et des pratiques de la piété chrétienne, vous à qui l'on entend dire, tous les jours, qu'on perd l'esprit dès qu'on s'a-

donne à la dévotion ? Ah ! ces dérisions impies que vous en faites, ne méritent-elles pas que Dieu vous refuse le don inestimable de la piété même ? et ne formeront-elles pas un jour contre vous un respect humain invincible qui ne vous permettra jamais d'en prendre le parti ? Sans doute, mes frères, que vous devez vous attendre à cette vengeance du Ciel, et que vous courez par-là évidemment le risque de vous perdre à jamais sans ressource.

Mais non-seulement vous vous fermez à vous-même toutes les voies de votre retour à Dieu, vous les fermez encore à une infinité d'autres, par vos dérisions déplorables, à une infinité d'autres pécheurs comme vous, que la grace presse en secret de sortir de leurs crimes, et qui n'osent se déclarer pour la pratique de la vertu, de peur de s'exposer à vos impies railleries ; qui ne craignent rien tant, dans une nouvelle vie, que le ridicule que vous donnez à la dévotion ; qui n'opposent, en un mot, que ce seul obstacle à leur changement et à leur conversion. Eh ! pour qui me prendroit-on dans le monde, se disent-ils à eux-mêmes, dans le secret de leur ame ? pour un dévot, qui ne m'attirerois que le mépris et les cen-

sures de tout un public. Non, il vaut mieux rester comme nous sommes, et ne donner point à parler au monde. Et de là qu'arrive-t-il ? c'est que tenant ainsi par vos dérisions scandaleuses tant de personnes dans une dépendance basse et timide, vous faites avorter tous leurs projets d'une conversion naissante, vous étouffez en elles toutes les heureuses semences d'une componction sincère, vous les empêchez de se convertir et de changer de vie, et que vous devenez enfin la cause de leur damnation et de leur perte.

Ce n'est pas assez : vos dérisions impies deviennent aussi l'écueil de la piété même des justes. Vous ébranlez leur foi, vous découragez leur zèle, vous suspendez leurs bons désirs, vous étouffez dans leur cœur les plus vives impressions de la grace, vous les arrêtez sur mille démarches de ferveur et de vertu qu'ils n'osent exposer à l'impiété de vos censures ; vous les obligez malgré eux à se conformer à vos usages et à vos maximes qu'ils détestent, à rabattre de leur retraite, de leurs austérités, de leurs prières, et à ne consacrer à ces devoirs que des momens dérobés qui puissent échapper à vos regards critiques. Un petit détail va vous le

prouver. Combien, en effet, ne s'en trouve-t-il pas qui, en votre présence, n'osent s'approcher de nos tribunaux et des saints autels pour participer aux Sacremens ? Combien qui, jusques dans le lieu saint et durant le Sacrifice même de l'Agneau sans tache, redoutent vos yeux curieux et censeurs ? Combien qui rougissent devant vous de leur propre modestie, et désavouent lâchement leur piété ? Combien n'en savez-vous pas que vos seuls regards ont arrêtés dans le chemin de la vertu ? Combien n'en est-il pas que la seule crainte de votre langue médisante a empêché de profiter de la parole sainte, et de mettre en pratique toutes les saintes résolutions qu'elle leur avoit fait prendre ? Combien enfin qui, pour se soustraire à vos discours impies et satyriques, ont abandonné tous leurs exercices de piété, la pratique des œuvres chrétiennes, toutes les routes de la vertu, la voie du Ciel, en un mot, pour se replonger dans l'ancien bourbier de leurs crimes ? Ah ! l'on vous craint vous seuls plus que tout le reste du monde. C'est ainsi, s'écrioit autrefois Salvien, dans la plus vive amertume de son ame, qu'au grand scandale de la religion les mauvais chrétiens et les libertins du

siècle tiennent le monde entier dans un respect servile, dans la plus honteuse et la plus criminelle servitude, jusqu'au point qu'on n'ose plus se déclarer pour Dieu, de crainte de devenir méprisable; tandis qu'il y a plus d'honneur à le servir et à se déclarer pour lui, qu'à porter sur sa tête la plus riche couronne de l'univers.

Mais, ô mondains scandaleux, si vous ne voulez pas servir Dieu, que ne le laissez-vous au moins servir aux autres? Ah! si vous voulez vous damner, damnez-vous tous seuls, vous en êtes bien les maîtres; mais ne damnez pas avec vous votre frère, de peur que son sang ne crie éternellement vengeance contre vous devant le Tribunal suprême. Car rappelez-vous, mes frères, les effrayantes punitions que le Seigneur exerça autrefois sur les malheureux enfans du Grand-Prêtre Héli, pour avoir éloigné le peuple fidèle des sacrifices: ce que l'Ecriture sainte appelle un grand crime. Voilà les étranges malheurs qui vous menacent, si vous ne cessez d'éloigner les ames saintes de la pratique de la vertu par vos indignes railleries et vos sacriléges censures.

Seigneur, ce sont vos intérêts que j'ai

tâché jusqu'ici de défendre. La cause de vos serviteurs est la vôtre : les ennemis des gens de bien sont les ennemis de votre gloire. Les gens de bien auroient-ils même des ennemis, si vous n'en aviez pas ? Qu'ils abandonnent votre service, et bientôt le monde les comblera d'amitiés et de louanges. Ah ! puisque ce n'est que pour la gloire de votre saint Nom qu'ils sont persécutés ; puisque l'orgueil, l'insolence, la témérité, l'injustice, la malignité, l'impiété de leurs ennemis augmentent tous les jours ; qu'ils se font les arbitres de la dévotion, qu'ils s'établissent les juges ou plutôt les tyrans de la vertu, et qu'on ne peut plus aujourd'hui, pour ainsi dire, se déclarer impunément pour vous ; ah ! grand Dieu, levez-vous donc vous-même, et prenez votre cause en main. Souverain protecteur de la piété, inexorable vengeur du crime, abandonnerez-vous l'une, et n'exterminerez-vous pas l'autre ?

Que dis-je ? et où m'emporte mon zèle trop semblable à celui des Enfans de Zébédée ? Ah ! convertissez-les, au contraire, Seigneur, ces mondains ennemis déclarés du bien, et daignez leur accorder le don inestimable de la piété : c'est toute la ven-

geance que nous vous demandons. Mais aussi, en même temps, ô mon Dieu, affermissez pour jamais, par votre grace, vos vrais serviteurs et vos fidèles servantes dans l'amour et la pratique de la vertu, sans que rien soit jamais capable de les décourager ni de les ébranler. Et c'est, ames justes qui m'écoutez, le profit et l'avantage que vous devez retirer des reproches et des censures des mondains, ainsi que je vais vous le montrer dans mon second Point.

SECOND POINT.

C'est donc à vous que je parle à présent, ames justes si injustement méprisées et persécutées du monde, qui voyez tous les jours les ennemis de la vertu s'élever contre vous, et faire souvent de vos actions les plus saintes et les plus innocentes le sujet de leurs impies railleries. Or je dis que cela même, bien loin de vous étonner, de vous dégoûter, de vous décourager, doit, au contraire, vous affermir toujours plus dans le bien. Et voici deux importantes réflexions que je fais à cet égard, et que je vous prie de faire avec moi. Car l'on vous reproche des défauts ou réels ou supposés. Ou vous

avez en effet ces défauts, ou vous ne les avez pas : si vous ne les avez pas, c'est un sujet de consolation pour vous, puisque vous souffrez alors persécution pour la justice, et que le royaume de Dieu vous appartient. Si vous les avez, au contraire, c'est un sujet d'instruction pour vous, puisque vous apprenez par-là à vous amender et à devenir meilleur et plus vertueux. C'est ainsi que tournant à votre propre avantage la malignité du monde, il verra, à sa confusion, votre dévotion s'affermir et s'augmenter par où il prétendoit la ruiner et la perdre. Deux réflexions également consolantes et instructives, pour lesquelles je ne vous demande qu'un quart d'heure.

Et d'abord, s'il s'agissoit ici de ne vous donner que des consolations temporelles, je vous dirois que la malignité du monde est venue à un point, qu'on ne peut presque, quelque parti qu'on prenne, éviter entièrement sa censure. Elle tombe indifféremment sur les personnes mondaines, comme sur celles qui font profession de piété. On a beau chercher à lui plaire ; vous le savez mieux que moi, il est le premier à condamner un faste qu'il autorise, un luxe qu'il aime, des dépenses qu'il con-

seille et dont il profite. Le vice, aussi bien que la vertu, tout y passe, pour ainsi dire, en revue, tout y est examiné, tout y est critiqué et censuré. Faites bien, faites mal, recherchez ou méprisez son estime : il est comme en possession de blamer tout et de railler de tout.

Après cela, devez-vous vous étonner et faire quelque cas de ses vains discours ? et puisqu'il blâme tout et qu'il méprise tout, le mal comme le bien, et le bien comme le mal, vous reste-t-il d'autre parti à prendre que de vous faire un devoir et même un secret plaisir de le mépriser souverainement lui-même ? Car n'en doutez pas, plus on le ménage et on le craint, plus il devient impérieux et insolent, en sorte qu'il ne respecte solidement qne ceux qui ont le courage de se moquer de ses censures. Voilà, si vous voulez, mes frères, des consolations humaines. Mais non, ce n'est point par-là que je prétends vous consoler, ames saintes, dans les persécutions injustes que le monde vous livre. Il faut, avec de véritables serviteurs et servantes de Jésus-Christ, tenir un langage plus chrétien. C'est donc dans votre religion seule, que je veux trouver de quoi vous consoler parfaitement.

Jetez, jetez, en effet, les yeux sur Jésus-Christ, le Saint des saints, ce modèle parfait de tous les Prédestinés, et voyez de quelle manière il a été méprisé, contredit et persécuté par les Juifs. Ah! mes frères, que peut se promettre la vertu la plus pure et la plus irréprochable, de l'injustice du monde, puisqu'il a pu trouver dans la sainteté de ce Dieu-homme des sujets de dérision et de scandale? Parcourez donc sa vie toute divine, pour votre consolation, et vous verrez que partout il a été en butte à la malice, à l'injustice et à la cruauté des hommes. S'il opère aux yeux des Juifs des prodiges éclatans, s'il rend la vie à un aveugle-né, s'il fait marcher un paralytique, ne l'accusent-ils pas d'être violateur du sabbat, d'opérer ces miracles au nom de Béelzébuth plutôt qu'au nom du Seigneur, et de ne vouloir, par tous ces prestiges, qu'anéantir et détruire la loi de Moïse? S'il honore de sa présence la table des Pharisiens, pour prendre de là occasion de les rappeler et de les instruire, ne le regardent-ils pas comme un pécheur, comme un sensuel et un homme de bonne chère: *Ecce homo vorax et potator vini?* (1) S'il paroît dans le Temple,

(1) *Matth.* XI. 19.

armé de zèle et de sévérité pour venger les profanations qui déshonorent ce lieu saint, le zèle de la gloire de son Père qui le dévore ne passe-t-il pas, dans leur bouche, pour une usurpation injuste d'une autorité qui ne lui appartient pas ? Enfin est-il rien de grand, de saint et d'adorable, de la part de ce divin Sauveur, que ces malheureux Juifs ne décrient et n'empoisonnent ? Quelles consolations donc pour vous, ames saintes et vertueuses, de voir, hélas ! je le dis cependant avec douleur, que votre piété ne trouve pas aujourd'hui plus d'indulgence parmi nous, que la sainteté de Jésus-Christ en trouva autrefois dans la Judée ! Quelle consolation, dis-je, pour vous, et quel plus parfait bonheur d'être ainsi critiquées et méprisées des mondains, puisque par-là vous devenez si conformes à Jésus-Christ même, et que c'est dans cette parfaite conformité que consiste, dit saint Paul, le grand mystère de votre prédestination et de votre salut !

Mais ce n'est pas assez : écoutez encore Jésus-Christ lui-même dans son Evangile, qui non content de vous montrer, par ses exemples, que les contradictions et les mépris sont ici-bas le partage des Saints et le

présage le plus certain de leur salut éternel, vous apprend encore cette vérité dans les termes les plus précis et les plus formels. Heureux, s'écrie ce divin Maître, parlant à ses Disciples, et mille fois heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que je leur ferai part un jour de la gloire de mon royaume : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (1) Ah ! réjouissez-vous, ajoute-t-il, et faites éclater toute votre joie, lorsque, à mon sujet, on vous chargera d'opprobres, qu'on vous maltraitera, qu'on vous méprisera, qu'on vous dira toute sorte de mal contre la vérité : *Et dixerunt omne malum adversùm vos mentientes.* Si vous étiez du monde, leur dit-il dans un autre endroit, le monde vous aimeroit : *Si de mundo fuissetis ;* mais comme vous n'en êtes pas, et que vous êtes, au contraire, tout à moi, voilà pourquoi il ne peut avoir que du mépris pour vous : *Quia verò de mundo non estis, propterea odit vos mundus.* (2) Oui, ames justes et fidèles, si vous étiez du monde, si vous suiviez ses lois et ses maximes, si

(1) *Matth.* v. 10.
(2) *Joan.* xv. 19.

vous vous conformiez à ses usages et à ses modes, si vous vous trouviez à ses assemblées et à ses spectacles, si vous aimiez ses amusemens et ses jeux, si vous vouliez contribuer à son plaisir en y cherchant le vôtre, si vous vouliez soutenir ses médisances en y ajoutant vos calomnies, en un mot, si vous jugiez des choses comme le monde, si vous en pensiez comme lui, si vous en parliez comme lui, si vous agissiez comme lui; ah! sans doute que si vous l'aimiez, il vous aimeroit à son tour : *Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret.* Mais parce que vous n'êtes pas du monde : *Quia verò de mundo non estis;* et que bien loin d'être du monde, vous lui êtes totalement opposés, parce que votre modestie condamne son faste, votre humilité son ambition, votre retraite sa dissipation, votre charité ses médisances, parce que le monde n'est plus rien pour vous, ah! vous n'êtes plus rien aussi pour lui qu'un objet de mépris et de haine : *Propterea odit vos mundus.* N'en soyez point surpris, vous dit encore Jésus-Christ dans l'Evangile : le monde m'a haï le premier; est-ce qu'il doit être plus indulgent pour vous?

S'il a persécuté le maître, n'est-il pas juste aussi qu'il persécute les disciples ?

Ah ! ne vous affligez donc pas, gens de bien, lorsque vous devenez ainsi, par une conduite sainte et édifiante, l'objet des censures et des dérisions des mondains, puisque le mépris des hommes vous répond sûrement de l'approbation du Ciel, et que vous n'appartenez jamais mieux à Jésus-Christ, que lorsque le monde vous réprouve. Oui, soyez-en bien persuadés, la marque la plus infaillible que Dieu est content de vous, c'est quand le monde ne l'est pas ; et vous n'êtes jamais plus agréables à ses yeux, que quand il vous éprouve de la sorte. Eh ! n'a-t-il pas ainsi éprouvé Job, Tobie, Daniel, le saint roi David, tous les Justes de l'ancienne loi, tous les Apôtres, tous les Saints de la nouvelle ? Leur fermeté, leur zèle, leur humilité, leur patience, leur charité, n'ont-elles pas toujours été contredites, raillées, condamnées ? Enfin n'a-t-il pas été décidé par saint Paul, que quiconque voudroit vivre dans la piété, faire son salut, se rendre agréable à Dieu et mériter ses récompenses éternelles, ne devoit s'attendre ici-bas qu'à des persécutions et à des croix, qu'à des humiliations et à des opprobres ?

Mais pourquoi, me direz-vous, le Seigneur expose-t-il ainsi la piété des gens de bien à tant de combats et d'épreuves ? O vous qui servez le Seigneur, et qui marchez dans les voies de ses commandemens, tâchez de le bien comprendre : ce n'est que pour votre bien, et que pour votre plus grand bien ; car si la vertu n'étoit contredite ni opprimée ici-bas, si elle ne trouvoit dans ce monde que des applaudissemens et des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre, et la vertu se détruiroit bientôt elle-même par le poison subtil de l'amour-propre et d'une vanité secrète. Et c'est ce qui faisoit dire à un célèbre auteur de ce dernier siècle, qu'il n'est rien de plus à craindre pour la vertu, et surtout pour une vertu naissante, que d'être trop applaudie. Son règne, en effet, n'étant pas de ce monde, il faut de toute nécessité que les contradictions la soutiennent, que les tempêtes l'affermissent, que les persécutions l'éprouvent, que les tribulations la purifient et la perfectionnent. C'est ainsi, conclut saint Augustin, que tous les impies mêmes coopèrent au bien des Elus. En les opprimant, ils font éclater leur patience ; en les chargeant de dérisions

et d'opprobres, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance. Et voilà, mes frères, comment autrefois la fureur même des tyrans fit plus de Saints que le zèle même des Apôtres.

Ah! ne vous plaignez donc plus, ames pieuses et vraiment chrétiennes; non, ne vous plaignez plus des dérisions impies qu'on fait de votre dévotion. Si Dieu permet que vous soyez ainsi maltraités de la part des mondains, je vous le repète encore une fois, ce n'est que pour sa gloire, que pour votre bien, que pour votre plus grand bien: c'est pour faire éclater dans vous la force de son bras, pour confondre le monde par vos exemples, pour lui apprendre que malgré sa corruption et la tyrannie qu'il exerce sur les cœurs, tout cependant ne fléchit pas les genoux devant l'idole, et qu'il a encore des serviteurs et des servantes fidèles sur la terre qui le servent aux dépens de leur réputation et de leur repos: c'est

pour vous faire expier à vous-même et peut-être pour punir les lâches complaisances et l'attachement aveugle que vous avez encore pour le monde et son estime, pour vous obliger à recourir à lui, pour vous faire sentir la nécessité que vous avez de sa grace, pour vous attacher plus étroitement à son amour, et vous détacher parfaitement de tout ce vain respect que vous avez pour la créature : c'est enfin pour vous rendre plus attentifs, plus circonspects, plus vigilans sur vous-même, et vous faire mériter par-là de plus brillantes couronnes dans l'éternité. Or est-il rien qui doive vous consoler davantage, au milieu de toutes les cruelles persécutions que le monde vous suscite, surtout si vous n'avez pas les défauts qu'il vous reproche ?

Mais si vous les avez, au contraire, et qu'ils fassent l'objet de ses railleries et de ses mépris, je dis, en second lieu, que c'est un sujet d'instruction pour vous, et que vous devez en conséquence travailler à vous en corriger. C'est une édification que vous devez au prochain et à la dévotion : c'est un soin que vous devez à votre salut et à votre perfection. Encore un moment d'attention, et je finis.

Je ne me mets point en peine, disent quelquefois les ames pieuses et dévotes, de ce que le monde peut dire de moi. Est-ce au monde que je dois chercher à plaire, ou plutôt n'est-ce pas à Dieu seul? Ah! si je plaisois encore aux hommes, je ne serois plus serviteur ou servante de Jésus-Christ. Rien de plus édifiant et de plus louable que ce sentiment, mes frères, quand il n'est pas l'effet d'un mépris peu chrétien, ou d'une espèce de fierté trop naturelle : il faut, en effet, s'élever au-dessus de tous les vains discours du monde. Eh! où en serions-nous, si nous nous en faisions lâchement les malheureux esclaves? Mais il faut aussi tâcher de ne point donner occasion à ses railleries, soit pour l'édification de notre prochain, soit pour ménager, si je puis m'exprimer ainsi, l'honneur de la dévotion même : car les intérêts de la piété sont tellement liés avec les vôtres, que tous les reproches qu'on vous fait retombent infailliblement sur elle. Vivez, mes frères, écrivoit autrefois saint Pierre aux premiers Chrétiens, d'une manière si sainte et si parfaite parmi les Gentils, qu'ils ne puissent, s'il est possible, vous reprocher aucun défaut, afin qu'ils se sentent par-là comme forcés à respecter notre

religion et à glorifier notre Dieu. Et saint Paul ne dit-il pas aux Chrétiens peu réglés, que le nom du Seigneur est blasphémé à cause d'eux parmi les Infidèles ? *Nomen Dei per vos blasphematur inter Gentes.* (1) C'est donc à vous, ames justes et pieuses, à édifier vos frères, et à soutenir la gloire de la dévotion, par une vie, s'il se peut, tout-à-fait irrépréhensible, afin de dérober par-là à la malignité du monde le foible fondement que vous pourriez lui donner de décrier la piété même.

Je veux bien croire que les reproches qu'on vous fait pour l'ordinaire sont outrés; mais n'arrive-t-il pas aussi quelquefois que vous n'y donnez que trop sujet ? Non, mon frère, vous n'êtes pas fier et hautain au point que le disent vos injustes censeurs; mais avouez qu'il y a dans vos manières quelque chose qui n'est pas encore assez conforme à la modestie et à l'humilité chrétienne. Vous n'êtes pas si vif, si impatient et si vindicatif qu'ils le prétendent; mais il vous échappe encore certaines promptitudes qui font souffrir les autres, et certains petits traits de ressentiment qui les mal-édifient. Vous ne servez pas Dieu, aux yeux des

(1) *Rom.* II, 24.

hommes, comme ils se l'imaginent, pour mendier leur approbation ; mais vous paroissez encore trop sensible aux louanges que votre dévotion et vos bonnes œuvres vous attirent. Je n'ai garde de vous croire ambitieux, avare, ainsi que les mondains le pensent; mais peut-être paroissez-vous trop désolé, trop abattu, dans les humiliations ou les pertes qui vous arrivent. On vous accuse de certains attachemens criminels que vous devriez sacrifier à Dieu, et je crois que c'est une injustice de la part du monde ; mais prenez garde, vous entretenez peut-être encore des sociétés ou qui flattent trop votre cœur, ou qui dissipent trop votre esprit. Vous n'êtes pas, à la vérité, si médisant que le monde voudroit le faire croire; mais vous vous permettez peut-être trop facilement certaines railleries légères, qui ne laissent pas que de blesser la charité. On dit encore que vous avez trouvé le bel art d'accommoder le monde avec Dieu, et les plaisirs du monde avec la dévotion ; qu'est-ce que cela signifie, sinon que vous n'êtes peut-être pas encore assez mortifié, ni assez rétiré ? On ajoute que vous aimez encore la vanité ; cela veut dire que vous êtes peut-être encore trop attaché aux usages du

monde, et un peu trop affecté dans la propreté de vos parures. Enfin l'on dit que vous ne parlez jamais que de morale sévère, et que vous rappelez sans cesse les austérités des premiers siècles, sans en rien pratiquer; qu'est-ce que tout cela doit vous apprendre, si ce n'est qu'en ce genre il faut plus faire que dire, qu'il est à propos d'éviter tout soupçon d'ostentation, et qu'il faut porter la croix de Jésus-Christ, sans rougir à la vérité, mais sans la trop vanter.

Encore une fois, ames chrétiennes et dévotes, les reproches que le monde vous fait sont outrés et indécens, j'en conviens; mais puisque vous ne pouvez disconvenir aussi vous-mêmes qu'il y a quelque chose de réel, ne devez-vous pas conclure aussi qu'il est de votre devoir de le corriger? Vous le devez à l'édification de votre prochain, et à la gloire de la dévotion; j'ajoute, et je finis, que vous le devez encore à votre propre perfection.

Oui, votre propre perfection demande encore que vous profitiez des reproches de vos ennemis, pour vous corriger de tout ce qu'il y a de défectueux dans vous. Je vous l'ai dit: c'est un ressort que Dieu, qui permet le mal pour en tirer un plus grand

bien, laisse agir pour votre instruction et votre salut. Souvent un secret amour-propre nous aveugle, les louanges que notre piété nous attire nous mettent un bandeau devant les yeux, nous trouvons peu de personnes assez zélées pour nous parler de nos défauts ; ou nos amis ne les voient pas, ou ils les excusent : Dieu permet que le monde malin nous en instruise, et le zèle que nous devons avoir pour notre perfection doit nous porter à les corriger, d'autant plus que c'est d'ordinaire ce qui met un obstacle aux graces de Dieu, que c'est ce qui empêche notre avancement spirituel, et ce qui nous arrête dans les voies de la justice.

Ah ! profitez donc, ames justes, des reproches et des censures du monde ; et instruites par ses propres discours, corrigez les défauts qui donnent lieu à ses railleries. Faites-lui voir que Dieu a encore sur la terre de fidèles servantes et de parfaits serviteurs. Qu'il soit forcé d'avouer que votre dévotion n'est point une dévotion d'humeur et de caprice que le chagrin cause et que le plaisir détruit, que la maladie fait éclore et que la santé fait disparoître, qu'un revers de fortune fait embrasser et qu'un retour heureux fait abandonner. Que ce

monde, enfin, injuste et téméraire, reconnoisse dans vous une piété sans fard, une modestie sans affectation, une régularité sans contrainte, un zèle sans aigreur, une charité pour les pauvres sans ostentation, un doux attrait pour la prière et pour la pratique des Sacremens, pour la retraite, pour le travail, dont rien ne soit jamais capable de vous détourner, enfin un tendre et ardent amour pour Dieu, qui vous fasse tout sacrifier, tout souffrir, tout entreprendre pour sa gloire. Ah! c'est alors que votre vertu, comme un rocher inébranlable contre lequel viennent se briser les flots les plus furieux, sera à l'épreuve des plus impies railleries et des plus cruelles insultes. Eh! que dis-je? c'est alors que les libertins mêmes les plus déclarés vous rendront toute la justice qui vous est due, qu'ils honoreront la dévotion, et peut-être même qu'ils se trouveront obligés de rendre gloire au Seigneur, et de servir, comme vous, le Dieu qui vous aura soutenues contre leur malignité et qui vous aura fait triompher de tous leurs artifices. Ainsi Nabuchodonosor, voyant autrefois ces trois généreux Enfans conservés, dans des brasiers allumés, par la protection divine, après avoir constamment refusé de

vérités aux sages et aux prudens du siècle, soyez à jamais béni de les avoir révélées aux simples et aux petits ! Quel malheur pour nous, si nous refusions de nous attacher à une Religion si sainte et si respectable par les prophéties sans nombre qui l'ont prédite, par cette multitude étonnante de miracles qui l'ont appuyée, par les voies extraordinaires qui se sont prises pour l'établir, par la manière miraculeuse dont elle s'est répandue et dont elle se perpétue dans l'univers; à cette Religion, dis-je, si glorieuse, si nécessaire et si utile à l'homme ! Et que n'aurions-nous pas à craindre aussi, si nous nous montrions sans zèle pour sa gloire ? C'est à ces deux solides réflexions que je prétens aujourd'hui vous amener; et je m'estimerois très-heureux si elles pouvoient être le fruit de cet entretien. Pour y réussir, voici en peu de mots tout le plan du discours que je vais vous faire. Premièrement, vous verrez combien les précieux avantages que la Religion procure doivent vous la rendre aimable; et secondement, avec quel zèle vous devez vous empresser à l'honorer et à la défendre. De l'une et de l'autre réflexion, il vous sera facile de conclure qu'il y va de tout votre intérêt

d'aimer la Religion, et de vous montrer vifs et ardens pour ses intérêts et pour sa gloire. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien de plus certain, mes frères, qu'il y a, dans la Religion chrétienne, mille motifs de consolation pour ses partisans fidèles. Oui, Religion de mon Dieu, ce qui redouble mon amour pour vous et ce qui m'affermit dans ma croyance, ce sont les avantages, les douces consolations que vous présentez à ceux qui vous aiment. J'étois un vrai ignorant, je ne connoissois pas l'Être qui m'avoit formé, et, que dis-je ? à peine me connoissois-je moi-même : mais vous, Religion sainte, vous avez éclairé mon esprit, et vous l'avez rempli des plus sublimes et des plus importantes connoissances. J'étois en proie à toutes les folles passions, j'oubliois mes devoirs et je ne savois pas même en quoi ils pouvoient consister : mais vous, Religion sainte, vous m'avez instruit, et je sais parfaitement, à l'heure qu'il est, tout ce que je dois faire pour être heureux. Je vivois, pour ainsi dire, au hasard, et sans espérance pour la vie future : mais vous,

parfait, qui n'a besoin de rien. Être indépendant, son nom est le Tout-puissant, son singulier privilège est l'immortalité, sa nature est la bonté, son caractère est la sainteté. Dans toutes ses paroles il est la vérité, dans tous ses desseins il est la sagesse, dans toutes ses œuvres il est la justice; du reste, retiré dans son incompréhensibilité, et Dieu vraiment caché dans la profondeur de ses jugemens. Il a créé de rien tout ce qui existe, il anime tout ce qui respire, il conserve tout ce qu'il a fait, il ordonne de tout ce qu'il a créé. Il voit tout, il sait tout; plus intime à nos volontés que nos volontés ne le sont à elles-mêmes, n'inspirant pas les mauvaises, mais les dirigeant à ses fins secrètes. Il remplit tout de son immensité, il fait tout selon le conseil de sa volonté. Tenant du haut du Ciel les rênes de tous les empires, ayant en sa main toutes choses humaines avec le sort de tous les hommes, il dispose de tout, il change tout à son gré. Auteur de tous les changemens, sans changer en lui-même : s'il aime, c'est sans passion; s'il hait, c'est sans colère; s'il récompense et s'il punit, comme il le fait et comme il le doit faire, étant juste et aimant la justice, c'est dans la tranquillité,

et dans sa souveraine immutabilité. Seul sage, seul puissant, seul terrible, seul aimable, seul possédant la gloire, et souverainement heureux de lui-même dans les siècles des siècles. Tel est le Dieu, mes frères, que la Religion chrétienne enseigne aux hommes; et l'homme, quoique étonné de tant de grandeur, reconnoît cependant que s'il y a un premier Être, un Dieu, il doit être tel qu'il nous est ici représenté; et que la Religion chrétienne connoissant si bien ce premier Être, cet Être suprême et éternel, il faut que ce soit lui-même qui se soit découvert à elle. Trouvez-moi ailleurs, en effet, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, que celle que nous en donnent toutes nos divines Ecritures.

Non, mes frères, il n'y a que la Religion chrétienne que nous avons l'honneur de professer, qui ait pu éclairer de la sorte notre esprit, et lui donner ces hautes idées que tout Chrétien conçoit d'un Dieu créateur; comme il n'y a qu'elle seule non plus qui ait pu nous apprendre le culte qui lui est dû : car nous seuls, dirigés par les lumières de cette sainte Religion, nous seuls

le reconnoissons comme l'Auteur de tout bien, l'ennemi de tout mal, le rémunérateur libéral de la vertu, le juste vengeur du vice, le père des orphelins et le protecteur des opprimés ; nous seuls l'honorons comme il veut être honoré, c'est-à-dire que nous ne faisons pas consister l'honneur que nous devons lui rendre, ni dans la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages, mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la prière, dans la louange, dans l'action de graces ; en conséquence nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe, et nous nous attribuons toujours le vice, qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grace, et nous redoutons la peine que sa justice inflige aux transgressions de sa loi, lesquelles sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de la liberté qu'il nous a donnée.

Mais y a-t-il un Dieu, dira peut-être ici l'incrédule, un Dieu tel que celui que les Chrétiens adorent ? Mais quelqu'un doute-t-il sérieusement de cette première vérité ? Ce doute sera-t-il jamais autre chose qu'un souhait caché dans le cœur de l'impie, qui

ne peut monter jusques dans l'esprit ? Quoi qu'il en soit, si quelqu'un cherchoit à le penser, ne seroit-il pas bien aisé de le confondre par la croyance de tous les peuples, qui auroient plutôt cru les plus grandes absurdités que de ne point croire d'Être suprême, et qui se seroient faits des Dieux de tout, plutôt que de renoncer à avoir des divinités ? par l'autorité de tous les philosophes, d'un Socrate, d'un Platon, qui ont été, pour ainsi dire, chrétiens sur l'existence d'un Dieu et sur sa nature spirituelle ; par le témoignage de toute la nature qui, jusqu'au ciron, dit, et peut-être plus haut que la baleine, si on sait entendre sa voix : Je suis son ouvrage ; c'est sa main industrieuse et toute-puissante qui m'a fait, et elle seule m'a su faire.

Mais s'il y a un Dieu, comme toute la nature et nos propres sentimens nous forcent d'en reconnoître l'existence, n'est-ce pas la Religion chrétienne, cette Religion seule, qui doit plaire à l'Être suprême, et qui est la véritable, puisqu'elle seule donne de la Divinité une idée digne de toutes ses infinies perfections ?

Quelle idée sublime ne nous donne-t-elle pas encore du mystère tout adorable de la

Trinité, d'un Dieu en trois Personnes, d'un Dieu un et indivisible qui est tout ensemble Père, Fils, et Saint-Esprit? Ah! je sais bien que l'incrédule prétend que c'est ici un mystère auquel toute sa raison se refuse, et qu'il n'y a que la seule piété, qu'on traite si volontiers de foible et d'imbécille, qui puisse croire ce mystère. Mais outre qu'il faut que l'homme se détourne, pour ainsi dire, de lui-même, pour ne pas voir l'image de ce mystère auguste clairement développée dans le fond de son être, puisque les trois facultés qui la composent, sa mémoire, son entendement, sa volonté, trois choses distinctes entre elles, qui ne sont cependant que l'ame même et une même ame, ce qui est l'image de la Trinité sensiblement retracée dans l'homme que l'Eternel a créé à sa ressemblance; outre, dis-je, qu'il faut que l'homme ne se connoisse pas lui-même pour ne pas y découvrir les traces de ce mystère, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement de ne le vouloir pas croire, de vouloir même le faire passer pour incroyable et pour absurde, parce qu'il ne le comprend pas et qu'il est incompréhensible à sa foible raison. Et moi je ne vois rien de plus certain ni de plus

évident, dans les principes mêmes de la raison, que l'obligation de croire de la part de Dieu les choses les plus incompréhensibles, quand on peut s'assurer qu'il les a révélées, qu'il les a dites lui-même. Or que Dieu nous ait révélé ce mystère, c'est sur quoi tous les Evangiles nous fournissent les preuves les plus claires et les plus incontestables.

Du mystère de la Trinité, passons maintenant à l'Incarnation du Verbe. Quelles idées également nobles et consolantes la Religion chrétienne ne nous donne-t-elle pas de ce mystère adorable ? Elevons donc nos yeux foibles et tremblans à Jésus-Christ. Mais, que dis-je ? mes frères, notre foiblesse peut maintenant soutenir l'éclat de la Majesté divine. Ce n'est plus ce Dieu qui habite les lumières inaccessibles, ce Dieu qui tonne du haut du Ciel, qui est porté sur les vents, qui commande en maître à toute la nature, ce Dieu tout enveloppé dans sa grandeur. L'éclat de la gloire est ici tempéré et comme abattu par un voile de chair. Ce Verbe de Dieu, Fils éternel de Dieu, Dieu de Dieu, Dieu en Dieu, pour nous autres hommes et pour notre salut s'est fait homme. Le Verbe, dit saint Jean, s'est

fait chair et il a habité parmi nous, et l'avons vu plein de grace et de vérit nous avons vu sa gloire qui est celle d unique du Père. Divin composé, telle Dieu, qu'il est homme; tellement hor qu'il est Dieu, mais un Dieu homme Dieu enfant, un Dieu pauvre, un souffrant et expirant sur la croix.

Ah! mes frères, approchez de cet hon Dieu, de ce Dieu fait homme pour vou craignez rien; approfondissez, si vo pouvez, le mystère adorable de son Inc tion divine; tâchez de voir le fond, l'éc mie, le dessein, l'exécution, les suites mystère, ce qui l'a produit de la part de I ce qui en est revenu aux hommes; et trouverez que tout y est grand, que y est beau, que tout y est consolant nous, que tout y est digne de la puiss et de l'amour d'un Dieu et de ses pen Un Dieu s'est fait homme, sans perd nature de Dieu, sans souffrir la moi altération dans sa nature de Dieu, sa changer en homme. Il s'est uni à l'hom sans faire perdre à l'homme sa na d'homme; mais il s'est uni à l'homme d manière si étroite et si intime, que de l et de l'homme il n'a fait qu'une même

sonne. Homme-Dieu, Dieu-homme : voilà Jésus-Christ.

C'est dans cette union de Dieu et de l'homme, qui est le fond du mystère, que Dieu s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de lui-même, et s'abaissant jusqu'à nous, nous montre tant de grandeur et tant d'amour en même temps, que nous concevons de Dieu tout ce que nous en devons concevoir pour pouvoir tout à la fois et l'admirer et l'aimer. Mais pourquoi s'est-il ainsi abaissé ? pour réparer le péché de l'homme, et pour le sauver. Oui, grand Dieu, ce seul mystère ne met plus devant mes yeux que votre toute-puissance infinie, que votre plus infinie bonté, qu'une sagesse au-dessus de toute expression et de toute pensée. Eh ! quelle voie plus sublime, quel moyen plus heureux et plus convenable pouviez-vous employer pour tirer le bien du mal, pour allier la miséricorde avec la justice ? Quel moyen plus propre pour nous inspirer l'horreur du péché, pour nous instruire de nos devoirs, pour nous guérir de nos foiblesses, pour nous communiquer vos graces, pour nous soutenir dans le bien, pour nous exciter à la vertu et nous la faire pratiquer ? Quel moyen, dis-je, plus

propre pour sanctifier nos ames, que l'Incarnation de votre Fils, qui, par la sainteté de sa vie nous a mis devant les yeux le modèle le plus parfait de toutes les vertus; qui, par ses souffrances, a bien voulu satisfaire à votre justice pour des offenses que toutes les victimes du monde et toutes les vies des hommes n'auroient jamais été capables de réparer.

Ah! que tous les esprits forts de ce siècle ne viennent point nous dire que du moins la Croix de Jésus-Christ porte un caractère de foiblesse qui révolte contre notre Religion. Car cette même Religion chrétienne nous apprend que cet homme-Dieu, souffrant et expirant sur la Croix, n'a jamais fait paroître avec plus d'éclat sa divinité qu'au milieu de ses tourmens. Il meurt sur une Croix, mais au milieu des miracles; et ces miracles ne sont rien moins que le renversement de toute la nature. Il meurt comme homme, mais avec tant de signes de la divinité, qu'il faut que l'Officier romain qui est présent à sa mort, s'écrie : Vraiment celui-ci est le Fils de Dieu. Il meurt sur une Croix, mais sur la Croix il réconcilie le monde avec son Père, il dépouille l'enfer de son injuste empire, il

détruit la force du péché. A la place de tant de victimes impuissantes, il apaise et il surmonte la Justice divine ; il s'unit les Élus pour l'éternité, et laisse à la Croix une vertu qu'il faudra que l'impie lui-même admire et révère bientôt avec toute la terre. Il meurt enfin sur une Croix ; mais Jésus-Christ connu et adoré dans le monde par sa Croix, vainqueur du monde par sa Croix, gouvernant le monde, commandant les Rois, subjuguant ces maîtres du monde, attirant à lui toutes les nations du monde et les ennemis de son nom du haut de sa Croix, ah ! tout cela sera-t-il encore un scandale pour le libertin et une foiblesse dans notre Religion ? Pour moi je vous déclare que c'est la force même d'un Dieu qui m'attache à cette Religion ; Religion sainte qui m'enseigne et qui me fait adorer un Dieu crucifié par l'amour infini qu'il a eu pour les hommes.

Ce n'est pas assez ; après nous avoir donné sur la nature et sur l'essence d'un Dieu les plus magnifiques idées, quelle profonde et exacte connoissance ne nous donne-t-elle pas de l'homme même ? En effet, jusqu'à l'Evangile, personne n'avoit parfaitement connu la nature de l'homme. Dans quels

affreux égaremens cette vaine philosophie, qui a tant raisonné et qui a disputé sans fin sur l'homme, n'a-t-elle pas donné à cet égard, tantôt en le dégradant honteusement jusqu'à la condition des bêtes, tantôt en l'élevant follement jusqu'à la Divinité. Où est le Philosophe qui ait pu jamais démêler toutes ces contrariétés qui se rencontrent dans un même mortel? On diroit qu'il est tout à la fois heureux et malheureux, portant d'un côté les caractères ineffaçables de son excellence, et d'un autre les évidentes preuves de sa misère. D'où vient-il? Où va-t-il? A qui ressemble-t-il? De quoi est-il composé? Quelle peut être sa destinée? Comment concilier cette inclination au mal, avec cet amour du bien? la lumière de Dieu gravée sur son visage, avec les ténèbres dont il est environné? ces mouvemens qui l'élèvent vers le Ciel, avec ce poids qui le penche vers la terre? ces impétueuses saillies de la cupidité, avec ces cuisans remords de la conscience? cette continuelle guerre des deux parties, dont l'une veut commander, et l'autre ne veut pas obéir? Raison humaine, ce sont là des mystères que tu ne saurois jamais découvrir.

Ah! venez donc, Religion sainte, Reli-

gion consolante, venez dissiper nos ténèbres, éclairer notre esprit, lever nos doutes, fixer notre croyance à la faveur de votre divin flambeau. Venez montrer l'homme à lui-même, tel qu'il est et qu'il se sent, comme un reste, mais un reste précieux, d'un magnifique ouvrage, comme un composé de grandeur et de misère, et faites-lui connoître l'origine de l'une et de l'autre. Et en effet, mes frères, à la faveur de cette divine lumière nous seroit-il possible de méconnoître la main qui nous a formés? Non, non. Aidés par la Religion, vous serez évidemment convaincus, comme l'illustre mère des Machabées, que vous êtes l'ouvrage chéri des mains du Très-haut; que d'un limon détrempé il a formé votre corps; qu'il a animé ce corps de son souffle; qu'il a créé en vous une substance spirituelle, incorruptible et immortelle; que, par un pur effet de son amour, si vous lui êtes fidèle, ces deux parties de vous-même, au jour de la résurrection générale, sont destinées à le posséder dans la béatitude éternelle; ou, par un effet de sa justice, à brûler éternellement dans un abîme de feu et de flammes, si vous venez à violer ses lois. Aidés des lumières de cette sainte Religion, vous

reconnoîtrez parfaitement que si l'h
n'eût jamais été criminel, il n'eût
été malheureux ; que ses disgraces vie
de sa désobéissance ; que ce combat d
prit avec la chair est la suite de sa
lion ; que s'il est esclave des créatures
parce qu'il a tenté d'être indépenda
Créateur ; en un mot, que s'il est a
ici-bas de tant de différens maux q
doivent être terminés enfin que par la
tout cela n'est que la malheureuse su
péché de notre premier père, et q
funestes effets des péchés que nous
mettons nous-mêmes tous les jours.

Voilà, mes frères, ce que votre Re
vous apprendra, si vous la consultez. (
à cette Religion toute divine, l'homm
plus pour lui un si grand paradoxe,
chaos impénétrable. Eclairé de ce flai
divin, l'homme découvre la source
grandeur et la cause de ses misères.

Mais ce n'est pas là le seul avant
le seul secours que nous retirons de la
gion. Non contente de nous faire c
tre ce que nous sommes, elle nous ap
encore à régler notre cœur et à rép
nos passions. Combien de différente
sions agitent et dominent le cœur de l'ho

et à quels excès ne seroient-elles pas capables de le porter, si la Religion ne leur prescrivoit de justes bornes et ne prenoit soin de les réprimer ? Ne cessons donc, mes frères, de bénir le Seigneur de nous avoir révelé ses mystères et de nous avoir fait connoître sa Religion. C'est cette Religion sainte qui enchaîne toutes les passions de l'homme, qui toute seule attaque son cœur corrompu, et qui entreprend de le guérir. C'est elle seule qui est assez hardie pour déclarer une guerre éternelle à tous ses penchans, et pour n'en ménager aucun ; qui condamne, en un mot, jusqu'à nos plus légers défauts et jusqu'à nos moindres imperfections.

Et pour entrer dans un détail qui vous instruise et qui vous édifie : quelle guerre implacable ne déclare-t-elle pas d'abord au vice impur dont le nom, selon l'Apôtre, ne doit pas même sortir d'une bouche chrétienne. Ah ! vous avez beau dire, pour l'excuser, que nous portons tous, du sein de nos mères, des dispositions funestes à ce vice honteux ; que l'ardeur de l'âge, la licence du siècle, la corruption de la nature, les mauvais exemples, les mauvais conseils, que tout vous y pousse, que tout

vous y entraîne, que c'est une foiblesse pardonnable ; vous avez beau, dis-je, alléguer tout cela, pour vous épargner sans doute des remords et pécher avec moins de crainte, la Religion chrétienne condamne ce péché comme quelque chose de monstrueux. Elle le condamne dans les actions, dans les désirs, dans les regards, dans les discours. Elle défend tout ce qui le présente à l'esprit, tout ce qui peut le mettre dans le cœur, tout ce qui peut y conduire. Vraiment sainte, vraiment pure, pure jusqu'à la délicatesse, elle condamne ici les apparences du mal comme le mal même.

Avec quel zèle ne se déchaîne-t-elle pas contre l'homicide, l'emportement, la colère ? Il est vrai qu'il avoit été dit à nos ancêtres, Vous ne tuerez point ; et que celui qui tireroit le glaive périroit par le glaive : mais la Religion de Jésus-Christ ne s'arrête pas là ; mais moi, dit Jésus-Christ, je ne vous défends pas seulement de tuer, mais j'ajoute que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le Tribunal du jugement ; et que celui qui dira à son frère, Homme de peu de sens, ou Homme insensé, méritera le supplice du feu. Eh ! que dis-je ? Non-seule-

ment l'Evangile condamne et punit les paroles offensantes, mais les sentimens mêmes d'aigreur que le cœur ne désavoueroit pas.

Avec quelle ardeur ne s'élève-t-elle pas encore contre le larcin, le parjure, le mensonge ? Bien loin de nous permettre de prendre jamais ce qui ne nous appartient pas, elle veut que nous soyons toujours disposés, s'il le faut, à donner ce qui nous appartient. Bien loin de s'arrêter à nous défendre le parjure, et dans la crainte que nous ne nous rendions coupables d'un si horrible crime, elle nous défend même le serment dans le commerce ordinaire de la vie. Bien loin de croire, ainsi que les plus sages du Paganisme l'ont cru, qu'on pouvoit tromper et mentir pour l'utilité de l'État, ah ! les Chrétiens ne croient pas qu'on puisse le faire pour l'intérêt même de la Religion.

Nommez enfin le moindre vice, la moindre passion, le plus petit péché, que la Religion chrétienne ne condamne point. Non, il n'en est aucun qu'elle ne combatte. Eh ! que dis-je ? elle porte sa sévérité jusqu'à blamer les excès mêmes dans le bien et dans la vertu, parce que c'est ou humeur ou passion, et que ce qui est humeur ou passion est condamnable. C'est ainsi que la

Religion de Jésus-Christ pourvoit à la dignité de l'homme et à son repos. Toutes les passions, dit-elle, ou déshonorent l'homme, ou le tyrannisent : il ne faut donc épargner aucune passion. Tout ce qu'on accorde aux passions sert moins à les apaiser, à les éteindre, qu'à les nourrir et à les allumer davantage : il faut donc retrancher tout aux passions, et ne laisser au Chrétien, pour régler tous les mouvemens de son cœur, que des désirs saints, justes et raisonnables.

Mais la Religion fait encore plus pour l'instruction et le salut de l'homme. Ce n'est pas assez pour elle d'avoir réglé son cœur et réprimé toutes ses passions, elle lui apprend encore les devoirs qu'il doit remplir et les vertus qu'il doit pratiquer. Que nous ordonne-t-elle donc, cette Religion sainte, cette Religion toute divine? Ah! mes frères, après nous avoir montré l'Être suprême, premier et dernier principe et fin dernière de tous les êtres, grand, puissant, immense, éternel, qui par sa providence gouverne tout ce qu'il a tiré du néant, qui par sa bonté pourvoit à tous nos besoins, dont la miséricorde est sans bornes, quoique sa justice l'oblige quelquefois de châtier nos déréglemens; un

Dieu infiniment aimable et qui est le souverain bien ; un Dieu qui nous a donné l'être, et qui nous conserve la vie ; qui nous comble de ses graces, et dont les châtimens sont eux-mêmes des faveurs ; un Dieu qui nous a rachetés par le Sang de son Fils : voilà, nous dit la Religion chrétienne, cet Être suprême qu'il faut seul adorer et sans aucun partage : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* (1) C'est lui qu'il faut aimer par-dessus toutes choses ; c'est à lui seul que vous devez consacrer toutes vos facultés, votre cœur, votre esprit, toutes vos forces ; c'est vers lui seul que vous devez uniquement soupirer comme vers le souverain bien qui peut seul remplir les désirs de votre ame et vous rendre parfaitement heureux. C'est de cet amour qu'elle nous fait le premier de ses commandemens et le plus essentiel de tous nos devoirs. Or qu'y a-t-il, dans cette ordonnance mise à la tête du livre de la Loi, qui ne soit grave, plein de raison, et qui ne soit avoué de toute la nature ? Et si les autres amours ne peuvent subsister avec celui-ci sans l'affoiblir, sans l'altérer, ou même sans le détruire, ah ! où seroit la sagesse de les souffrir ou de les dissimuler ?

(1) *Deut.* VI. 13. *Matth.* IV. 10.

Que nous ordonne-t-elle encore cette divine Religion ? Le second précepte, le second commandement qu'elle nous fait semblable au premier, c'est d'aimer notre prochain comme nous-même, de lui faire tout le bien que nous pouvons, de travailler avec un zèle infatigable au salut de son âme, de le porter à Dieu par des discours édifians et par de saints exemples, de supporter patiemment ses défauts, de le soulager dans ses misères, et de ne lui point faire, en un mot, conformément à ce grand principe de la nature, ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-même. L'homme, de même nature que nous, sorti des mains du même Créateur que nous, racheté par le même Sang que nous, destiné à la même gloire que nous, en tout semblable à nous ; est-il de loi plus sainte, plus juste, plus raisonnable et même plus gracieuse que celle qui nous ordonne de l'aimer ?

Quels sont encore les nouveaux préceptes que la Religion chrétienne nous impose ? Ah ! mes frères, c'est de nous haïr nous-même, de porter notre croix, de crucifier notre chair, de faire pénitence, sans quoi nous ne saurions être les disciples du divin

Auteur de cette Religion sainte. Nous haïr nous-même ! Oui, nous haïr nous-même ; et par-là combien ne sommes-nous pas obligés de combattre sans cesse, de persécuter en nous sans relâche et sans pitié, ce mauvais amour de nous-même, principe de la corruption humaine, auteur de tant de crimes parmi les hommes ; cet amour-propre qui se rapporte tout à lui-même jusqu'à la vertu ; cet amour-propre, le plus grand de tous nos maux, la plus profonde de nos plaies, et en même temps la cause la plus universelle de nos déréglemens, quoique la moins connue ; l'amour-propre, cet ennemi domestique qui nous fait une guerre si dangereuse, qui répand son venin jusques sur les actions les plus saintes, qui cherche si subtilement son intérêt, souvent même lorsqu'il semble ne chercher que la gloire de Dieu ?

Quel détachement parfait des biens, des honneurs, des plaisirs de la vie, cette sainte Religion n'exige-t-elle pas de vous ? détachement si parfait et si entier, qu'il vous fasse regarder le séjour que vous faites dans ce monde, comme un exil ; ce que vous y possédez, comme n'étant pas votre bien ; ce que vous y faites, comme n'étant point

votre affaire ; ceux à qui vous tenez par les liens de la chair, comme ne vous étant rien ; qu'il vous fasse, en un mot, user de ce monde, comme n'en usant pas. Voilà où l'Evangile porte des hommes qui viennent du Ciel et qui y retournent, des hommes qui doivent un jour posséder Dieu. C'est du côté de cette Cité permanente et de ce souverain Bien, que la Religion tourne tous nos vœux, toutes nos démarches, toutes nos espérances, l'homme tout entier.

Enfin combien d'autres éminentes vertus ne prescrit-elle pas à l'homme ? Que de vertus encore, que de conseils, que de maximes qui ne tendent qu'à la plus haute perfection, ne lui donne-t-elle pas, ne lui enseigne-t-elle pas, pour le rendre tout céleste et tout divin ? Ah ! je comprends, Seigneur, que si les Chrétiens pratiquoient ainsi tous les devoirs que votre Religion sainte leur prescrit, bientôt le monde changeroit de face et ne seroit plus ce chaos où l'on ne voit que confusion dans tous les états.

Mais vos bienfaits, Religion sainte, ne sont point épuisés. Non contente d'avoir mis l'ordre dans mon ame, en éclairant mon esprit des plus belles connoissances, en éloignant de mon cœur les passions les

plus tumultueuses, et en leur opposant les devoirs sacrés d'une morale sublime, vous me faites encore voir, par la sagesse de vos lois, l'ordre le plus beau dans le monde, et la concorde la plus parfaite parmi les hommes.

Quelle religion, en effet, plus propre à établir une paix solide parmi les hommes, à faire tout rentrer dans les premiers desseins du Créateur, et à donner au monde tout l'éclat qu'il peut avoir ? Vous le savez, mes frères, ce qui peut altérer la paix parmi les hommes, et par conséquent troubler le monde, c'est l'intérêt : la Religion chrétienne veut que nous ne nous attachions à rien, que nous nous désappropriions de tout, et que nous donnions notre manteau à qui nous demande notre habit, plutôt que de rompre les liens sacrés de cette paix. C'est le défaut de complaisance : la Religion chrétienne veut que nous cherchions réciproquement à nous faire plaisir, et que nous soyons prêts à faire deux mille pas avec celui qui nous demande d'en faire mille. C'est la diversité des opinions : la Religion chrétienne veut que nous n'ayons tous, dans la même Maison de Dieu, qu'un même sentiment et qu'un même langage.

gion qui, prescrivant à tous et à chacun en particulier les lois les plus conformes et les plus convenables à l'état d'un chacun, attache par des nœuds sacrés les Souverains aux peuples, et les peuples aux Souverains? liens si sacrés et si respectables, qu'elle s'est défendue à elle-même, sous aucun prétexte de les relâcher ou de les rompre, ainsi que nous le voyons dans la personne de saint Pierre qui fut fortement repris de Jésus-Christ pour avoir frappé un des exécuteurs des ordres injustes que la Puissance publique avoit donnés contre son Maître; eh! que dis-je? qui, pour la tranquillité de ce monde, commande même la fidélité aux sujets d'un Prince infidèle, et défend la révolte contre les Souverains qui pourroient agir en tyrans; apprenant aux uns, qu'il est un Dieu qui jugera les justices, et aux autres, que toute puissance vient de Dieu, et que celui qui résiste à la Puissance résiste aux ordres de Dieu même. N'est-ce pas cette Religion sainte qui, dans l'état le plus commun des hommes, qui est l'état du mariage, source trop féconde, comme vous ne l'ignorez pas, de troubles, de chagrins, d'amertumes, d'inquiétudes, d'emportemens, de divorces, de scandales; n'est-

ce pas, dis-je, dans cet état, qu'elle établit l'ordre le plus admirable, et qu'elle feroit même goûter le bonheur le plus parfait, si ses divines lois étoient observées ? voulant que le mari, maître sans être tyran, ait pour sa femme un amour tendre, chaste et respectueux ; que la femme, sans être esclave, ait pour son mari un respect mêlé d'obéissance et d'amour ; que les pères et les mères donnent toute leur application et leurs soins à l'éducation chrétienne de leurs enfans, sans blesser les droits sacrés du Seigneur sur leur vocation, et que les enfans soient dociles à toutes les volontés de leurs parens, sans cependant jamais intéresser leurs consciences. N'est-ce pas cette Religion sainte qui rend la servitude libre et supportable, et le commandement sage et modéré ? qui ordonne aux serviteurs d'obéir à leurs maîtres, quelque fâcheux qu'ils puissent être, comme au Seigneur lui-même ? et qui impose en même temps aux supérieurs et aux maîtres l'obligation de traiter leurs inférieurs et leurs domestiques non pas comme des esclaves, mais de les aimer et d'en prendre soin comme de leurs enfans ? qui apprend aux riches à imiter l'admirable Auteur de la nature, en répandant leurs richesses dans le sein de

l'indigent; et à l'indigent à porter sans murmurer, à estimer même un état que son Sauveur a consacré par le choix qu'il en a fait? Partout enfin cette Religion ne nous inspire que la charité, que l'équité, que la douceur, que le bon ordre, que la subordination, que la patience la plus généreuse, que la piété la plus compatissante; partout elle nous engage à chercher notre bonheur dans celui de nos frères, et lie ainsi les cœurs par les engagemens les plus doux et les plus inviolables. De là cette belle parole du grand Augustin. Donnez-moi, disoit-il, donnez-moi, une province, un état, un royaume, et si vous voulez le monde entier, tout composé de vrais Chrétiens, et je me fais fort tout seul de le gouverner sans peine.

C'est ainsi, mes frères, que la Religion sainte que nous professons, commence à faire, dès cette vie même, le bonheur du monde, en y établissant l'ordre, la tranquillité et l'harmonie la plus parfaite dans tous les états. Mais que de nouveaux avantages encore bien précieux et bien consolans cette divine Religion ne procure-t-elle pas à l'ame fidèle, soit par les douceurs qu'elle lui fait goûter au milieu même des plus cruelles afflictions de cette vie, soit par les promesses brillan-

tes et magnifiques qu'elle lui fait pour l'autre, soit enfin par les modèles dignes d'être imités qu'elle lui propose, pour exciter toute sa ferveur et son courage à mériter un jour de jouir comme eux du bonheur suprême ? Que de douceurs, en effet, et que de consolations un Chrétien ne goûte-t-il pas au milieu de ses travaux et de ses peines ? Interrogez les Apôtres, premiers fondateurs de cette sainte Religion, et ils vous diront, que remplis de la doctrine de leur Maître, jamais ils n'ont goûté de joie plus sensible que lorsqu'ils ont été trouvés dignes de souffrir des mauvais traitemens et des opprobres pour le nom de Jésus-Christ. Interrogez l'apôtre saint Paul, et il vous dira qu'au seul souvenir des grands objets que la Religion lui présente, il est rempli de consolation ; et que parmi toutes les persécutions et les douleurs qu'il endure, soit par des combats au dehors, soit par des craintes au dedans, son cœur est comblé de la joie la plus douce et la plus parfaite. Interrogez tous les Saints, et ils vous diront que vivement éclairés des lumières de la Religion, bien loin de murmurer et de se plaindre des croix, des adversités, des maladies, des afflictions, des pertes de biens et de

tous les maux qui n'ont cessé de fondre sur eux, ils n'ont cessé de rendre grace au Seigneur de leur avoir fait part des mérites de sa croix et de ses souffrances. Telles sont, mes frères, les douceurs qui leur font oublier toute sorte de peines et d'amertumes.

Je sais que les Philosophes de ce siècle se croient invulnérables aux traits de l'infortune, et qu'il prétendent être au-dessus de tous les fâcheux accidens dela vie : mais nous savons aussi que ce n'est là qu'une vaine présomption de leur part, et que leurs prétendues vertus, n'ayant leur source et leur appui que dans l'orgueil et dans la vanité, ne sauroient les rendre insensibles aux douleurs et aux revers de ce monde, et que sous un extérieur riant et satisfait ils ne cachent, pour l'ordinaire, qu'un cœur rempli d'amertume et déchiré de désespoir. Non, non, mes frères, l'espoir de se faire un grand nom et d'acquérir la réputation d'esprit fort, ne fut jamais un motif assez noble pour faire supporter, non pas avec joie, mais seulement avec patience, les adversités d'ici-bas. Eh ! ne voyons-nous pas tous les jours que tous ces prétendus esprits forts, au moindre revers de fortune qui leur arrive, et aux moindres approches de

la mort qui les menace, deviennent les plus pusillanimes et les plus foibles ?

Mais certes, ce qui n'est qu'une vaine idée dans les Philosophes du temps, est une vraie réalité dans la Philosophie chrétienne. En effet, la Religion seule fait triompher le Chrétien de toutes ses foiblesses, et le rend fort et imperturbable au milieu des plus furieux orages. Elle seule a trouvé le secret d'élever le Chrétien en l'abaissant : elle l'humilie devant le trône de Dieu, mais elle l'élève au-dessus de l'univers ; elle l'afflige d'un côté, mais elle l'encourage, elle le console de l'autre ; et, que dis-je ? elle le rend, pour ainsi dire, inaccessible à la douleur, et tous les coups qu'on porte à son cœur intrépide sont presque tous des coups perdus. Qu'on l'oublie, qu'on le méprise, qu'on le calomnie, qu'on le persécute, qu'on le maltraite, tout cela lui devient indifférent. Si Dieu lui envoie des humiliations, des adversités, des croix, s'il fait enfin tomber sur lui tous les fléaux de la tribulation, ah ! ce Chrétien, convaincu par les principes de la Religion qu'un moment de souffrance produit un poids immense de gloire, bien loin de murmurer, baise, au contraire, et adore avec respect

et avec amour la main bienfaisante qui le frappe ; il se répand en louanges et en actions de grace envers ce Dieu de bonté qui sait ne le frapper d'une main que pour le couronner de l'autre. La Religion seule fait sa plus chère ressource dans tous les maux qui l'accablent. Elle seule répand dans son cœur une onction secrète qui lui fait oublier toutes ses peines. Elle seule sait, comme un autre Moïse, en jetant du bois mystérieux dans les larmes, en adoucir l'amertume. Elle seule fait sentir à l'homme de bien, comme aux Enfans de Babylone, un vent rafraîchissant parmi les feux et les flammes les plus cruelles et les plus dévorantes. Elle fait seule enfin goûter au Chrétien, dès cette vie, le plus doux et le plus parfait repos, soit dans le tumulte de ses passions les plus fougueuses, qu'il sait enchaîner sous le doux empire de la grace, soit au milieu de tous les divers maux de ce monde, que la Religion lui fait regarder comme de solides et véritables biens pour lui.

Trouvez-moi, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand et de plus heureux dans l'univers, que l'homme qui se laisse conduire par la Religion.

Ah ! c'est à la vue de cette douce paix, de cette aimable tranquillité que procure au Chrétien la Religion, que Tertullien tiroit un si grand avantage pour se railler des Idolâtres. Je ne veux, disoit-il, que les regrets et que les soupirs de votre cœur, au milieu de vos malheurs, pour vous convaincre par vous-mêmes de la vérité de la Religion chrétienne, et vous faire connoître la différence de vos dieux avec le mien. Quand il vous arrive quelque disgrace, ou que vous êtes menacés d'un grand danger, dites-moi, est-ce le Capitole, ou n'est-ce pas plutôt le Ciel que vous regardez pour en obtenir du secours ? Ah ! ce retour, ce regard vers le Ciel, malgré vous, leur disoit-il, ne prouve-t-il pas que votre ame est naturellement chrétienne ? *Testimonium animæ naturaliter christianæ.*

Que vous dirai-je maintenant des récompenses magnifiques que cette Religion sainte promet dans l'autre vie à tous ses fidèles observateurs ? En trouverons-nous jamais de semblables parmi toutes les différentes religions qui sont répandues dans le monde ? Des religions sans nombre, comme vous savez, ont ignoré, ont nié l'immortalité de l'ame ; et celles mêmes qui l'ont crue n'ont

promis aux gens de bien qu'une félicité ridicule et imaginaire. De là ces fictions ingénieuses que se formoient des Champs Elysées ces nations idolâtres ; de là cette ombre de félicité qu'ils promettoient à leurs héros, après le trajet de l'Achéron. Mais il n'en est pas ainsi de vous, Religion respectable, toujours attentive à faire le bonheur de ceux qui vous aiment. Vous ne nous promettez pas moins qu'une félicité universelle, certaine et durable.

Félicité universelle, puisque tout homme peut y atteindre. Il ne faut, pour l'acquérir, ni une grande élévation de génie, ni une laborieuse contemplation des choses célestes ; les plus ignorans y ont leur droit comme les plus habiles : il ne faut ni l'acheter par de grosses sommes, ni se faire, par une prospérité présente, un chemin à la future ; les riches comme les pauvres, les peuples comme les rois, y sont également invités.

Félicité certaine : si certaine, que personne, selon l'oracle de Jésus-Christ, ne peut absolument vous la ravir : *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis* ; (1) que nul n'est frustré de son espérance, et que le

(1) *Joan.* XVI. 22.

cœur toujours avide se trouve pleinement rassasié de tout ce qu'il peut désirer. Aspirez-vous à la gloire, mes frères ? vous possèderez une gloire et un bonheur qui surpassent tous les désirs et tous les sentimens de l'homme : *Quæ exsuperat omnem sensum.* (1) Recherchez-vous des richesses ? vous jouirez d'un trésor qui ne périra jamais : *Thesaurum non deficientem.* (2) Souhaitez-vous des plaisirs ? la Religion vous en promet, dans le Ciel, de réels et de veritables, et jamais mêlés d'aucune amertume : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà.* (3) Enfin, félicité durable et permanente. Le ciel et la terre passeront, dit Jésus-Christ, mais mes paroles ne passeront point : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* (4) Le monde se réjouira, mes chers Disciples, et vous serez affligés : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini ;* (5) mais qu'arrivera-t-il ? c'est que votre tristesse sera changée en des consolations éternelles : *Sed tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Voilà, mes frères, les promesses conso-

(1) *Phil.* IV. 7. (2) *Luc.* XII. 33.
(3) *Apoc.* XXI. 4. (4) *Matth.* XXIV. 34.
(5) *Joan.* XVI. 20.

lantes et magnifiques que la Religion fait à ses sectateurs fidèles. Et pour vous rendre digne de ces augustes et brillantes promesses, que de grands modèles ne vous propose-t-elle pas à imiter et à suivre ? Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfans : *Mementote præpositorum vestrorum.* (1) Souvenez-vous de ces grands hommes, leur disoient-ils, qui vous ont précédés, à qui leur foi a mérité les plus glorieux témoignages, et profitez enfin des grands exemples de piété qu'ils vous ont laissés, pour avoir part un jour à leur récompense et à leur gloire.

Voilà, mes frères, ce que la Religion chrétienne vous dit encore aujourd'hui par ma bouche. Rappelez-vous, vous dit-elle, tous ces grands hommes, tous ces grands Saints que j'ai enfantés à Jésus-Christ, que j'ai fournis dans tous les siècles : des princes si pieux et si magnanimes, des conquérans si religieux et si chrétiens, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savans si estimés, des beaux-esprits si vantés, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitens, des vierges si pures et si constantes ; et à la vue de cette nuée

(1) *Hebr.* XIII. 7.

de témoins et de cette tradition non interrompue de héros chrétiens en tout genre de vertus, ranimez votre ferveur, et excitez votre courage à m'être fidèles comme eux, pour avoir part un jour aux récompenses que je promets à tous ceux qui montrent du zèle et de l'ardeur pour les intérêts de ma gloire.

SECOND POINT.

Montrer de l'ardeur et du zèle pour le soutien de notre foi et pour sa gloire, c'est pour nous une obligation si indispensable, que nous ne saurions honorer Dieu, sans honorer la Religion, ni montrer du zèle pour l'un, sans marquer la plus vive ardeur pour l'autre. Ces deux obligations sont fondées sur le même principe. Dieu et la Religion ne se peuvent séparer, et marchent tous deux ensemble. Car Dieu est la fin dernière que nous cherchons, et la Religion est le moyen qui nous lie à cette fin. Comme il est donc impossible d'aimer la fin sans aimer le moyen, aussi est-il impossible d'honorer Dieu sans honorer la Religion sainte qu'il a établie pour nous conduire à lui. Voilà, mes frères, le plus noble zèle que

nous puissions jamais concevoir, et auquel nous sommes le plus étroitement engagés, puisque faire honneur à la Religion c'est le faire à Dieu même. Mais en quoi consiste ce tendre amour que nous devons avoir pour la Religion, et cet honneur que nous devons lui rendre? En quoi? 1.° A la défendre par l'ardeur de notre zèle; 2.° à la soutenir par la profession de notre foi; 3.° à l'honorer par la sainteté et la pureté de nos mœurs. Voilà en trois mots où se réduit ce zèle et cet amour que vous devez avoir pour votre Religion; ce qui me donnera lieu de combattre bien des désordres que nous ne saurions assez déplorer dans le christianisme.

Quel zèle ne devons-nous donc pas marquer pour défendre notre sainte Religion, quand elle est impudemment attaquée, ainsi qu'il n'arrive que trop souvent de nos jours? Ah! quand je vois, dans la Génèse, un Laban qui court comme un désespéré après son gendre et ses filles pour le recouvrement de ses idoles; dans le Livre des Juges, un Michas inconsolable, et qui répond à ceux qui lui demandoient le sujet de sa douleur et de ses cris: Eh quoi, vous me demandez le sujet de mes plaintes et de mes larmes, et l'on vient de m'enle-

ver mes dieux ! *Deos meos, quos mihi feci, tulistis, et dicitis, Quid tibi est?* (1) C'étoient des dieux que cet infortuné s'étoit formés de ses mains ; mais quelque faux et quelque ridicules qu'ils fussent, c'étoient ses dieux, et la perte de cet objet de sa religion le plongeoit dans de regrets mortels. Quand je vois encore le zèle aveugle, l'opiniâtre entêtement et cette espèce de fureur que les partisans de l'erreur ont eus dans tous les temps pour la fausse religion à laquelle ils étoient attachés ; les injustices, les violences, les cruautés, les artifices qu'ils ont employés, et qu'on ne sauroit trop détester, pour l'établir et pour l'étendre, pour leur attirer des prosélytes, et pour lui faire tous les jours de funestes conquêtes ; enfin quand je vois le zèle ardent et empressé que les Israélites ont toujours eu pour leur religion, qui, quoique vraie, ne devoit être que temporelle et passagère ; quand je vois parmi eux les chefs de famille en parler sans cesse à leurs enfans et à leurs domestiques, leur inspirer assez de fermeté pour ne souffrir jamais qu'on fît contre elle rien qui la déshonorât, se laisser égorger plutôt que de violer le jour du sabbat, ne regretter, sur

(1) *Judic.* XVIII. 24.

respectées ni moins suivies ? Ne se donne-t-on pas tous les jours la coupable liberté de raisonner sur les points les plus incontestables de notre sainte Religion, de contester ceux de ses dogmes qui ne plaisent pas, d'interpréter à son gré les lois invariables de l'Evangile, de régler la science du salut sur les usages du monde, et de ne rien croire enfin ni de ce qui peut humilier l'esprit, ou contrister le cœur, ou mortifier la chair, ou contredire les passions ? Ah ! n'est-ce pas là l'aveuglement du Paganisme et la rebellion du Judaïsme, renouvelé dans le sein même du Christianisme ? Ne semble-t-il pas que tout l'enfer est déchaîné contre cette sainte Religion ? A la cour et dans les provinces, à la ville et dans les campagnes, parmi les roturiers et au milieu des nobles, dans les voyages, dans les compagnies, dans les assemblées et dans les repas, que de discours scandaleux n'entend-on pas tous les jours sur la Religion ?

Ce n'est pas tout : que de nouveaux impies ne s'élèvent-ils pas contre le Christ et contre sa loi ? qui portent l'abomination de la désolation dans le Lieu saint, par les irrévérences et les impiétés qu'ils commettent à la face des autels, à la vue des prê-

tres du Dieu vivant, aux yeux de tout un peuple assemblé et humilié devant le Seigneur, comme s'ils avoient entrepris de venir insulter Dieu même dans sa propre Maison ; comme si son Sanctuaire étoit destiné aux plus sales entretiens, aux plus criminelles libertés, aux plus indignes adorations : qui raillent des choses les plus saintes et les plus respectables, et qui s'en applaudissent ; qui raillent de tout, et qui, par leurs railleries impies, décréditent la Religion, et la détruisent parmi les fidèles : qui raillent des personnes de piété, et cela détourne les esprits foibles de la voie de Dieu ; qui raillent des pasteurs des ames, et des vicaires de Jésus-Christ, et cela les empêche de glorifier Dieu dans l'exercice de leur ministère ; qui raillent des prédications et des prédicateurs, et cela fait que la divine parole est abandonnée et n'opère rien ; qui raillent des dévotions de l'Eglise, sous ombre de crédulité, de simplicité, d'imagination, de vision, et cela même tourne au mépris de l'Eglise qui autorise ces dévotions ; qui raillent de certaines Sociétés, de certaines indulgences, sous prétexte des abus quon y découvre, au lieu d'imiter saint Augustin, qui, tout Evêque

qu'il étoit, n'osoit souvent s'élever contre un abus, de peur que la substance même de la chose n'en fût altérée ; qui raillent de la fréquence des Sacremens, et de là vient que ces sources de graces et ces remèdes salutaires sont si scandaleusement négligés de la part de presque tous les fidèles, et qu'en conséquence on ne voit, dans tous les états, que vice, que désordre, et que scandale. Mais que leur importe que l'Eglise soit méprisée ? Ils sont si préoccupés aujourd'hui contre elle, qu'ils ne peuvent souffrir que l'Eglise soit dans l'éclat où elle est maintenant. Ses revenus les choquent, sa juridiction leur déplaît. Ils voudroient qu'elle fût aussi dépendante des puissances temporelles, aussi pauvre et aussi abjecte dans le monde, qu'elle l'étoit du temps des premiers Césars, c'est-à-dire, qu'elle fût aussi esclave sous les Chrétiens qui sont ses enfans, qu'elle l'étoit sous ses persécuteurs et ses ennemis. Entendez-les parler de l'Eglise : il n'y a rien qu'ils ne défigurent. S'y consacrer pour vaquer à Dieu, c'est paresse ; s'y établir, c'est ambition et intérêt. Qu'un ecclésiastique ou un religieux s'oublient en quelque rencontre, vous diriez qu'ils en triomphent. Ils sont enfin toujours

disposés à raisonner et à contester sur ce que l'Eglise ordonne, sans jamais être dociles à s'y soumettre.

Mais le scandale va bien plus loin encore. Que vous dirai-je de tous ces livres contagieux, de ces ouvrages où la Religion se trouve sapée par les fondemens, où la foi est artificieusement corrompue, où la vertu est traduite en ridicule, où la crainte de l'enfer et des jugemens derniers est représentée comme une petitesse d'esprit, comme une foiblesse : ouvrages reçus avec une estime générale, lus avec une avidité insatiable, répandus avec une rapidité inconcevable, récités et applaudis dans tous les cercles, et proposés à tout le monde pour modèles ? Que de discours encore, si je voulois continuer un détail si affligeant pour la Religion et qui ne finiroit jamais, que de discours qui attaquent la pureté de la morale de cette sainte Religion ? En vérité, peut-on dire alors qu'il y ait de la Religion dans le monde ? Et n'est-ce pas ici que vous devriez vous écrier avec le saint roi David : Ah! Seigneur, le zèle de votre Maison me dévore, et me pénètre si vivement, que tous les outrages que votre Religion sainte reçoit dans le monde me bles-

sent moi-même personnellement. Ces outrages faits à votre Religion, ô mon Dieu, par l'impiété et l'insolence des hommes, montent jusqu'à vous ; mais par une vertu toute contraire, par la charité et le zèle qui me transportent, ils tombent en même temps sur moi ; et quoi qu'en dise le monde, il faut que je m'explique, que je parle, que je m'élève comme un mur d'airain contre ce scandale ; que je le condamne, que je le punisse, autant qu'il est en mon pouvoir : *Zelus domûs tuæ comedit me.* (1)

Ainsi doivent parler, mes frères, tous ceux qui se trouvent élevés en dignité, tous ceux qui ont de la qualité dans le monde, tous ceux qui par leurs talens ou leurs emplois se sont acquis le plus d'autorité, tous ceux à qui Dieu semble avoir donné le plus de lumières et de capacité : ainsi doit parler, en un mot, un Seigneur dans ses terres et ses domaines, un Juge dans sa Compagnie, un Magistrat dans son ressort, un Supérieur dans sa Société, un particulier dans sa famille, un père au milieu de ses enfans, un maître parmi ses domestiques, chacun enfin dans son état, pour peu de rang et d'autorité que Dieu lui ait donné ;

(1) *Psal.* LXVIII. 10.

car c'est là un des principaux devoirs sur lesquels vous serez le plus exactement recherchés, le plus sévèrement jugés, le plus rigoureusement condamnés. Eh ! quoi de plus grand, de plus glorieux pour nous, que de devenir ainsi les protecteurs et les défenseurs de notre sainte Religion !

Qu'est-ce qui immortalise le nom de tant de grands hommes dans l'ancien Testament et dans le nouveau ? Qu'est-ce qui a imprimé dans tous les esprits, les sentimens d'une estime si juste et d'une admiration si constante pour les illustres Machabées ? Qu'est-ce qui a distingué entre les Empereurs chrétiens, les Constantins et les Théodoses ? n'est-ce pas le zèle de l'honneur de la Religion dont ils ont été animés ? Parcourez, disoit le brave Mathathias, étant au lit de la mort et instruisant ses enfans, parcourez toutes les générations, et voyez si ceux de vos ancêtres dont la mémoire est en bénédiction, ont autrement mérité ces éloges et ces respects de la part de tous les peuples, que par la force, le courage, et le zèle qu'ils ont témoigné quand il a été question de soutenir et de défendre notre sainte Religion ?

Mais si d'une part il n'est rien de si grand, de si glorieux pour l'homme que de défen-

que tu as plus craint de leur déplaire qu'à moi ; parce que tu n'as pas pu te résoudre à les contrister en les châtiant à cause de leur impiété, voici le jour de ma justice qui approche : comme tu m'as offensé en eux, je te punirai par eux ; ils mourront l'un et l'autre d'une mort funeste, et dans leur personne toute la gloire de ta maison sera pour jamais anéantie.

Ah ! mes frères, combien de pères, de supérieurs, de magistrats, de maîtres, dans le Christianisme, à qui Dieu pourroit faire, au moment que je parle, la même menace, et lancer contre eux la même malédiction ! Parce que vous vous êtes laissés amollir par une tendresse criminelle pour des enfans impies, athées, perdus de conscience, que vous n'avez jamais osé corriger ; parce qu'en mille rencontres où je vous demandois raison des impiétés des inférieurs que je vous avois soumis, vous n'avez jamais pu vous résoudre à vous élever contre eux pour venger les intérêts de ma Religion, je vous abandonne et vous réprouve.

Et en effet, peut-on voir sans indignation le peu de zèle que vous marquez lorsque vous entendez tous les jours mille discours injurieux à la Religion ? On vomira devant

vous contre elle toute sorte d'horreurs ; et vous écoutez tout cela tranquillement, vous vous tenez en paix, vous gardez le silence ! Que la Religion soit décriée, que l'Eglise de Jésus-Christ soit humiliée, méprisée, qu'elle soit insultée, vous n'en êtes nullement touchés, vous n'en êtes nullement émus !

Ah ! est-ce donc ainsi que nous nous comportons, lorsqu'il s'agit de nos intérêts propres ? N'est-ce pas quelque chose de bien honteux pour nous et de bien déplorable, que ce ne soit que pour notre Religion que nous soyons si froids et si timides ? Que notre Dieu soit outragé, son saint Nom blasphémé, le culte de sa Religion profané, ah ! malheureux que nous sommes ! nous demeurons dans un repos oisif et dans une langueur mortelle : mais qu'on nous attaque dans nos biens, qu'on nous blesse dans notre honneur, ah ! c'est alors que tout le feu de la colère s'allume et nous transporte. Qu'un esprit impie et corrompu raille en notre présence des choses saintes, c'est là qu'une crainte humaine nous ferme la bouche : mais que la raillerie s'étende sur nous, sur nos personnes, sur nos actions, ah ! n'est-ce pas alors que nous nous déchaînons con-

tre elle jusqu'à la fureur ? Qu'un livre où la piété ou les vérités de la Religion sont outragées se débite dans le public, à peine nous le condamnons : mais qu'un libelle injurieux où nous soyons notés se répande dans le monde, nous le poursuivons jusqu'au tombeau. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous nous faisons des prétextes pour nous taire quand il faudroit parler, pour dissimuler quand il faudroit agir, pour tolérer et conniver quand il faudroit reprendre, corriger et punir.

Et ne ne me dites point ici, que le zèle ardent que je tâche de vous inspirer contre l'irréligion et l'impiété, bien loin de guérir le mal, ne serviroit souvent qu'à l'irriter. Non, non, mes frères, ce zèle que je vous demande étant un zèle de charité, qui n'a rien d'amer, qui n'est ni fier ni hautain, qui aime le pécheur et l'impie en même temps qu'il combat l'impiété et le péché, il y a tout sujet d'espérer qu'il sera efficace, et que remplissant ainsi votre devoir, vous en recueillerez le fruit que Dieu en attend. Ne me dites point non plus, qu'il faut user de discrétion ; car je le dis aussi bien que vous : et tant de discrétion qu'il vous plaira, pourvu que le scandale soit réparé, que la

cause de la Religion ne succombe pas, mais qu'elle soit généreusement défendue.

Ne me dites pas non plus, que votre zèle fera de l'éclat et du bruit. Mais est-il prudent d'éviter l'éclat, quand l'éclat est nécessaire et qu'il peut être avantageux ? Cet éclat troublera la paix : qu'il la trouble, répond saint Augustin, c'est en cela même qu'il sera glorieux à Dieu et digne de l'esprit chrétien : car il y a une fausse paix qui doit être troublée, et c'est celle qui laisse accréditer l'irréligion. Et pourquoi le Fils de Dieu nous a-t-il dit dans l'Evangile, qu'il n'étoit pas venu pour porter la paix sur la terre, mais le glaive et la division ? qu'il étoit venu séparer le père d'avec le fils, la mère d'avec la fille ? Que vouloit-il par-là nous marquer, sinon qu'il y a dans le cours de la vie des occasions et des conjonctures où il est impossible de satisfaire au zèle qu'on doit à sa Religion et à son Dieu, sans s'exposer à rompre la paix avec les hommes ?

Mais ne doit-on pas ménager le prochain, surtout si c'est un ami, un homme distingué par sa naissance et par son rang ? Mais fut-il jamais permis de ménager quelqu'un aux dépens de la Religion et de son salut ? Si les Apôtres avoient eu de tels mé-

nagemens, où en serions nous ? Auroient-ils prêché l'Evangile malgré les édits des Empereurs, malgré les menaces des tyrans ? Auroient-ils répondu avec tant de fermeté aux Juges et aux Magistrats qui leur défendoient de parler, qu'ils devoient plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes : *Si justum est in conspectu Dei, vos potiùs audire quàm Deum.* (1) Si les Pères de l'Eglise, les Athanases, les Chrysostômes, les Augustins et les autres, avoient eu de pareils égards, auroient-ils préservé le peuple fidèle de tant d'erreurs qu'ils ont détruites et de tant d'hérésies qu'ils ont hautement combattues ? Agissez, agissez avec respect, mais agissez avec force : l'un ne fut jamais contraire à l'autre.

En un mot, mes frères, souvenez-vous-en bien et ne l'oubliez jamais, que le vrai zèle ne connoît d'autres bornes que celles que peuvent lui donner la prudence et la charité ; et qu'à cela près, l'Ecriture sainte le compare tantôt à un feu qui brûle et qui consume, comme celui d'Elie ; tantôt a un glaive qui frappe, comme celui de Phinées. Tantôt c'est une voix qui demande vengeance, comme celle de Moïse ; tantôt

(1) *Act.* IV. 19.

c'est un censeur qui reprend sans respect humain, comme Jean-Baptiste. A tous ces différens caractères, reconnoissez-vous le vôtre ? Ah ! mes frères, rougissez de votre peu de zèle et d'amour pour votre Religion, l'objet du monde qui en mérite le plus. Armez-vous donc désormais de courage, vous dit saint Augustin, dans la défense d'une cause si juste. *Prohibe quos potes :* Châtiez sévèrement les impies, réprimez leur audace, et arrêtez le cours de leur libertinage, si vous le pouvez. *Tene quos potes* : Si vous n'avez pas l'autorité nécessaire pour les châtier et les punir, et que la voie de la douceur soit inutile, reprenez-les amèrement, et contenez-les dans leur devoir. *Luge quos potes :* Si tous ces moyens vous manquent enfin, pleurez leur malheur avec des torrens de larmes, et sollicitez sans cesse auprès de Dieu, par les plus ferventes prières, la grace de leur retour et de leur conversion. Ce zèle honorera Dieu, fera triompher la Religion, les convertira peut-être enfin, et vous sanctifiera vous-même.

Mais non-seulement vous devez défendre votre Religion par l'ardeur de votre zèle, vous devez encore la soutenir par la profession de votre foi.

Car il est de la grandeur de Dieu et de l'honneur de la Religion, d'être servi par des hommes qui fassent gloire d'être à lui et de se déclarer pour lui ; et il n'est point de raison qui puisse jamais affoiblir la force et l'obligation de ce devoir. Et voilà pourquoi l'apôtre saint Paul a décidé, en termes formels, que pour parvenir au salut éternel, il falloit nécessairement deux choses : croire dans le cœur, et faire au dehors profession de sa croyance. Professer la foi, la Religion, et ne l'avoir pas dans le cœur, ce seroit hypocrisie; mais aussi, l'avoir dans le cœur, et n'oser pas dans les rencontres et dans les sujets où les intérêts de la Religion le demandent, la produire au dehors et en faire une déclaration publique, ce seroit pour elle un outrage, puisque ce seroit la désavouer dans la pratique et en rougir : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (1) Il est donc d'un devoir essentiel à tout Chrétien, de joindre, pour honorer sa Religion, à la soumission de l'esprit la confession de la bouche : et tel a été l'hommage que lui ont rendu si hautement et avec tant d'éclat les premiers fidèles.

Je sais que, dans les premiers siècles de

(1) *Rom.* x. 10.

l'Eglise, il s'éleva une sorte de faux Chrétiens, ou pour mieux dire de mondains, qui en jugèrent autrement, et qui prétendirent que dans ces circonstances où la confession de la foi étoit censée un crime devant les hommes, devant les tyrans, on pouvoit au moins, pour se racheter des supplices et de la mort, user de dissimulation, en ne paroissant pas ce que l'on étoit, et au hasard même de paroître pour quelque temps ce que l'on n'étoit pas. Mais je sais aussi que ce langage révolta tous les vrais fidèles : je sais que d'un consentement unanime les Pères détestèrent et rejetèrent cette erreur ; que le premier Concile œcuménique la condamna ; et que dans la sainte Religion que nous professons, ceux-là ont toujours passé pour des scandaleux et des apostats, qui ont refusé de se déclarer ouvertement pour elle. Or, si cela est vrai de la foi, dans le temps même qu'elle a été odieuse et persécutée, combien plus l'est-il du zèle des intérêts de la Religion, lorsque pour sa défense nous n'avons plus de semblable risque à courir, et qu'une liberté évangélique, bien loin d'être dangereuse pour nous, nous devient glorieuse et honorable ?

Ah ! que le Prophète roi étoit bien convaincu de cette vérité, losqu'il disoit : J'ai cru, et je ne m'en suis pas tenu là : *Credidi, propter quod locutus sum ;* (1) je n'ai point cherché à déguiser mes sentimens et ma croyance, je n'ai point eu peur qu'on en fût instruit et qu'on les connût : mais dans la persuasion où j'ai été et où je suis encore que je devois cet hommage à la vérité et cette reconnoissance au bienfait du Maître qui me l'a révélée, je m'en suis expliqué dans tous mes discours et dans toute ma conduite.

Ah ! que ce père de famille dont il est parlé dans l'Evangile de saint Jean, étoit également bien persuadé de cette importante vérité, lorsque touché du miracle que le Sauveur venoit d'opérer en sa faveur, il ne se contente pas d'embrasser la loi de cet homme-Dieu, mais qu'il la fait encore embrasser à ses domestiques, et ne croit pas pouvoir mieux employer son pouvoir qu'à lui soumettre toute sa maison ! *Credidit ipse et domus ejus tota.* (2) Car si cette heureuse famille s'attache désormais à Jésus-Christ [illegible] en suit fidèlement la Religion et la doc[illegible]e, c'est qu'elle y est engagée par l'exem-

(1) *Psal.* cxv. 10. (2) *Joan.* iv. 53.

ple de son chef, et qu'elle y est animée par ses sages remontrances; c'est que le témoignage de ce nouveau Chrétien est une instruction pour elle qui l'éclaire et qui la convainc parfaitement qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que d'embrasser cette Religion divine. Hélas! mes frères, si ce maître n'eût pas cru, ou s'il eût dissimulé sa foi, et qu'il n'eût pas eu l'assurance de s'en déclarer le disciple; tant de sujets soumis à son obéissance et témoins de sa conduite, seroient demeurés dans les ténèbres de l'infidélité et se seroient perdus sans ressource: mais parce qu'il ne se contenta pas de croire, et qu'il parla selon sa croyance, qu'il s'expliqua hautement, qu'il confessa Jésus-Christ de bouche et par ses œuvres, qu'il rendit un témoignage authentique et public de sa divinité, de la vérité de sa mission, de la sainteté de ses mystères et de sa loi, sa conversion seule fut le principe de toutes les autres conversions qui s'opérèrent dans sa famille.

Témoignage authentique et public que le Sauveur du monde a exigé de ses Apôtres, et qu'il a reçu d'eux, lorsqu'ils ont parcouru le monde, porté son Nom à toutes les nations, et que pour sa cause ils ont versé leur

sang et donné leur vie. Car c'est ainsi qu'ils ont accompli cet ordre de leur adorable Maître : Vous déclarerez pour moi, vous parlerez et vous agirez pour moi, vous serez devant les hommes mes témoins, mes prédicateurs, mes défenseurs : *Et vos testimonium perhibebitis.* (1)

Témoignage authentique et public qu'il attend de notre fidélité. Je sais, à la vérité que nous ne sommes pas tous également appelés aux mêmes fonctions que les Ministres évangéliques ; mais je prétens, mes frères, que par proportion et conformément à notre état, nous sommes obligés comme eux de prendre, en mille occasions qui se présentent, les intérêts de Dieu et de la Religion, de nous élever pour le soutien de la Religion, de combattre les ennemis de la Religion, et de maintenir la pureté du culte de la Religion : devoir propre de toutes les conditions, quoique différent dans la pratique selon la différence des rangs et la diversité des ministères.

Témoignage authentique et public que lui ont rendu tous les premiers Chrétiens, et qui ont attiré à la Religion tant de milliers de sectateurs fidèles. Car quelle leçon plus

(1) *Joan.* xv. 27.

sensible et plus convaincante, pour les Païens, de la vérité de notre Religion, que l'admirable constance des premiers Chrétiens dans la profession de leur foi, au milieu des plus effroyables tourmens? Ah! ces Idolâtres, tout attachés qu'ils étoient à leurs superstitions, voyant, dans le Christianisme qu'ils persécutoient, une telle fermeté, se sentoient portés à examiner le fond de cette Religion soutenue avec tant de force et de zèle, avouée avec tant d'assurance au péril même de la mort la plus cruelle : *Quis enim contemplatione ejus non concutitur ad requirendum quid intus in re sit?* Par cette recherche et cet examen qu'ils en faisoient, ils apprenoient à la connoître; et c'étoit assez qu'ils la connussent, pour la révérer et l'embrasser : *Quis autem ubi requisivit non accedit?* Voilà, conclut Tertullien, ce qui augmentoit tous les jours le nombre des disciples de Jésus-Christ, et ce qui donnoit tant de lustre et de crédit à la Religion sainte qu'ils professoient. Les premiers Chrétiens, au reste, ne faisoient que leur devoir; car saint Jérôme et saint Thomas, expliquant ce précepte de la Loi divine en apparence si rigoureux, ne font point difficulté d'annoncer qu'il oblige tout

homme Chrétien à faire, quand il en est requis, la profession publique de sa foi, lui en dût-il coûter la vie, s'attirât-il par-là les derniers malheurs, fallût-il pour cela endurer les tourmens les plus cruels. Car notre Religion, dit Tertullien, pour l'honneur du Dieu qu'elle nous fait adorer, ne sait ce que c'est que de biaiser dans cette extrémité même.

Telle étoit la fidélité des premiers Chrétiens à soutenir leur Religion par une profession ouverte de leur foi, et les heureux succès dont Dieu daignoit la couronner. Mais par une prévarication contre laquelle les prédicateurs de l'Evangile ne sauroient trop s'élever et qui doit exciter toute l'ardeur de leur zèle, que faisons-nous ? Ah ! mes frères, que ne puis-je vous le représenter dans toute son étendue et dans toute son horreur ! au lieu de professer notre foi selon les règles d'une Religion pure et sincère, nous la déshonorons, hélas ! par des actes scandaleux de crainte, d'indifférence, de respect humain, de complaisance, en un mot, nous l'abandonnons, nous la trahissons.

Il est vrai que nous ne sommes plus dans ces temps malheureux d'une persécution générale et ouverte contre la Religion ; que

nous ne sommes plus appelés devant les tribunaux, ni exposés aux arrêts des tyrans; qu'on ne nous fait plus un crime d'être Chrétien, et que même on nous en feroit un de ne l'être pas. Mais qu'est-ce que cela veut dire, sinon que nous ne sommes plus en pouvoir d'honorer autant notre Religion que l'ont honorée tous les glorieux athlètes qui eurent le courage et le bonheur de signer leur foi de leur sang? Mais c'est pour cela même que n'ayant plus rien à craindre, nous n'en sommes que plus coupables devant Dieu, lorsque nous ne lui rendons pas le témoignage qu'il attend de nous. Et parce que souvent nous lui refusons ce témoignage si juste et si raisonnable, qu'arrive-t-il? c'est qu'au lieu de lui faire tout l'honneur que nous pourrions au moins lui procurer, nous la déshonorons et nous la décréditons. Si je puis encore vous bien développer ce nouveau mystère d'iniquité, combien n'en gémirez-vous pas avec moi? Quelle matière à de nouvelles réflexions, et à des réflexions bien humiliantes pour vous!

Et en effet, combien n'en voit-on pas parmi nous, avouons-le ici et déplorons-le devant Dieu, combien, dis-je, de ces esprits parmi nous qui regardent les intérêts

laissent entraîner dans un parti qu'ils savent dans le fond être le parti de l'erreur.

Combien d'autres personnes enfin, même parmi les Protestans et les nouveaux convertis, qui ayant été touchés de Dieu et éclairés de sa grace sur la vérité de notre sainte Religion, l'auroient généreusement embrassée, si des vues d'intérêt, si des passions criminelles, ou si la crainte des discours, des punitions, des menaces, des jugemens du monde n'eussent étouffé de si pieux sentimens, de si saintes résolutions, et n'avoient été retenus par je ne sais quelle honte! Ah! indigne respect humain, source malheureuse de tant de maux et de tant de scandales qui ont lieu parmi les fidèles, que tu as de pouvoir dans le monde, que de conversions tu fais échouer, et que tu perds encore aujourd'hui de Chrétiens! Car, n'en doutez pas, tel est dévoré et déchiré par les reproches de sa conscience, qui voit et qui connoît la vérité, et qui n'ose se déclarer pour elle, dans la crainte de déplaire au monde. Quoi! dit Tertullien, vous craignez les hommes, vous qui vous dites Chrétien, vous qui portez dans votre nom de quoi vous rendre formidable à toute la terre et même à tout l'enfer! Ah! faites éclater

par une sainte hardiesse l'autorité que vous donne un si beau nom.

Eh! Seigneur, si dans la naissance de votre Eglise et dans ces premiers temps où elle eut à livrer tant de combats et à essuyer tant de persécutions, elle n'eût point eu d'autres fauteurs, d'autres défenseurs, que seroit-elle devenue? Si les premiers Chrétiens eussent été des indifférens, des négligens, de faux complaisans, de timides, de politiques mondains, auroient-ils sacrifié leurs biens et répandu leur sang pour l'honneur de la Religion? En combien d'occasions ne l'auroient-ils pas trahie, non pas toujours en se déclarant contre elle, mais en ne se déclarant pas pour elle, mais en dissimulant et en se taisant? Car, dit saint Chrysostôme, il ne faut pas seulement réputer pour traître à sa religion celui qui l'abandonne ouvertement en appuyant le mensonge, mais celui qui ne la confesse pas hautement en soutenant la vérité : *Non enim solus ille proditor est veritatis, qui mendacium loquitur, sed qui veritatem cùm oportet non confitetur.* Dans ces occasions, mes frères, nous devrions agir de telle sorte qu'on dût nous distinguer, et qu'étant à Dieu comme nous y sommes ou comme

nous témoignons y vouloir être, notre conduite et nos paroles ne donnassent aucun lieu d'en douter. Et voilà ce qui alluma le juste courroux dont le saint homme Elie se sentit ému, lorsqu'il vit les chefs du peuple d'Israël et sans action et sans zèle à la vue du sacrilége qui se commettoit et des honneurs profanes que l'on rendoit à l'idole de Baal ; voilà ce qui obligea autrefois ce saint Prophète à faire aux Israélites ce juste reproche : *Usquequò claudicatis in duas partes ?* (1) Jusqu'à quand, leur dit-il, balancerez-vous entre la prévarication la plus condamnable, et le plus saint de tous les devoirs ? Si le Dieu d'Israël est votre Dieu, que ne prenez-vous la parole ? que n'agissez-vous, que ne vous déclarez-vous pour lui ? et si Baal n'est qu'un fantôme, que ne vous élevez-vous contre cette fausse divinité, ou plutôt contre ceux qui l'idolâtrent ? Pourquoi faut-il, mes frères, que vous teniez de même un milieu que ni l'honneur ni la conscience n'approuveront jamais ; et que, par une espèce de neutralité, en fait de Religion, aussi indigne et presque plus indigne que l'infidélité et l'apostasie même, vous vous rendiez dignes de

(1) *III. Reg.* XVIII. 21.

tous les anathèmes de Jésus-Christ? Car ne savez-vous pas qu'il vous déclare, dans l'Evangile, que celui qui n'est pas pour lui est contre lui : *Qui non est mecum, contra me est;* (1) et qu'en venant dans sa gloire il rougira de celui qui aura rougi de lui devant les hommes : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet cùm venerit in majestate suâ;* (2) parole, dit saint Augustin, qui confondra éternellement les sages du siècle, et qui suffira pour réprouver l'indifférence criminelle où ils se retranchent quand il est question de rendre à la Religion le témoignage qu'elle exige d'eux; parole qui réfutera invinciblement les raisons frivoles par où ils s'efforcent de justifier leur silence et leur crainte, et d'excuser leur timidité en ce que j'appelle le parti de la Religion; parole de malédiction pour tous ces esprits d'accommodement, qui sans jamais choquer le monde croient avoir le secret de contenter Dieu, et qui sans rien faire pour Dieu voudroient que Dieu fût content d'eux.

Voilà l'option que l'Eglise vous propose ou que je vous propose en son nom. Choisissez; mais, que dis-je? et y a-t-il là dessus un autre résolution à prendre que de nous

(1) *Matth.* XII. 30. (2) *Luc.* IX. 26.

dévouer plus fortement que jamais à l'excellente et divine Religion que nous avons l'honneur de professer, et que de lui rendre, dans toutes les occasions, les témoignages publics et sincères de tout l'attachechement et de tout l'amour que nous avons pour elle. Défendons la Religion de tout notre pouvoir, quand nous la voyons attaquée; confessons-la toujours avec assurance, et ne rougissons jamais d'une si glorieuse confession. Mais ce n'est pas assez; honorons-la encore par la pureté et la sainteté de nos mœurs.

Notre Religion est sainte, mes frères; et de toutes les religions qui partagent le monde, dit saint Augustin, il n'y a que la nôtre qui soit vraiment et parfaitement sainte? Elle est sainte dans son Auteur, sainte dans ses maximes, sainte dans ses préceptes et ses conseils, sainte dans ses mystères, sainte en tout: car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous l'a toujours représentée, toute pure et sans tâche; d'où il s'ensuit que ce qui honore davantage la Religion, c'est sans contredit ce qui fait le plus éclater sa sainteté, parce que c'est ce qui la rend plus vénérable. Or, il est constant que ce qui fait le plus paroître la sainteté de notre

Religion, c'est la sainte vie de ceux qui la professent. Car être sainte, et paroître sainte, ce sont deux choses toutes differentes. D'être sainte, c'est ce que la Religion a de son fond, ou ce qu'elle a reçu de Dieu ; mais de paroître sainte, d'être estimée sainte, d'être révérée comme sainte, c'est ce qu'elle peut recevoir de nous et de notre sainteté. Comment cela ? parce que notre sainteté devient par-là le témoignage le plus visible et le plus irréprochable de la sienne. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sainte en elle-même, et qu'elle ne le soit effectivement, indépendamment de la corruption des mœurs de ceux qui la professent ; mais le désordre de leur vie ne vient alors que de leur volonté qui se dérègle, et non pas de leur Religion qui n'en est en soi ni moins sainte ni moins parfaite. Et voilà la juste et solide réponse à ceux qui voudroient s'en prendre à la Religion chrétienne des vices qui règnent parmi les Chrétiens. C'est pourquoi saint Paul recommandoit tant aux Fidèles, de se rendre irrépréhensibles dans toute leur conduite, et de faire en sorte que les Païens et les Idolâtres ne trouvassent rien à censurer en eux ; persuadé qu'il étoit que rien ne relèveroit autant la gloire du Christianisme,

dans les bonnes œuvres que nous devons l'honorer et la maintenir.

Mais, hélas! qu'est-il arrivé dans le cours des siècles, et que voyons-nous dans le nôtre? c'est que nous avons dégénéré et que nous dégénérons tous les jours de cette première sainteté qui faisoit autrefois fleurir le Christianisme; et que bien loin de la soutenir et de l'honorer par la pureté de nos mœurs, nous le faisons tomber dans le mépris, et si j'ose le dire, dans l'ignominie, par le déréglement et le scandale de notre conduite..

Ah! mes frères, faut-il qu'un prédicateur de l'Evangile soit réduit à faire publiquement cet aveu si humiliant pour la Religion chrétienne, que presque tous les Chrétiens se sont égarés dans la voie de la perdition: *Omnes declinaverunt.* (1) Oui, ils ont tous quitté les voies de la sainteté que leur Religion leur avoit tracées, pour s'engager dans les voies profanes, dans la voie de leur ambition, dans la voie de leur intérêt, dans la voie de toutes les passions criminelles qui les dominent. Oui, tous ils se sont ainsi livrés à toutes sortes de péchés et de désordres, en sorte que nous ne voyons plus parmi tous ces Chrétiens, qui seroient

(1) *Psal.* XIII. 3.

tous des Saints s'ils suivoient les principes de leur Religion, que des pécheurs de toute espèce ; des pécheurs superbes et orgueilleux, des pécheurs mercenaires et avares, des pécheurs dissimulés et vindicatifs, des pécheurs violens et emportés, des pécheurs malins et médisans, des pécheurs impudiques et voluptueux, des pécheurs enfin impies et libertins qui s'abandonnent aux plus sales passions.

Ah ! mes frères, faisons ici pour un moment une supposition qui vous fera sentir toute l'irrégularité et le scandale de votre conduite. Si la Religion chrétienne n'étoit jamais parvenue jusqu'à nous, et qu'il nous arrivât, comme à ces peuples d'Ethiopie à qui saint Frumence prêcha le saint Evangile, que des voyageurs nous apportassent ce Livre divin, en nous assurant que c'est la loi d'un grand peuple nouvellement découvert : quelle idée nous formerions-nous de ce peuple, à la simple lecture des maximes et des règles qu'il établit sur la piété, la charité, la justice, sur la pureté des mœurs, sur toutes les vertus ? Ne nous écrierions-nous pas naturellement, dans un mouvement d'admiration : O ! que ce peuple doit donc être saint ! qu'il doit être

heureux! Ne dirions-nous pas ce que Moïse vouloit que toutes les nations du monde pussent dire des Israélites en voyant la sagesse et la beauté de leurs lois : O! que ce peuple est grand! qu'il est rempli d'intelligence et de sagesse! *En populus sapiens et intelligens, gens magna.* (1) Mais si l'on nous disoit en même temps, que ce peuple, avec des lois si sages, avec une religion aussi sainte que celle qu'ils ont l'avantage de professer, ne laisse pas d'être ce que nous sommes, voluptueux, injuste, infidèle, plein de passions, de corruption, de désordres; que ce peuple qui se croit formé pour honorer un Dieu infiniment grand, infiniment puissant, infiniment saint, ne lui rend qu'un culte négligé, et que tout persuadé qu'il est que le bonheur éternel ne sera accordé qu'aux vrais pénitens, il ne laisse pas d'avoir toujours des théâtres dressés à la volupté, des temps réglés pour les assemblées de jeu et de bonne chère; qu'il ne paroît même plus éclairé que pour être plus délicat et plus raffiné dans ses plaisirs; si l'on ajoutoit encore que ce peuple dont la Religion est si belle, si vénérable, si sainte, si admirable, et qui n'ins-

(1) *Deut.* IV. 6.

pire que charité, que douceur, que paix, qu'humilité, que patience, qu'union, que tendresse compatissante, ne voit cependant, dans son sein, que divisions, procès, animosités, querelles, disputes sans fin; que la campagne y est habitée par des hommes grossiers qui pour un vil intérêt se déchirent comme des bêtes féroces; que les villes y sont peuplées d'hommes vindicatifs qui, pour un regard, une parole, trempent cruellement leurs mains dans le sang de leur frère, et s'en font honneur; qu'en un mot le parjure et le blasphème, la débauche et la mollesse, l'adultère et l'homicide, tous les vices ont inondé cette terre favorisée du Ciel : quel seroit notre étonnement, mes frères, notre indignation? Eh quoi, nous écrierions-nous, reconnoître un Dieu, et ne pas l'aimer; se croire obligé à la pénitence, et passer ses jours dans le plaisir et dans le crime; se regarder comme frères, et se traiter comme ennemis! ah! cela n'est pas possible, dirions-nous; il faut assurément, ou que ce peuple ne reçoive pas cette foi si parfaite, ou que, la recevant, il soit devenu tout-à-fait insensé de ne pas vivre conformément à ce qu'il fait profession de croire.

Voilà, mes frères, ce que nous dirions naturellement, et voilà aussi ce que disent de nous tous ceux qui comparent nos mœurs avec notre foi. Ils ne sauroient se persuader que nous croyions de cœur ce que nous professons de bouche. Le dirai-je ? mes frères, et voilà aussi ce qui éloigne de notre Religion tant de Protestans qui se sentiroient portés à l'embrasser, s'ils nous voyoient vivre conformément à notre croyance.

Ah ! mauvais chrétiens ! mauvais catholiques ! et ne voyez-vous pas, vous dit saint Paul, que vous êtes cause, par le peu de conformité qui se trouve entre vos mœurs, et votre Religion et votre foi, que le nom de Jésus-Christ est outragé, méprisé, blasphémé chez les nations et chez tous les ennemis de la Religion sainte que vous professez : *Nomen Dei blasphematur per vos inter gentes.* (1) Et comment ne rougissez-vous pas de l'affreux contraste qui se trouve entre votre croyance et vos mœurs, entre votre Religion et votre conduite, entre les règles de vie que la foi vous prescrit et les scandales affreux dans lesquels vous ne cessez de vivre ?

En vérité, mes frères, nous devons être

(1) *Rom.* II. 24.

à nous-mêmes des prodiges incompréhensibles. Car enfin, croyez-vous que l'Evangile soit la loi austère que votre Religion vous enseigne et que vous devez suivre ? Le croyez-vous de bonne foi ? *Credis hoc ?* (1) Mais si vous le croyez, n'est-il pas bien étrange que vous ne consultiez que vos idées, que vos intérêts, que vos plaisirs, que vos sensualités, que vos passions, que les maximes et les usages du monde, qui sont si diamétralement opposés à tous les principes de l'Evangile ?

Croyez-vous qu'il y a un Dieu que vous devez honorer en toutes vos actions ? un Dieu qui vous aime jusqu'à vous donner son propre Fils ? Le croyez-vous ? *Credis hoc ?* Mais si vous le croyez, en quoi l'honorez-vous ? en quoi lui rendez-vous amour pour amour ? quelle est votre reconnoissance ? N'avez-vous pas horreur de ne répondre à ses bontés que par toutes sortes d'outrages, de déréglemens et de crimes ? Ah ! mes frères, conclut l'éloquent Salvien, c'est ainsi qu'en outrageant la sainteté de la Religion que nous professons, par la corruption de nos mœurs, nous renouvelons tous les jours tous les opprobres qu'on fit souffrir à Jésus-

(1) *Joan.* XI. 26.

Christ durant sa Passion ; et qu'étant venu lui-même nous enseigner cette Religion divine, c'est aussi sur lui que nous faisons retomber tous ces indignes outrages : *In nobis opprobrium patitur Christus.*

Croyez-vous qu'il y ait un enfer, c'est-à-dire un assemblage infini, une complication inimaginable de toute sorte de maux qu'on souffre tous à la fois et pour toujours, sans qu'on puisse un seul moment ne pas souffrir toute l'éternité entière ? Croyez-vous en un mot qu'un feu éternel sera le partage des ingrats et des infidèles, n'eussent-ils commis qu'un seul péché mortel dans leur vie, s'ils ne l'ont pas expié par la pénitence ? Ah ! si vous le croyez, n'êtes-vous pas des aveugles, des insensés, de courir de vous-mêmes à votre perte, de vous précipiter pour toujours dans ces gouffres de tourmens, et d'allumer de vos propres mains le feu qui doit vous dévorer à jamais ?

Croyez-vous qu'il vous sera demandé un compte sévère du temps qui vous est donné pour votre salut ? et qu'une vie oisive, inutile, est une vie digne de la mort éternelle ? *Credis hoc ?* Mais si vous le croyez, comment donc laissez-vous périr vos plus beaux jours ? Comment toute votre vie se passe-

t-elle en visites, en jeux, en spectacles, en galanterie, en amusemens, en cérémonies mondaines ? Avez-vous donc reçu votre ame en vain, et vous est-il indifférent de la sauver ou de la perdre pour une éternité ?

Croyez-vous enfin que la prière, le travail, les saintes lectures, le soin des pauvres, la fréquentation des Sacremens doivent faire les délices d'une ame chrétienne ? Le croyez-vous : *Credis hoc ?* Oui, mon Dieu, je le dis à ma confusion : *Utique Domine, ego credidi.* (1) Oui, je le crois, et cette vue me fait trembler pour l'avenir. Au lieu de trouver mon plaisir dans les exercices de la piété chrétienne, la prière me dégoûte, la retraite m'ennuie, le travail me rebute, la lecture m'assoupit ; si j'ai pour les pauvres quelque sentiment de compassion naturelle, ce n'est qu'un sentiment stérile, qu'une fausse prudence captive. Je sens bien que les richesses et les dignités doivent être des instrumens de charité, et je ne les fais servir qu'à me satisfaire.

Ah ! si l'on faisoit ainsi, mes frères, un parallèle de ses mœurs avec la foi, pourroit-on jamais soutenir une opposition si

(1) *Joan.* XI. 27.

monstrueuse. Mais comment la soutiendrez-vous au terrible jour des vengeances du Seigneur, puisque l'Evangile que vous aurez connu, mais que vous n'aurez pas pratiqué, sera la seule règle sur laquelle vous serez jugé et condamné. Eh ! que dis-je, Sodome et Gomorrhe, ces infortunées et criminelles villes, seront traitées avec moins de rigueur alors, que vous ne le serez vous-mêmes. Oui, ces peuples impies, dont les monstrueux excès n'ont pu être effacés que par le feu du ciel, seront, en ce jour cruel, moins malheureux que les chrétiens infidèles, parce que s'ils eussent eu comme vous les lumières de la foi, et qu'ils eussent connu la vraie religion comme vous avez eu le bonheur de la connoître, ils l'auroient suivie et pratiquée, ils auroient fait pénitence dans le sac et dans la cendre.

Ouvrons les yeux, mes frères, sur les malheurs qui nous menacent; étudions les règles de notre Religion et les principes de notre foi, et tâchons d'y conformer parfaitement nos mœurs. Ce sont nos plus chers intérêts qui nous y engagent : car que n'avons-nous pas à craindre, si nous ne vivons pas de la foi que nous avons l'honneur de professer ? Mon peuple, dit le Seigneur, se fait une

religion à sa mode ; il s'écarte du culte que j'exige de lui, et ne veut m'honorer que suivant les maximes et les usages du monde et qu'au gré de ses passions. C'est pour cela que je vais faire un prodige dans ce peuple, qui étonnera toute la terre. J'éteindrai la lumière qui éclaire ces hommes pervers, et je transporterai mon royaume chez des nations étrangères. Je les frapperai d'assoupissement, de crainte qu'ils ne voient et qu'ils ne se convertissent. Je leur enverrai des prophètes de mensonge qui leur répondront selon les désirss de leur cœur et qui les flatteront sur leurs vices. Parce qu'ils ne vivent pas de la foi et conformément aux principes de ma Religion, la foi périra au milieu d'eux, et ma Religion leur sera ôtée ; enfin je vengerai l'injure qu'ils font à ma loi, en les livrant à leurs ténèbres : *Et peribit sapientia à sapientibus ejus.* (1)

Et ce n'est pas seulement par l'extinction de la foi, mes frères, que Dieu punit l'infidélité des Chrétiens qui renoncent à leur foi par leurs mœurs corrompues, mais c'est encore par les misères de la vie présente. Ouvrez les divines Ecritures, et vous verrez

(1) *Isai.* XXIX. 14.

uns il voudroit être honoré par le Sacrifice non sanglant de son Fils, par les macérations, les austérités et les jeûnes, ainsi qu'il est honoré parmi nous ; et chez les autres il voudroit être honoré par la cessation entière des sacrifices, et par une attention scrupuleuse à éloigner tout ce qui peut être incommode à la nature, ainsi que prétendent l'honorer nos ennemis ? Eh ! de bonne foi, ne seroit-ce pas faire de Dieu un fantôme et un monstre de Divinité ?

Troisième vérité : comme il y a une Religion, et qu'il ne peut y en avoir qu'une, c'est la Religion chrétienne qui est la seule véritable. Pourquoi cela ? parce que c'est la seule que Dieu ait révélée aux hommes, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par les prédictions claires, précises, intelligibles et évidemment accomplies, et par les faits également constans et notoires dont tous les Livres sacrés sont remplis ; parce que c'est la seule que Jésus-Christ est venu établir dans le monde sur les ruines de la Synagogue et de l'Idolâtrie, et cela malgré tous les plus terribles obstacles qu'a pu y apporter toute la malignité des hommes, et en ne se servant même à cet effet que de tout ce qu'il y avoit de plus foible, de

plus vil et de plus méprisable, selon le monde, ainsi que je vous le démontrerai dans la suite ; parce que c'est la seule qui soit demeurée constamment uniforme dans l'incompréhensibilité de ses mystères, dans la sublimité de ses dogmes, dans la pureté, dans la sainteté, dans l'autorité de sa morale, et dans la multiplicité des miracles qui se sont opérés pour la faire embrasser dans tout l'univers ; parce que c'est la seule, enfin, dit saint Augustin, qui subsiste, pour ainsi dire, depuis la naissance des siècles, non pas dans la perfection où elle est aujourd'hui, mais dans le point essentiel de la foi, qui est la croyance au Messie. Car on ne doit point douter, ajoute ce saint Docteur, que la Religion qui a produit les Apôtres et les Martyrs, ne soit la même qui produisoit autrefois les Patriarches et les Prophètes, et qu'il n'y ait d'autre différence entre la Religion des Juifs et celle des Chrétiens, si ce n'est que celle-là n'avoit que les ombres et les figures, et que celle-ci possède réellement celui en qui toutes les ombres et les figures ont cessé : en sorte qu'on peut conclure avec vérité, dit saint Augustin, que la Religion chrétienne est en quelque sorte aussi ancienne

que le monde même : caractère auguste dont il n'est aucune secte dans le monde qui puisse se glorifier, puisqu'il n'en est aucune dans le monde dont on ne sache le commencement et l'origine.

Quatrième vérité : enfin, par la Religion chrétienne on doit entendre la Religion catholique apostolique et romaine, à l'exclusion de toute autre. Car enfin, si le culte que Dieu veut que nous suivions n'est que parmi les Chrétiens : eh! qui doute que ce culte ne se trouve uniquement que parmi les Catholiques apostoliques et romains, puisqu'il n'y a effectivement que les Catholiques apostoliques et romains qui soient les vrais dépositaires des Mystères, des Sacremens, des promesses et de l'Evangile de Jésus-Christ ? dépôt sacré qu'ils peuvent seuls montrer dans leur communion, par une succession non-interrompue de doctrine et de Pontifes, qui depuis Clément XIII que la Providence vient de placer à la tête de l'Eglise, remontent constamment jusqu'à l'Apôtre saint Pierre, à qui Jésus-Christ a dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Et de là vient que ce n'est

que pour la Religion catholique apostolique et romaine, et nullement pour les sectes qui lui sont opposées, que se sont opérés tant de miracles et de prodiges dont toutes les histoires font foi : car on défie tous les novateurs ensemble d'en produire un seul qui soutienne la nouveauté de leurs principes. De là vient que ce n'est que dans la Religion catholique apostolique et romaine, et nullement dans les sectes qui lui sont opposées, que se sont accomplies les divines prophéties, comme le Sacrifice qui ne doit jamais finir, cette propagation de la foi jusqu'aux extrémités de la terre, ce consentement des peuples à se ranger sous la même doctrine et la même loi, et tant d'autres que je n'aurois pas le temps de vous détailler ici. De là vient que c'est pour la gloire de la Religion catholique apostolique et romaine, et nullement pour celle des sectes qui lui sont opposées, qu'on a vu couler le sang de tant de millions de Martyrs. Les Laurents à Rome, les Denys en France, les Vincents en Espagne, les Cathérines, les Agathes, les Agnès ne sont révérés parmi nous, que parce que les uns et les autres étoient de la même Religion que nous. De là vient enfin que

c'est pour la défense de la Religion catholique apostolique et romaine, qu'ont écrit les Docteurs et les Pères ; jusques là, que tous ceux qui se sont séparés de nous, sont tous les jours contraints, pour se soutenir dans leurs erreurs, de donner le démenti aux Ignaces, aux Cypriens, aux Jérômes, aux Augustins, et d'abandonner enfin tous les plus illustres Confesseurs de Jésus-Christ et tout ce qu'il y a eu de plus saint et de plus éclairé dans l'univers.

Or toutes ces vérités établies et reconnues, c'est de cette même Religion sainte, hors de laquelle il ne peut point y avoir de salut pour nous, que je m'en vais également aujourd'hui entreprendre la défense, préconiser les triomphes, et raconter les victoires, en vous remettant d'abord sous les yeux tous les obstacles comme invincibles qu'elle a eus à surmonter dans le monde pour s'établir ; me réservant ensuite de vous faire voir, ainsi que je vous l'ai promis, les glorieux triomphes qu'elle a remportés sur ces obstacles, et la rapidité inconcevable avec laquelle elle s'est établie.

Que d'obstacles, mes frères, se sont opposés à l'établissement de la Religion chrétienne ! Obstacles du côté de la nouveauté

et de l'incompréhensibilité des mystères. De quoi s'agissoit-il, en effet, pour établir la Religion de Jésus-Christ, ce saint édifice que ni les plus longues révolutions des temps, ni les plus violens orages ne devoient jamais abattre ni même ébranler ? Il s'agissoit de publier dans le monde et d'y faire recevoir une foi diamétralement opposée à toutes nos idées ordinaires, et aux opinions les plus constamment établies parmi les Philosophes, les maîtres alors et les oracles des peuples. Il s'agissoit de leur faire croire et adopter des mystères également nouveaux et incompréhensibles : je dis, mystères nouveaux, si non en eux-mêmes, du moins par rapport aux peuples auxquels on les annonçoit. Il s'agissoit de croire ce qui n'avoit jamais été cru, ce qui n'avoit pas même été proposé à croire, depuis quatre mille ans que le monde subsistoit. Ah ! si pour ne pas aliéner les esprits, les Apôtres avoient affecté de composer avec les différentes sectes qu'il y avoit alors dans le monde et qui partageoient l'univers, peut-être pourroit-on comprendre comment, à la faveur de ce qu'ils auroient accordé aux anciens préjugés, les peuples se seroient relâchés sur plusieurs points particuliers. Mais ce

n'est pas à ces tempéramens humains que recourent les Apôtres. S'ils lèvent l'étendard d'une nouvelle doctrine, c'est pour l'établir sur les ruines et la proscription de toutes les autres. Or quel moyen d'apprivoiser les esprits, qu'un début si brusque et qu'une conduite si nouvelle et si peu mesurée ! Ah ! nous savons ce qu'il en coûte tous les jours aux enfans pour changer quelque chose dans la croyance de leurs pères : la preuve n'en est que trop sensible dans la personne de ceux de nos frères que l'hérésie de Calvin a détachés de nous. Et qui ne sait que malgré les édits les plus solennels, malgré tout ce que le zèle le plus fort et le plus compatissant des Pasteurs a pu leur inspirer pour ramener ces pauvres brebis égarées dans le bercail, nous n'avons encore que trop à gémir sur l'opiniâtreté de leur résistance : tant a de force l'erreur, quand on a eu le malheur de la sucer avec le lait ! Et de là jugez, mes frères, combien il étoit difficile de faire recevoir aux peuples une religion, je ne dis pas seulement nouvelle et différente de la leur, mais aussi éloignée de la leur que le ciel l'est de la terre ! Encore si les mystères que les Apôtres avoient à proposer eussent été quelque

chose de bien plausible ! mais, grand Dieu ! quels mystères ! des mystères non-seulement inouis mais absolument incompréhensibles. Voilà ce qu'on leur propose de croire. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Voilà, mes frères, les profonds et incompréhensibles mystères qu'il falloit persuader à tous les peuples du monde ; voilà, ce qu'il falloit leur persuader de telle sorte, que ceux qui le croiroient fussent prêts à verser leur sang pour le soutenir. Ah ! mes frères, comprenez-vous tous les obstacles invincibles qu'une raison révoltée doit naturellement opérer à un plan de Religion qui est si au-dessus de la raison ? En vérité, si les Rois, les Princes, les Philosophes, les Juifs, les Gentils, si tous les peuples de l'univers viennent à souscrire à des dogmes si nouveaux et si incompréhensibles ; si malgré tous leurs préjugés et toutes les répugnances de la nature, ils s'y soumettent d'esprit et de cœur, sans exception et sans réserve ; ah ! que dis-je, si pour les soutenir et les défendre ils sacrifient biens, fortune, grandeurs, plaisirs, liberté, jusqu'à leur propre vie ; ah ! incrédule, pourrez-vous ne pas reconnoître

visiblement dans cet ouvrage, je ne dis pas le doigt de Dieu, mais la puissance et la force de son bras tout-puissant ? *Digitus Dei est hic.* (1)

Mais si aux dogmes spéculatifs de cette Religion, on joint les dogmes qui regardent et qui concernent les mœurs, et dont l'observation doit coûter infiniment à la nature ; quels nouveaux obstacles les Apôtres ne doivent-ils pas rencontrer ? Car enfin, quelque jaloux que soit l'homme de la liberté de ses sentimens, il s'en faut bien qu'il le soit autant que de la liberté de ses inclinations. Permettez-lui de vivre comme il veut, et il s'accordera sans peine à croire tout ce que vous voudrez. Son esprit se soumet aisément, quand rien ne gène ses passions. La licence est un attrait qui le gagne. Or que nous prescrit-elle, cette austère Religion ? Elle nous prescrit d'aimer Dieu sur toutes choses, de lui rapporter toutes nos actions, de préférer sa gloire à nos intérêts les plus chers, et de renoncer à gagner l'univers plutôt que de violer le moindre de ses préceptes. Elle m'ordonne d'aimer mon prochain comme moi-même ; de traiter tous les hommes comme nos frères ;

(1) *Exod.* VIII. 19.

d'être, à leur égard, doux, humble, charitable, complaisant, officieux, libéral; de supporter leurs défauts; de leur pardonner généreusement toutes les injures que j'en recevrois; d'aimer jusqu'à mes plus cruels ennemis et de leur faire du bien; de respecter nos supérieurs; d'obéir comme à Dieu même aux maîtres les plus fâcheux, et de me laisser tout enlever plutôt que de me révolter contre les puissances légitimes. Elle me commande d'être sobre, tempérant, chaste. Elle veut que je sois pur d'esprit et de corps, que j'aie un horreur extrême de tout ce qui pourroit être contraire à la plus exacte pudeur. Désirs impurs, pensées déshonnêtes, discours licencieux, tout cela m'est interdit par cette austère religion. Bien plus, elle veut que je me livre sans cesse la guerre à moi-même, que je combatte tous mes penchans, que je réprime mes cupidités, que je dompte mes passions, que je mortifie mes sens, que je me renonce moi-même, que je me fasse une continuelle violence et que je ne me satisfasse jamais en rien aux dépens de la charité, de la justice et de l'honnêteté. Enfin, elle m'oblige à aimer l'humiliation, l'obscurité, le mépris, les souffrances, les croix; à mépriser

les richesses, les plaisirs, les honneurs ; à détacher mon cœur de tous les biens sensibles, et à n'aspirer qu'à des biens futurs et invisibles qu'on me promet, mais dont on ne me donne qu'une idée confuse, et que je ne pourrai posséder qu'après la mort. Quelle religion ! Qu'elle est pure, qu'elle est sainte ! mais aussi qu'elle est dure et austère, qu'elle est gênante pour de foibles mortels ! Quoi, toujours se contraindre, toujours se violenter, toujours tenir ses passions en bride, et cela sous peine d'être éternellement malheureux ! N'est-ce pas une espèce de martyre, d'autant plus insupportable et plus cruel, qu'il doit durer autant que la vie ?

Que pensez-vous donc, esprits incrédules, d'un plan de morale si extraordinaire, si ridicule en apparence, qui contredit tous les préjugés naturels, et qui s'oppose aux inclinations les plus douces ? Ne vous semble-t-il pas d'entendre ici tous les peuples, quand on le leur traçoit devant les yeux, se récrier, comme les Capharnaïtes, et dire : *Durus est hic sermo.* (1) O ! que ce langage est dur et cruel ! et qui pourroit jamais s'accommoder d'une pa-

(1) *Joan.* VI. 61.

reille morale ? *Et quis potest eum audire ?* Et ne serez-vous pas forcés d'avouer, que si des hommes ont pu engager l'univers à embrasser, à professer, à pratiquer cette religion dans toute son étendue, et si cette religion si dure et si austère s'établit une fois sur les débris de toutes les autres sectes, elle est surnaturelle, elle vient de Dieu, et par conséquent que ce merveilleux changement ne peut partir que de la droite du Très-haut ? *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (1) Quel plus grand obstacle pouvoit-on, en effet, trouver à l'établissement de la Religion chrétienne, que la sévérité de sa morale ?

Mais d'autres obstacles également insurmontables se présentent encore, pour faire échouer le divin projet de cet établissement ; ce sont les difficultés étonnantes qu'il y aura à déraciner l'ancien culte dont tout l'univers étoit en possession.

C'est aux Juifs qu'il faudra d'abord livrer les premiers assauts : à des Juifs scrupuleusement attachés à leurs cérémonies, sottement enivrés de la flatteuse idée qu'un Messie glorieux et triomphant devoit rétablir le royaume d'Iraël dans toute sa splendeur,

(1) *Psal.* LXXVI. 11.

la haine des Juifs, la rage des Gentils, l'orgueil et la subtilité des Philosophes, les persécutions des peuples, la cruauté des Empereurs et la barbarie des tyrans, le Christianisme s'établira, s'accroîtra tous les jours, et triomphera partout. Elle ne sera pas détruite cette prétendue impiété, cette Religion sainte. Non, non; Celui qui dans le Ciel la tient de sa main forte, ne craint pas qu'aucune puissance la lui arrache, qu'aucune force la lui ravisse. Vains efforts, qui ne font qu'exciter la risée du Seigneur qui habite les lieux hauts! Vains complots, qu'un souffle de sa bouche détruira! Que l'enfer donne sa force à la terre, et que la terre seconde l'enfer! Puissance de l'abîme, réunis-toi à l'Empire, ramasse toutes tes forces avec celles de l'enfer, contre cette foible secte qui paroît au monde! et ce sera ton désespoir, ta honte; et ce sera le triomphe de cette Religion, qui a le Ciel pour elle. C'est ce que nous allons voir dans le second point.

SECOND POINT.

Il falloit bien s'attendre, mes frères, que le Christianisme ne s'établiroit pas dans le

monde, sans contradictions et sans obstacles. Le Judaisme étoit trop enraciné dans le cœur de ce peuple grossier et charnel, pour ne pas se déclarer ouvertement contre une loi qui devoit enfin l'abroger ; l'Idolâtrie étoit un corps trop étendu et trop affermi, pour tomber de lui-même ; et l'enfer étoit trop intéressé à le soutenir, pour ne pas s'opposer de toutes ses forces à sa destruction. Ce n'est donc pas ce qui m'étonne le plus que la Religion chrétienne, ait été traversée et contredite de toute part ; ce que j'admire, c'est que malgré toutes ces traverses et tous ces obstacles presque invincibles, elle n'ait pas laissé d'avancer, et d'avoir le cours le plus rapide et le plus prodigieux. C'est ce que nous allons examiner.

1.° Prodige dans la rapidité des commencemens de son établissement.

2.° Prodige dans les succès étonnans qu'elle a eus dans ses suites.

3.° Prodige dans les victoires signalées qu'elle a remportées durant plus de trois siècles sur ses ennemis les plus déclarés.

4.° Prodige enfin dans la durée toujours constante de ses triomphes et de ses victoires.

C'est ici, mes frères, que vous allez voir le doigt de Dieu partout, et l'opération même de sa main toute-puissante ; puisqu'il n'y a aucune circonstance dans l'établissement de cette Religion sainte, qui ne porte le caractère de la toute-puissance divine. Suivez-moi et ne laissez perdre aucune de mes paroles ; je les ai toutes ménagées en preuves dans l'histoire toute simple que je m'en vais vous faire de tout ce qui s'est passé de prodigieux, dans ce glorieux événement, depuis sa naissance jusqu'au dernier de ses triomphes.

Jésus-Christ, ce divin Médiateur promis à la terre, depuis la chute de notre premier père, pour retirer le genre humain du profond abîme où la révolte de ce père infortuné l'avoit précipité, annoncé dans tous les siècles par tous les Prophètes, figuré par les Patriarches, caractérisé par tous les plus grands et les plus saints Personnages qu'il y eût parmi le Peuple de Dieu, célébré et représenté dans toutes les cérémonies et tous les sacrifices de la Loi, attendu de toutes les nations et de tous les peuples, mais surtout du Peuple juif à qui il avoit été spécialement promis, sous le nom de Messie, pour être le Libérateur

qui devoit sauver Israël ; ce Messie, la Judée l'attendoit dans l'éclat et dans toute la puissance du siècle, et elle le voit naître dans une étable, de parens alors sans nom, et dont on avoit oublié l'illustre origine. Tout servoit à cacher la grandeur de Jésus de Nazareth, et tout préparoit les esprits à s'opposer un jour à sa doctrine. Fils, à ce qu'il paroissoit, d'un simple artisan, il exerça lui-même cette profession basse. Au bout de trente ans, sortant de la poussière d'une boutique, il se donne pour le Messie ; et on lui oppose aussitôt sa naissance et son métier : *Nonne hic est fabri filius ?* (1) Il dogmatise ; et d'une même voix on s'écrie, avec encore plus d'indignation que d'étonnement : N'est-ce pas là cet homme élevé au milieu de nous dans l'ignorance ? Où a-t-il donc appris ce qu'il nous débite : *Quomodò hic litteras scit, cùm non didicerit ?* (2) Il fait des miracles, et les plus grands miracles ; et on le traite de sorcier, de Samaritain et d'Enfant du démon. Il veut se faire des Disciples, et, pour les attacher à sa suite, il leur déclare qu'il faut se renoncer soi-même, et porter tous les jours sa croix après lui. Il forme le plus grand

(1) *Matth.* XIII. 55. (2) *Joan.* VII. 15.

dessein qui ait jamais été conçu, qui est de faire changer de face à tout l'univers, de faire de tout l'univers un peuple nouveau pour honorer son Père, d'anéantir l'idolâtrie dominante, et de former au vrai Dieu des adorateurs en esprit et en vérité; et pour l'exécuter, il jette les yeux sur douze hommes qui se dévouent à lui plus particulièrement; et ces douze hommes sont ce qu'il y a, dans le monde, de plus grossier, de plus ignorant, de plus stupide, de plus foible et de moins propre à tout ce qu'il veut faire par eux. Eh! que dis-je? mes frères, ils ne paroissent pas même être devenus plus habiles, plus capables de grandes choses, pour avoir été trois ans à l'école de leur Maître. Enfin, rien n'est encore proprement commencé, lorsque Jésus-Christ meurt lui-même sur un infame gibet. Ah! quel coup plus terrible, plus fatal, en apparence! Et l'œuvre et le projet tout doit en être renversé. En effet, le Maître meurt, et avec lui s'éteint presque toute l'espérance de ses Disciples. Mais ne craignez rien pour l'œuvre du Seigneur, puisque c'est sa sagesse et sa puissance qui doivent concourir à la faire réussir. Dans le temps que ces timides Disciples ne pensent

peut-être qu'à l'oublier dans son tombeau, et qu'à perdre un reste de croyance qu'ils ont en lui, voilà que tout d'un coup tout ressuscite en eux. C'est qu'ils viennent d'être assurés que leur divin Maître est ressuscité, et qu'ils l'ont vu et qu'ils ont même conversé avec lui pendant l'espace de quarante jours avec tous les signes d'une résurrection véritable. Encore quelques jours, mes frères, et ces hommes seront autant et mille fois plus courageux qu'on ne les a vus lâches et timides. C'est l'Esprit-saint que leur Maître leur a promis, qui doit descendre sur eux, et les transformer en des hommes tout nouveaux.

En effet, les Apôtres n'ont pas plutôt ressenti les vives impressions de cet Esprit de sainteté, qu'embrasés de ce céleste amour, et revêtus de toute la force d'en haut, ils prêchent hardiment et sans plus rien craindre la Résurrection de Jésus de Nazareth, au milieu de Jérusalem, à tous les Juifs que la solennité y avoit rassemblés de divers pays; et ils leur persuadent, par les raisonnemens les plus convaincans et par les plus éclatans miracles, la Mission et la Divinité de leur Maître. Les Apôtres leur annoncent Jésus-Christ, comme le seul Seigneur qui doit

croyans ; en sorte que toute la Judée et la Samarie se trouvent converties. Car enfin comme le remarque saint Augustin, ce ne fut point l'éloquence des Apôtres, ni la subtilité de leurs discours, qui établirent ainsi la foi et la Religion. Leur langage étoit simple et sans fard. C'est de l'ignorance et de la rusticité même que sortirent ces premiers Prédicateurs. Jamais ils n'employèrent les vains ornemens de la sagesse humaine, quoiqu'ils eussent à combattre le siècle le plus poli et le plus subtil qui fût jamais : *Non in sapientia verbi.* (1) Ce ne fut pas non plus la facile croyance de leur doctrine : c'étoit un Dieu fait homme, un Dieu persécuté, un Dieu crucifié, un Dieu ressuscité, qu'ils prêchoient aux peuples : *Prædicamus Christum, et hunc crucifixum.* (2) Ce ne fut pas un indigne et honteux ménagement pour leurs auditeurs, puisqu'ils leur reprochent, avec force et en public, l'horrible déicide qu'ils ont commis, et qu'ils leur prédisent les malheurs affreux dont toute la Nation juive est menacée. Ce ne fut pas non plus enfin la lâche indulgence de leur morale ; car ils ne leur parloient, comme leur Maître, que de souf-

(1) *I. Cor.* I. 17. (2) *I. Cor.* I. 23. *et* II. 2.

frances, de pauvreté, de croix, de repentir et de pénitence. Or comment tous ces peuples qui étoient venus de tant de différentes provinces pour célébrer la Pentecôte à Jérusalem, se seroient-ils rendus tout-à-coup à une prédication si nouvelle et si étrange ? comment tant d'hommes, de Magistrats, de Scribes, d'Anciens, de Docteurs, de savans, si éclairés, si entêtés, et même si esclaves de leurs passions, qu'il y avoit alors parmi les Juifs, auroient-ils pu soumettre leur esprit et leur cœur à des vérités si inconcevables et si contraires à tous les penchans de la nature, si les Apôtres n'eussent été les instrumens du Dieu souverain ? Concevons donc que ces premiers prodiges ne peuvent partir que de la main du Tout-puissant : *A Domino factum est istud.*

Mais si les commencemens de cette Religion nouvellement établie sont prodigieux, combien n'admirerons-nous pas plus encore les étonnans succès qu'elle a eus dans ses suites. Les Apôtres ayant donc recueilli dans la Judée et aux environs tout ce qui devoit croire, sortent de cette contrée, et forment entre eux le plus grand de tous les projets qui fût jamais. Mais que préten-

dent ces douze hommes sans naissance, sans bien, sans crédit, sans études ? rien moins, mes frères, que de partager entre eux l'univers pour le conquérir à un homme crucifié. Armés de sa Croix, ils se proposent de renverser les idoles, de triompher des superstitions et des passions du monde; et cette Croix, cet objet public de haine et de mépris, ils espèrent la faire aimer et adorer par les grands et les sages du siècle. Quelle pensée, quelle entreprise, quel chimérique dessein pour des hommes qui n'ont point d'autres moyens humains pour réussir que de n'en avoir point ! Cependant ils ne se proposent rien qu'ils n'exécutent avec les plus grands succès. Pressés d'obéir à l'ordre qu'ils avoient reçu de leur Maître, d'aller instruire toutes les nations et de les baptiser en son Nom, ils se partagent donc entre eux toute la terre. Ils partent, ils volent, ils parcourent les plus vastes régions. Les voilà déjà répandus dans toutes les principales villes de l'Empire, dans les plus augustes Sénats, dans les plus célébres écoles des Philosophes. De ville en ville, de province en province, de peuple en peuple, les conquêtes s'étendent, tout les pays retentissent de Jésus-Christ, du Nom de Jésus-Christ. Un seul homme,

je veux dire, Pierre, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, a tout rempli de Chrétiens. Il a porté à Rome le nom de ce Dieu-homme crucifié, de ce Jésus de Nazareth publiquement accusé, honteusement condâmné, mort ignominieusement sur un gibet; et avec le compagnon de ses travaux, qui le devient aussi de sa mort, il a tellement avancé le règne de Jésus-Christ à Rome, que cette capitale du monde, cette ville toute idolâtre et plongée dans toute sorte de vices, d'erreurs, de superstitions et de crimes, se trouve comme tout-à-coup transformée en Rome sainte, et devient le berceau des Chrétiens, le théâtre des Saints, le tombeau des Martyrs, enfin la pierre fondamentale de la foi et la mère de tous les Fidèles.

La Grèce, d'une autre part, cette Grèce voluptueuse et toute consacrée au désordre et au vice, n'a pas plutôt entendu Paul, qu'elle a fermé l'oreille à tous ses habiles et anciens enchanteurs. La Grèce n'écoute plus ses Orateurs avec leur pompeuse éloquence; elle n'écoute plus ses Philosophes avec leur sublime science. Athènes, Ephèse, Corinthe reçoivent la parole de vie, et ne sont plus que des villes chrétiennes. Les

autres Apôtres ont fait également entendre leur voix jusqu'aux extrémités de l'Empire et du monde même, et partout on reçoit avidement l'Evangile de Jésus-Christ, et on le pratique. Une tradition respectable et constante ne nous apprend-elle pas que saint Jean le porta dans l'Asie, saint Thomas dans les Indes, saint André dans la Thrace et l'Achaïe, saint Barthélemy dans l'Arménie, saint Matthieu dans l'Ethiopie, saint Jacques dans l'Espagne, saint Jude dans l'Egypte, saint Simon dans la Mésopotamie? Eh! que dis-je? mes frères, les Apôtres n'avoient pas encore achevé leur course, que saint Paul disoit déjà aux Romains, que leur foi étoit annoncée dans tout le monde; qu'il écrivoit aux Colossiens, que l'Evangile étoit entendu et reçu de toute créature qui étoit sous le Ciel, qu'il étoit prêché, qu'il fructifioit, qu'il croissoit dans tout l'univers. Eh! quel lieu, en effet, si inaccessible, quelle contrée si reculée, où la Religion n'ait pas percé, et où ses disciples et les partisans de cette Religion n'aient pas pénétré? De l'orient à l'occident, du septentrion au midi, partout on a vu ces hommes zélés, comme autant de nues bienfaisantes, et partout la Croix a

brillé, JÉSUS-CHRIST a été adoré, et a trouvé des sujets qui se sont soumis à ses décisions et à ses lois. O mon Dieu, s'écrie ici saint Augustin, quand je vois cette étincelle embraser déjà tout l'univers; quand je vois ce grain de sénevé se développer et occuper un si grand espace; en un mot, quand je vois les Apôtres, dans leurs courses apostoliques, sans secours, sans forces, sans talens, sans autorité, faire autant de conquêtes, qu'ils parcourent, qu'ils visitent de provinces et de royaumes; et dans l'espace de quelques mois, tout au plus de quelques années, bâtir des temples, ériger des autels, former des Eglises et grossir de toute part le troupeau de JÉSUS-CHRIST; ah! quand je vois tous ces prodiges, je ne puis m'empêcher de m'écrier: O mon Dieu, c'est vous seul qui les avez opérés: *A Domino factum est istud.*

Mais ce n'est pas assez: les progrès de l'Evangile, malgré toutes sortes d'obstacles, ne se bornent pas là; ils ne font que croître et augmenter tous les jours. De siècle en siècle, les nations sont venues les unes sur les autres; des peuples dont on n'avoit pas entendu parler sous les premiers disciples des Apôtres, apparoissent sous les pré-

dicateurs qui leur succèdent. Dans le troisième siècle, ce sont encore de nouveaux peuples qui se font chrétiens, et qui étoient idolâtres dans le second. Dans ce temps-là le sang des Chrétiens qu'on répandoit comme l'eau, les multiplioit à l'infini. Le Royaume de Jésus-Christ s'étendoit de toute part, à mesure qu'on travailloit à le retrancher. Les lois sévères ne pouvoient contenir les peuples, et les magistrats, avec leurs menaces et leurs châtimens, ne faisoient qu'avancer l'heure du Seigneur. Eh! que dis-je? les princes mêmes, les princes idolâtres ne savoient plus si les hommes à qui ils confioient leurs ordres contre les Chrétiens, n'étoient pas chrétiens eux-mêmes. Déjà ils ne savoient plus si leurs plus assidus courtisans, si leurs plus affidés domestiques, si les chefs de leur conseil, si ceux à qui ils commettoient la garde de leur personne, n'étoient pas les ennemis de leurs dieux. Déjà ils ne savoient plus si celles qu'ils introduisoient dans leur lit n'étoient pas les protectrices cachées d'une religion contre laquelle ils étoient si ouvertement déclarés. Le Sénat se peuploit de serviteurs de Jésus-Christ, les armées romaines en étoient presque toutes composées, le monde

entier, en un mot, s'en remplissoit chaque jour; de sorte que Tertullien pouvoit dire hardiment aux Empereurs, comme il le leur disoit en effet : C'est nous qui faisons le nombre de vos sujets, c'est nous qui formons la société dans l'Empire; et l'Empire deviendroit une solitude, si nous nous retirions du milieu de vous. Ah! mes frères, quelle preuve plus éclatante des progrès infinis que la Religion de Jésus-Christ avoit déjà faits dans tout le monde, que le raisonnement et le témoignage de ce grand homme. Mais quel triomphe plus grand encore pour cette même Religion, de faire si promptement subir son joug à toute la terre, à tous ces grands hommes, à tous ces rares génies, à tous ces philosophes du paganisme, à tous ces zélés partisans de l'erreur, à tous ces défenseurs les plus entêtés de la superstition et de l'idolâtrie, qui se faisoient comme un principe et une gloire de ne rendre hommage qu'à leur propre raison; de les voir, dis-je, tout-à-coup se dégager de leurs anciens préjugés, renoncer à toutes leurs belles connoissances, adorer les saintes obscurités de l'Evangile, et détruire en eux, selon l'expression de l'Apôtre, toutes les hauteurs de l'es-

prit humain, pour devenir comme de petits enfans dans la foi !

Avant la prédication de l'Evangile, le désir des honneurs dominoit impérieusement dans tous les esprits ; mais sitôt que cet Evangile a fait briller aux yeux des peuples sa divine lumière, les grands du siècle et les esprits les plus sublimes et les plus distingués par leur science ne rougissent plus de la simplicité de cet Evangile, ni de l'humilité de la Croix. Les plus fiers des Césars tiennent à honneur de lui rendre leurs hommages ; ils en décorent leur diadème ; et tout l'univers, au rapport de saint Augustin, est étonné de voir cet instrument d'ignominie passer du lieu infame des supplices sur le front des plus augustes monarques. Avant la prédication de la Religion, tout obéissoit à l'or, selon l'expression du Sage ; rien n'étoit oublié pour parvenir à sa possession : mais la Religion n'a n'a pas plutôt jeté ses fondemens, que tous reconnoissent le vide et le néant des richesses, tous s'en désaisissent avec joie. Plus d'Achabs injustes qui usurpent la vigne du pacifique Naboth ; plus d'Ezéchias présomptueux qui étalent avec faste la magnificence de leurs trésors ; plus de riches cruels qui

s'habillent de fin lin et de pourpre, aux dépens des sueurs de l'ouvrier et des fatigues du marchand.

Avant la prédication de la foi, que d'hommes voluptueux et sensuels répandus dans tous les états, et livrés à tous les infames plaisirs de la chair : mais dès que la Religion se fait entendre, les plus mols et les plus efféminés préfèrent les austérités aux délices, la pénitence à la volupté, la rigueur enfin des plus affreux supplices aux attraits des plus charmans plaisirs. Ce triomphe, cet heureux succès est si frappant, mes frères, que si la Religion, qui n'étoit en apparence que foiblesse, que folie, n'eût été en effet la force et la sagesse du Tout-puissant, elle n'eût jamais opéré de telles merveilles; et si quelqu'un d'entre vous ne reconnoît point la vérité de la Religion chrétienne à tous ces prodiges, ne doit-il pas être regardé désormais lui-même comme un prodige de stupidité et de folie? Car, demande saint Augustin, d'où pourroient en effet partir de si admirables conquêtes? d'où pourroient donc provenir de si prodigieux changemens? Ce n'est point sans doute, dit ce saint Docteur, de la bravoure des conquérans ni de la force de leurs armes.

Ah ! quand je vois un Mahomet, à la tête des armées, abuser de l'ignorance, de la foiblesse et des passions des peuples, leur imposant son Alcoran par la violence, et leur arrachant la foi en leur ôtant la liberté et en leur permettant tous les vices, je ne suis plus surpris que sa religion impie ait fait tant de progrès, et qu'elle se fasse encore révérer de cette grande partie de l'Orient qui nous est si chère : elle ne doit son établissement et ses progrès qu'à l'amour des plaisirs, au sang et au carnage. Je ne suis point non plus surpris, que ces hérésies récentes que l'enfer déchaîné a suscitées de nos jours contre le christianisme et la catholicité, aient ravagé l'Angleterre et l'Allemagne : c'est l'intérêt et l'ambition qui les ont enfantées ; c'est la dépravation des mœurs qui les a répandues et accréditées ; c'est, j'ose le dire, le glaive, le fer et le feu qui les ont cimentées. Vertueux sang qui coulâtes dans les veines de nos pères, et qui fûtes si cruellement versé pour assouvir la rage de ces impies et barbares hérétiques, vous parlez, hélas ! encore aussi éloquemment que celui d'Abel ; vous percez jusqu'au Seigneur. Et vous, temples démolis, masures respectables,

combien de fois ne nous avez-vous pas arraché des larmes ? Et vos tristes débris ne nous rappellent-ils pas encore bien vivement ces excès honteux qu'a pu seule produire la fureur de l'hérésie ?

Je ne suis donc plus surpris que toutes ces religions détestables aient fait de si funestes progrès dans un monde aussi ignorant et aussi corrompu, surtout lorsque leurs chefs audacieux savoient forcer par les armes, ceux qu'ils ne pouvoient gagner par l'attrait des plaisirs. Est-il bien étonnant que les plus foibles cèdent aux plus forts ? et n'est-il pas dans l'ordre que le vaincu subisse la loi du vainqueur ? Mais ce qui me jette dans la dernière de toutes les surprises, et ce qui me force à croire que c'est ici l'œuvre du Tout-puissant, c'est que la Religion de Jésus-Christ, qui n'annonce que mystères incompréhensibles, et qui ne prêche que renoncement à soi-même, que mortification, qu'austérité, que pénitence ; sans mettre en œuvre la passion, la violence, l'artifice, s'établisse partout, s'accroisse, et se fortifie : c'est que cette sainte Religion, se montrant elle seule, sans force, sans appui, sans crédit, sans secours, sans armes, gagne tout, soumette

tout, triomphe partout. Car enfin, vit-on jamais le Fondateur et les sectateurs de cette Religion sainte, l'établir et l'accréditer dans tout le monde par d'autres moyens que la douceur et la patience ? Firent-ils jamais rien de semblable à ce que tous les infames hérésiarques ont fait pour introduire la leur ? Leurs mains innocentes répandirent-elles jamais une goutte de sang étranger, pour soutenir leurs autels ébranlés ? Jamais s'armèrent-ils, pour s'arracher des mains de leurs persécuteurs qui leur faisoient endurer les plus cruels supplices ? Paroissez pour un moment, empereurs inhumains, tyrans impitoyables, dont nous détesterons à jamais la mémoire. Impie Trajan, barbare Dioclétien, que la vérité sorte de vos bouches sacriléges : jamais vos victimes chrétiennes tirèrent-elles le glaive pour s'opposer à votre rage ? et si vous fîtes l'heureuse expérience de leur valeur et de leur courage, ne fut-ce pas toujours pour vous protéger, pour vous défendre, et pour soutenir vos trônes chancelans ? Non, non, ce n'est pas en donnant la mort à ceux qui refusent d'embrasser la nouvelle Religion, que les Apôtres et les premiers Chrétiens la persuadent aux Juifs et aux Gentils ; c'est

en mourant eux-mêmes pour sa défense, qu'ils en font voir la vérité aux plus aveugles, et sentir la divinité aux plus impies. Ce n'est pas en commettant des cruautés et des injustices, qu'ils s'attirent des prosélytes, mais en souffrant eux-mêmes la perte de leurs biens, de leur honneur, de leur liberté, de leur vie. En un mot, la paix, la douceur, la modestie, la patience, la charité, la fermeté, le courage invincible à tout souffrir, voilà ce que les Apôtres et tous leurs disciples opposèrent toujours à la cruauté des tyrans; voilà par où la Religion de Jésus-Christ s'accrût et s'étendit par toute la terre; voilà par où enfin elle remporta toujours les plus signalées victoires et les plus glorieux triomphes sur tous ses ennemis les plus acharnés.

Et pour vous donner d'abord une idée de ces triomphes et de ces victoires, et vous faire admirer ce troisième prodige de la Religion chrétienne, représentez-vous cette Religion sainte qui entre dans un pays, dans un monde, où elle trouve toutes les passions soulevées contre elle; où elle a à combattre et à se défendre contre la coutume, la politique, la superstition; contre le Judaïsme, le Paganisme; contre tous les vices ligués ensemble;

contre la fureur du peuple, les arrêts des magistrats, la cruauté des princes, la barbarie des tyrans; en un mot, contre tout l'univers soulevé et déchaîné contre elle. Mais, s'écrie le Prophète, que tous les peuples ensemble méditent tous les vains projets qu'ils voudront; qu'ils frémissent de colère avec tous les princes; que tous les princes et les rois de la terre se liguent entre eux et s'élèvent contre le Seigneur et son Christ : du haut du Ciel le Seigneur se rira d'eux, et méprisant leurs efforts, il poursuivra ses conquêtes, et sa Religion remportera toujours les plus glorieux triomphes contre tous ceux qui voudront s'y opposer et la combattre.

Ah! qui pourroit vous décrire tous les obstacles et les dangers que la Religion chrétienne a rencontrés dans ses commencemens et dès son berceau? Qui pourroit vous peindre les horreurs des tentations auxquelles la haine publique, la haine armée de toute la puissance du monde l'a exposée durant plus de trois cents ans, et dont, par le plus grand de tous les prodiges, elle est toujours demeurée victorieuse?

A peine les Apôtres paroissent pour l'annoncer au peuple, qu'elle commence à être

persécutée, et que tout se soulève contre elle dans la Judée : *Et facta est persecutio magna in Ecclesia.* (1) Les prêtres, les magistrats, les docteurs, tout ce qu'il y a de gens en place dans Jérusalem, s'assemblent pour faire leur procès, et pour les condamner. On les saisit, on les arrête, on les fait cruellement fouetter, on les traîne avec violence dans les prisons publiques, et l'on ne pense désormais qu'à les faire mourir, s'ils parlent en aucune manière de Jésus-Christ, et s'ils ne se condamnent à un éternel silence sur le miracle de sa résurrection. *Et cæsis denuntiaverunt ne omninò loquerentur in nomine Jesu.* (2)

Ah! mes frères, ne craindrez-vous point ici pour cette Eglise naissante? et n'est-il pas comme évident qu'elle va périr, dans cet orage, avec ce qu'elle a déjà de sectateurs? Non, non, Chrétiens, rassurez-vous; car que peuvent en effet tous ces vains et iniques projets de la puissance humaine, contre des hommes que le Ciel autorise par les plus grands miracles, et qui se font une joie de tout souffrir pour les vérités qu'ils annoncent? En vain persécuterons-nous ces gens-ci, leur disoit un des principaux de

(1) *Act.* VIII. 1. (2) *Act.* V. 40.

leur conseil : si c'est un ouvrage des hommes, il se détruira de soi-même ; mais si c'est l'ouvrage de Dieu, il ne nous sera jamais possible, il nous seroit même funeste, de vouloir le détruire : *Si ex Deo est, non poteritis dissolvere illud.* (1) Ah ! que dis-je ? mes frères, bien loin de pouvoir le détruire, leurs persécutions et leurs menaces ne servent qu'à lui donner un nouvel accroissement et un nouvel éclat. Car comme c'est par les persécutions et les obstacles que la foi doit s'établir dans le monde, plus les Juifs s'acharnent à la combattre, et plus aussi elle se répand, elle se multiplie. Si les premiers Pasteurs de l'Eglise sont chargés de chaînes, aussitôt cinq mille personnes se déclarent leurs disciples : *Et factus est numerus virorum quinque millia.* (2) Si l'Ange du Seigneur leur ouvre pendant la nuit les portes de la prison, ils ne sortent de leurs cachots que pour prêcher le lendemain Jésus-Christ dans le Temple et dans les maisons, et pour le prêcher avec plus de bénédiction et de succès, malgré toutes les défenses qui leur en sont faites de la part de toute la Synagogue assemblée. Si peu de temps après il s'élève une

(1) *Act.* v. 39. (2) *Act.* iv. 4.

nouvelle persécution contre les Fidèles, à l'occasion de la mort d'Etienne, et que tous les Disciples soient chassés de partout et dispersés, eh! qui ne voit que Dieu ne le permet ainsi que pour leur donner lieu de répandre la foi dans la Judée, dans la Samarie, dans les provinces les plus éloignées? En sorte que les moyens que le monde et l'enfer emploient pour arrêter les progrès de la foi, sont les moyens même que Dieu emploie pour l'étendre; et il la répand en effet avec tant de rapidité, qu'au rapport du Texte sacré, malgré l'envie, l'incrédulité, la fureur des Juifs, la parole de Dieu faisoit tous les jours de nouveaux progrès; que le nombre de ceux qui croyoient en Jésus-Christ, tant hommes que femmes, s'augmentoit de plus en plus et qu'il croissoit de toute part : *Magis autem augebatur credentium in Domino multitudo virorum ac mulierum;* (1) et qu'enfin les prêtres même qui l'avoient le plus opiniâtrement combattue, en devenoient bientôt les plus fidèles disciples, les plus zélés défenseurs : *Multa turba sacerdotum obediebat fidei.* (2)

Tels sont les dignes fruits des premières

(1) *Act.* v. 14. (2) *Act.* vi. 7.

bien loin de s'éteindre, elle se fortifiera, elle se répandra, elle se communiquera, et malgré tous les vains efforts des hommes l'incendie deviendra générale et le feu prendra partout. En effet, mes frères, toutes ces cruautés exercées sur les Apôtres et les Pontifes qui leur ont succédé, ne servent que d'attrait aux nouveaux disciples, et qu'à en augmenter le nombre. Plus on les menace de cruels supplices, et plus on les fait chrétiens : *In christianis crudelitas est illecebra sectæ.* Ce sont là, dit Tertullien, les plus beaux plaisirs et les plus grands charmes pour eux, les charmes les plus propres à leur faire embrasser la Religion : *Exquisita quoque pœna major est illecebra.* Que Rome idolâtre soit donc transportée de colère contre ceux qui leur étoient envoyés pour la délivrer de ses erreurs ; qu'elle se jette comme une furieuse sur les Chrétiens ; qu'elle s'enivre, cette infame et cruelle Babylone, du sang des Martyrs, ah ! tout cela n'empêchera point qu'on n'embrasse de toute part la foi de Jésus-Christ. Que les Nérons, les Maximiens, les Dèces, les Adriens, les Trajans, trompés par leurs faux prophètes, immolent à la vengeance de leurs dieux passionnés les Confesseurs

de Jésus-Christ, qu'ils rendent contre eux dans tout l'empire les édits les plus cruels; que poussés par tout ce que le faux zèle a de plus amer et de plus barbare, ils fassent bâtir des prisons pour les Chrétiens et qu'on les y enferme, qu'ils fassent creuser de noirs cachots et qu'on les y charge de chaînes, qu'ils fassent dresser partout des échafauds et des croix pour les faire cruellement mourir; qu'on les plonge dans des chaudières d'huile bouillante, qu'on les déchire avec des pointes de fer, qu'on les expose aux tigres et aux lions, qu'on les jette dans des bœufs d'airain tout rouges de feu, qu'on les étende sur des grils ardens et sur des buchers allumés; en un mot, qu'on verse le sang des Chrétiens de manière que toute la terre en soit inondée; hé bien! mes frères, qu'en arrive-t-il? C'est que l'appareil de tous ces terribles supplices, bien loin de diminuer l'ardeur de leur foi, ne sert qu'à les rendre plus fervens et plus courageux, jusqu'à forcer leurs ennemis à les appeler des hommes de fer, et qu'à la vue de leur fermeté et de leur courage des foules de Païens se convertissent à la Religion.

Oui, mes frères, on les jette dans des

cachots affreux, mais ces lieux destinés pour être la demeure des criminels et des scélérats deviennent l'habitation et la demeure des Saints ; c'est dans ces affreuses prisons que Jésus-Christ est plus hautement connu et honoré, et de ces souterrains ténébreux que sortent des essaims nombreux de chrétiens. On les étend sur des buchers, sur des roues et des croix, mais ces échafauds et ces roues et ces croix deviennent comme des chaires augustes d'où les Martyrs annoncent la Religion chrétienne et la font embrasser à des millions de spectateurs. On les expose à la cruauté des lions et des tigres, mais ces bêtes cruelles, oubliant leur férocité naturelle, viennent se jeter aux pieds des saints Martyrs et les respectent ; et c'est à la vue de ces miracles que des multitudes de conversions éclatantes s'opèrent de la part des Infidèles. Enfin on verse leur sang de toute part ; mais ce sang précieux devient comme une semence féconde qui produit de nouveaux fidèles ; en sorte que bien loin d'arrêter les progrès de l'Evangile, toutes ces cruautés ne font que lui attirer des foules de nouveaux sectateurs. Oui, malgré toutes ces cruautés inouies,

des peuples entiers accourront à cette Religion. On y viendra de toute part, on y viendra. Et qui ? les grands et les petits, les sages et les simples, les maîtres et les esclaves, les peuples et les rois, des vieillards chargés d'années, des enfans qui ont peine à se connoître, de jeunes vierges tendres et délicates. Et par où y viendra-t-on ? par les feux, par les roues, comme nous l'avons déjà dit, par tout ce que l'enfer a pu inventer de plus cruel et de plus barbare pour tourmenter les hommes. Et comment y viendra-t-on ? en chantant, en louant, en bénissant Dieu, en embrassant, en convertissant même leurs propres bourreaux. Ah ! quel prodige ! quel miracle ! quel plus glorieux triomphe pour la Religion ! Eh quoi ! s'écrie saint Jérôme, le Maître a été crucifié, les Apôtres sont massacrés, les Disciples sont enchaînés et lapidés, tous les sectateurs de cette sainte Religion sont de tout côté tourmentés et mis à mort, et cette Religion prend de jour en jour de nouveaux accroissemens et devient toujours plus florissante ! *Magister suspensus, et servi vincti sunt, et religio crescit quotidie !* A ces traits qui ne reconnoîtra le bras du Tout-puissant, et ne sera forcé de

faire cet aveu, que la Religion chrétienne est vraiment divine.

Mais ce n'est pas là que se terminent toutes les victoires que la Religion doit remporter sur ses ennemis. Nouveaux combats, nouveaux triomphes ; de nouvelles et de plus cruelles persécutions s'excitent encore contre elle. C'est celle du barbare Dioclétien, qui avoit enfin pris l'impie résolution d'abolir et d'exterminer partout le Christianisme. Mais quels efforts humains, dit un Père de l'Eglise, pourroient jamais étouffer cette précieuse étincelle sortie des cendres de Jésus-Christ même ? Chose nouvelle sur la terre, mes frères, inouie fureur, c'en est ici le comble. Des ordres sont donnés dans tout l'empire pour extirper et anéantir la Religion de Jésus-Christ, partout où l'on en verra les moindres traces. Il suffit d'être chrétien, pour être trahi, condamné et immolé par une main idolâtre, fût-elle la main la plus amie. Eh ! que dis-je ? mes frères, le sang même s'arme contre le sang ; le frère païen a horreur du frère chrétien et le livre à la mort ; la femme infidèle et idolâtre abandonne aux bourreaux son mari fidèle et catholique ; le mari traîne sa femme devant les juges ; la

mère sacrifie son fils unique dès qu'il n'est plus de sa religion, et le père conduit ses plus chers enfans aux supplices, et se refuse à peine à lui-même d'en être le bourreau, dès qu'ils ne sont pas idolâtres comme lui. Rien en un mot ne peut garantir le chrétien d'une mort cruelle. Tînt-on aux empereurs par les liens les plus sacrés, le christianisme rompt tout et fait tout sacrifier. L'état dût-il être ébranlé par la perte de ses plus fermes soutiens, il faut que ces têtes précieuses soient abattues. Les plus illustres victimes ne sont pas plus épargnées, fallût-il les aller chercher jusques dans les palais, jusques dans le cœur des princes.

Enfin, que voit-on dans tout l'empire, par toute la terre, durant le règne de ce monstre? des chrétiens exilés et privés de tous leurs biens, persécutés, maltraités, accusés, condamnés, massacrés; des chrétiens qui ne sont que les restes des tortures, des échafauds et des roues. Partout on ne voit que des exécutions sanglantes : partout le fer, partout le feu, partout les croix, partout des tourmens et des supplices. Rome, Alexandrie, Nicomédie, toutes les principales villes du monde nagent dans le sang chrétien; les ruisseaux en sont grossis,

la couleur des rivières en est changée, la terre en est abreuvée, l'univers presque inondé. Ah! grand Dieu! et quel ouvrage d'homme auroit pu tenir contre tant de violences! Quelle religion auroit résisté à tant d'artifices et triomphé de tant de cruauté, et subsisteroit encore! Et notre Religion, ô prodige qu'on ne sauroit trop admirer et exalter! subsiste parmi ses débris, se ranime dans le feu, renaît de ses cendres, croît et se multiplie sous le fer. On les emprisonnoit, dit Tertullien, parlant des premiers chrétiens : *Incarcerabantur;* on les tourmentoit : *Torquebantur;* on les faisoit cruellement mourir : *Moriebantur;* et cependant on les multiplioit : *Et multiplicabantur.* D'un chrétien retranché naissoit mille rejetons du christianisme. *Quoties demetimur, plures simus.* Du sang des chrétiens dont la terre étoit trempée, il naissoit partout de florissantes chrétientés et des chrétiens sans nombre. Oh! quelle gloire, quel triomphe pour notre sainte Religion, mes frères, de voir que ce qui devoit totalement l'étouffer et l'éteindre par toute la terre, n'a servi qu'à la rendre toujours plus florissante partout l'univers.

Eh! que c'est bien ici, mes frères, que

je puis vous dire, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Evangile : Venez, et voyez quelles ont été les glorieuses victoires que la Religion de Jésus-Christ a remportées sur le monde idolâtre : *Veni, et vide.* (1) Venez, et voyez cette sainte Religion triomphante de la fureur de l'Idolâtre et de l'artifice du Philosophe, enchaîner tous les peuples à son char, et faire même de ses plus cruels persécuteurs ses plus fidèles disciples et ses plus zélés défenseurs. Car enfin le Seigneur ayant marqué ses bornes à l'impiété et à l'erreur, ce temps heureux étoit enfin arrivé où toute séduction devoit être impuissante et toute violence devenir inutile; où il falloit en un mot que le monde vînt à la lumière qu'il avoit si long-temps rejetée, et que secouant le joug du démon, cet usurpateur de l'empire de Jésus-Christ, il se rangeât sous les lois de son souverain Seigneur. Venez donc, et voyez. Eh quoi ? les idolâtres confondus, les sages instruits, les grands convertis, les rois et les empereurs soumis à l'Evangile, les peuples briser leurs idoles et les fouler aux pieds, après les avoir adorées pendant tant de siècles,

(1) *Joan.* I. 46.

renverser leurs temples et leurs autels, abandonner leur faux culte, et toutes leurs solennités tombées dans le mépris : *Veni, et vide.* Venez, et voyez l'idolâtrie, qu'on avoit toujours regardée comme le soutien de l'empire, languir, s'affoiblir, s'ébranler de toute part, prête à se renverser sur elle-même, cette infame Babylone enfin abattue, la superstition abolie, les prêtres des faux dieux inutiles, les chrétiens victorieux partout, le fer tomber des mains de tous les tyrans, la Religion monter sur le trône, tout l'univers soumis à l'empire d'un Dieu crucifié, le monde entier, si ennemi du nom chrétien, surpris et étonné de se voir tout chrétien lui-même. Et vous, ô Césars, qui avez si long-temps blasphémé contre le Seigneur et son Christ, et persécuté tous les Saints, vous avez assez fait couler du sang sur les autels de vos idoles, vous avez assez détruit d'images de Dieu à l'honneur de vos démons jusqu'à vous lasser dans l'excès de vos cruautés : venez, venez donc maintenant brûler ce que vous avez adoré, et adorer ce que vous avez brûlé; venez maintenant faire hommage de vos couronnes et de vos vies à Celui que vous avez voulu retrancher de la terre et dont

vous avez voulu tant de fois détruire l'empire. Vous avez voulu vous faire des dieux devant vos sujets ; venez maintenant vous abaisser comme des hommes et des néants devant ce Dieu crucifié : après avoir si long-temps combattu contre Jésus-Christ, combattez maintenant pour lui. Venez, et puisque sa divine et puissante grace vous a éclairés, touchés et convertis, venez, et du haut de votre trône criez de toutes vos forces, et du haut du Capitole, criez à tous les sujets de l'empire, criez à toute la terre : Jésus-Christ règne, Jésus-Christ gouverne, Jésus-Christ triomphe. Ah ! qu'il règne dans le ciel et sur la terre, qu'il triomphe avec sa Religion sainte à jamais dans tous les siècles !

Oui, mes frères, cette sainte Religion règnera et triomphera à jamais. Et voici le prodige des prodiges, le miracle des miracles. Cette Religion, établie parmi les contradictions et malgré toutes les puissance de l'enfer ; cette religion que n'ont pu détruire ni l'impiété qui l'a environnée depuis si long-temps, ni les hérésies qui l'ont attaquée dans son propre sein dès le commencement et toujours, ni la fureur des tyrans qui l'ont opprimée et persécutée sans cesse, ni les lâches qui l'ont aban-

donnée, ni les perfides qui l'ont trahie, ni tant de mauvais chrétiens qui la déshonorent encore tous les jours, cette Religion subsiste, sans que le temps à qui il est donné de renverser ou d'altérer toutes les choses humaines ait pu faire ici le moindre changement. Voilà le miracle perpétuel, le miracle au-dessus de tous les autres, et auquel il faut nécessairement croire, à moins que de vouloir renoncer à la raison.

Car enfin, vous le savez, rien de solide dans le monde; tout y est fragile. Les honneurs sont des titres spécieux que le temps efface; les empires, les monarques, les états, après avoir long-temps fleuri, se perdent dans les abîmes d'un éternel oubli; la jeunesse la plus riante s'éteint, les grandeurs les plus fastueuses s'éclipsent, les plus rares talens s'obscurcissent, tout enfin est emporté par cette suite de momens rapides. Pour vous en convaincre, suivez l'histoire de ces anciennes superstitions qui ont partagé la vénération des peuples : toutes avec le temps ont trouvé l'époque de leur ruine, et ne paroissent plus à nos yeux que comme n'ayant jamais été. Où sont, s'écrie le Prophète, tous ces dieux fabuleux? que sont-ils devenus? Ah! mes frères, par cette

révolution continuelle des temps, les dieux, les religions, les hérésies, tous les hérésiarques et leurs sectateurs, tous sont péris, tout a péri; et nous-mêmes un jour nous périrons comme eux. Mais la Religion chrétienne, mais la Religion de Jésus-Christ ne périra point.

Oui, Religion chrétienne, Religion de mon Dieu, bâtie sur le roc, fondée sur la pierre ferme, vous êtes encore aujourd'hui ce que vous étiez dans votre berceau. Nulle altération dans vos dogmes, nulle variation dans votre morale. Semblable à votre divin Auteur, vous partagez avec lui l'immortalité. Vous avez été, vous êtes, et vous serez toujours subsistante, malgré la vicissitude des temps. Ah! qu'il est glorieux et consolant, mes frères, de voir notre sainte Religion survivre à toute autre secte, passer de génération en génération, d'âge en âge, s'affermir malgré toutes ces cruelles tempêtes que lui a suscitées et lui suscite encore le démon de l'hérésie. Non, point d'attaque dont elle n'ait triomphé, point d'erreur qu'elle n'ait terrassée. Arche sainte, elle flotte depuis dix-huit cents ans et flottera toujours en assurance, au milieu du déluge de l'impiété et de l'erreur. En vain

l'homme ennemi retranchera quelque branche de ce grand arbre, le tronc demeurera toujours vivant; que dis-je? cette tige sacrée s'en élèvera davantage. Siége de Rome, centre de la vérité, de l'unité, de la seule véritable catholicité, c'est à vos pieds que viendront se heurter et se briser tous vos ennemis. Pontife sacré, chef visible, vous avez parole de Jésus-Christ même, Chef invisible de notre sainte Religion, que jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle : et la parole de Dieu est infaillible.

C'est donc ici, mes frères, l'ouvrage de Dieu; et la traiter encore d'ouvrage des hommes, c'est une extinction de la raison, c'est un délire, c'est la fureur brutale de quelques païens qui a passé dans nos incrédules. Qu'une pareille fureur nous épouvante! Ah! que l'excès de leur iniquité nous serve d'instruction! Qui sait comment ils sont parvenus là? quels crimes leur ont ouvert l'abîme? quelle faute contre la Religion l'ont creusé, et enfin quelle dernière chute et quelle plus grande infidélité les y a précipités? La lumière rejetée s'éloigne; les ténèbres viennent, appelées par le vice; la nuit se forme, et la foi s'éteint; la dérision

suit, après quoi il n'y a plus que ce jugement redoutable qu'un Dieu moqué prépare aux impies et aux moqueurs. Sont-ils désespérés ? non, mes frères ; il y a encore des graces pour ces derniers excès de l'infidélité, pourvu que dociles à la voix du Seigneur qui se fait entendre aujourd'hui, ils n'abusent pas plus long-temps de la patience divine.

Pour nous, mes frères, qui avons le bonheur de voir et de croire, malgré peut-être ces mêmes péchés qui ont fait perdre la lumière à tant d'autres, tremblons pour nous, et prions pour eux ; effrayons-nous salutairement, en voyant la Religion passer de peuple en peuple, toujours prête à quitter celui qui ne lui fait pas porter des fruits ; ranimons en nous notre foi avec notre reconnoissance, et que l'une et l'autre soient suivies de toutes sortes de bonnes œuvres. Otons du milieu de nous, en nous déchargeant de tous nos péchés par de fréquentes et ferventes confessions, ce malheureux principe de l'incrédulité. Honorons notre foi, vivons selon notre foi, afin de parvenir aux récompenses promises à la foi.

Sur cela, mes frères, j'ai une chose à vous demander : c'est que vous rendiez à Dieu de

continuelles actions de graces, que vous le remerciez sans cesse et de toute l'étendue de votre cœur, de vous avoir ouvert les yeux et de vous avoir donné la connoissance de sa Religion, préférablement à tant d'autres qui sont dans les ténébres de l'erreur et les ombres de la mort; et que vous vous souveniez en même temps, qu'il ne suffit pas, pour le salut, que la foi demeure renfermée dans le cœur, mais qu'il faut qu'elle soit encore dans la bouche, et accompagnée de toute sorte de bonnes œuvres.

On se damne aujourd'hui dans le monde, ou parce qu'on ne croit point du tout, comme les Infidèles; ou parce qu'on croit peu, comme les Hérétiques; ou parce qu'on croit indifféremment, comme une infinité de libertins. Heureuse une ame docile et fervente: docile, pour croire avec soumission toutes les vérités que la Religion nous enseigne; fervente, pour les pratiquer avec fidélité. C'est en vivant ainsi par la foi, qu'on honore sa Religion, et qu'on parvient à la récompense éternelle, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

PRIÈRE.

O Dieu, ne permettez point que ce qui nous reste de religion et de foi achève de s'envoler de nos climats et d'un royaume où elle a fait tant de Saints. Qu'elle continue de porter ses rayons ailleurs, et nous-mêmes puissions-nous concourir à ses progrès ; mais qu'elle ne nous laisse pas dans une nuit affreuse. Nous ne demandons que l'accroissement de votre Règne. O Dieu, ne vous levez donc pas encore dans votre juste colère ; ne punissez pas les contradicteurs de votre sainte Doctrine. Ils sont vos enfans, ils sont nos frères : éclairez-les plutôt, changez-les, recevez les prières tendres que votre Eglise ne cesse de vous offrir pour eux. Entendez ses soupirs, voyez les larmes amères qu'elle verse, dans sa douleur, sur les rebelles qui refusent de vous connoître et Jésus-Christ Médiateur que vous avez envoyé pour manifester vos volontés aux hommes.

Pour les ames soumises, qui gardent religieusement le précieux dépôt de la vérité dans une conscience pure, Seigneur, augmentez leur foi de plus en plus ; rendez-

la assez puissante pour tenir contre le torrent qui s'efforce de les emporter. Faites qu'elles évitent avec un soin extrême, cette Philosophie superbe, cette curiosité vaine et téméraire, ce goût dangereux des nouveautés, cet orgueil de décision, qui donnent à la foi les premières secousses, et qui bientôt en causent le naufrage. Faites-leur sentir, surtout, qu'il importe peu de croire, si les mœurs contrarient et scandalisent la croyance; d'avoir des lèvres chrétiennes, si les sentimens sont profanes; de captiver sa raison sous l'empire des mystères, si le cœur séditieux secoue l'inviolable autorité de vos préceptes; enfin de croire en Chrétien, si l'on vit en Païen. *Amen.*

AUTRE CONCLUSION

DU MÊME DISCOURS.

..... (*Page* 436 , *ligne* 13) doit être infaillible.

Venez, après cela, libertins et incrédules, et demandez-nous un miracle. Quel miracle plus visible ou plus subsistant que celui-ci ? Quoi donc, un mort ressuscité en preuve de notre Religion seroit pour vous un motif suffisant de croire, et le monde entier tiré de l'abîme de l'idolâtrie dans lequel il croupissoit depuis quatre mille ans, ne vous suffit point ? Ne voyez-vous pas que votre incrédulité ne fait ici que donner une nouvelle force à l'argument que je suis en état, avec saint Augustin, de presser contre vous ? Car enfin, si vous refusez de croire, malgré le spectacle étalé ici sous vos yeux, par quelle vertu toute secrète les peuples ont-ils pu être engagés à croire ce que vous voyez ? Ou il s'est fait des miracles pour les persuader, ou il ne s'en est point fait. S'il s'est fait des miracles pour les persuader, vous

avez eu ce que vous demandez ; que s'il ne s'est point fait de miracles, ne seroit-ce pas, reprend ce saint Docteur, le plus grand et le plus étonnant de tous les miracles, que le monde eût cru, et qu'il eût ainsi changé, sans le secours des miracles ? *Hoc nobis unum grande miraculum sufficit, quod terrarum orbis sine miraculis credidit.* Direz-vous que les Apôtres sont venus dans des temps de grossièreté et d'ignorance ? mais c'étoient les siècles des Césars, siècles qu'on regarde encore aujourd'hui comme la règle de l'éloquence, de l'esprit et du bon goût. Direz-vous qu'on ne s'est pas donné la peine d'examiner ce qu'avançoient les Apôtres ? mais depuis quand les intérêts de la religion sont-ils devenus si indifférens, qu'on soit d'humeur de croire sur la parole du premier venu ? Direz-vous qu'on l'a examinée, mais qu'on n'a pas su reconnoître le foible de la Religion ? vous voilà donc plus clairvoyans que les plus grands génies aussi intéressés que vous à ne se pas méprendre ! Ainsi les Basiles, les Athanases, les Augustins, les Ambroises, les Jérômes n'auroient été, s'il faut vous en croire, qu'autant de petits génies qui se sont fait illusion ! Si ce sont là vos idées, vous avez

raison sans doute de nous demander un miracle pour vous engager à croire : je doute même s'il est des miracles assez éclatans et assez bien marqués pour vous amener là. Direz-vous enfin qu'il y a encore malgré tout cela bien des difficultés qui vous arrêtent et mille choses que vous ne comprenez pas ? mais il suffit que Dieu ait parlé, pour que la raison doive obéir et se taire. Or sa voix s'est clairement fait ouïr à l'univers par la force des prodiges qui furent faits en faveur de la Religion ; et par conséquent il ne doit plus être question d'aucune difficulté qui arrête. Ah ! mes frères, n'attendez pas que toutes les difficultés soient levées ; il y en aura toujours dans la sainteté de nos mystères ; et pour des esprits accoutumés aux difficultés et qui les ont cherchées toute leur vie, il y en aura plus que pour les autres hommes. Enfin direz-vous que vous vous reposez sur votre bonne foi ? Mais vous n'y êtes pas dans cette bonne foi ; car si vous aviez voulu croire, sans contredit vous croiriez. Si vous vouliez véritablement croire, je trancherois le mot, et je vous dirois, sans plus hésiter, que la chose ne dépend que de vous et du changement de vos mœurs. Ah ! mes frères, vivez mieux

que vous ne faites, et vous aurez intérêt que la Religion tout entière soit véritable; et y ayant intérêt, vous désirerez de croire, et vous croirez en effet. Tout d'un coup le voile tombera, et la lumière paroîtra à découvert. C'est ce que saint Augustin ne cessoit de répéter à ceux qui disoient, comme on le dit peut-être aujourd'hui, Nous voudrions bien croire, mais cela n'est pas en notre pouvoir. Changez de vie, leur disoit-il; sans nouveau miracle, sans de plus longs éclaircissemens, les bonnes mœurs vous conduiront infailliblement à la persuasion intime et à la connoissance la plus claire, la plus parfaite et la plus salutaire de notre sainte Religion : *Mores perducunt ad intelligentiam.*

Après tout, en croyant tout ce que propose la Religion chrétienne, que risquez-vous? rien. Mais que ne risquez-vous pas, en refusant de le croire? Vous risquez tout. Vous risquez votre réputation : car en quel rang est dans le monde un homme sans religion? Fût-il l'homme du monde, selon le monde même, le plus accompli, fût-il sous la pourpre et sous le dais; les gens de bien, et même le commun des hommes, le lui pardonnent-ils? ou plutôt ne le regarde-t-on pas avec horreur? C'est un homme sans foi; il

est de toutes les religions, sans être d'aucune : sont-ce là des reproches dont on puisse aisément dévorer la confusion ? Que les associés de son système lui applaudissent tant qu'ils voudront, pourra-t-il jamais ignorer lui-même que les uns le regardent en pitié, les autres avec mépris, les autres avec défiance comme un esprit dangereux, les autres avec horreur comme un impie ?

Vous risquez votre repos. Quand Dieu n'auroit pas dit qu'il n'y a point de paix pour l'impie, pourroit-il y en avoir pour l'homme sans religion ? Dieu qui, par un juste jugement, a attaché l'amertume et le chagrin à tous les vices, laisseroit-il dans la tranquillité et dans la paix celui de tous les vices qui l'attaque directement lui-même ? Que de cruels combats l'homme sans religion n'est-il pas obligé de soutenir contre les préjugés de la naissance, contre les lumières de la raison, contre les principes de l'éducation, contre les maximes de la vie commune, contre les remords de sa conscience ? Tout cela peut-il se détruire et s'anéantir si absolument dans l'esprit, qu'il n'y reste plus aucune épine capable de le piquer et de le rendre inquiet et chagrin sur son état ? et s'il ne ressent plus

rien, n'est-ce pas là le comble de l'endurcissement et de l'abandon de Dieu ?

Vous risquez enfin votre salut, si vous ne croyez pas. Ah ! l'on vous entend dire tous les jours, à la vue des gens de bien : S'il n'y a point de paradis, voilà bien des gens trompés avec leurs mortifications, leurs retraites, leurs confessions, leurs pénitences, leurs prières ! Mais, aveugles que vous êtes ! s'il y en a un, vous voilà bien trompés vous-mêmes. Vous dites qu'il ne vous est pas évident qu'il y ait une récompense ou un supplice éternel, comme la Religion nous le propose : mais vous est-il évident qu'il n'y en ait pas ? Il ne vous est pas certain non plus, dites-vous, que les mystères de la Religion soient véritables : mais vous est-il certain qu'ils soient faux ? Laissons-là l'évidence et la certitude, et supposons pour un moment ce qui n'est pas, que tout cela soit douteux : n'est-ce pas la dernière de toutes les imprudences de prendre sur vous le terrible risque de ce doute ? et n'avez-vous pas tout à craindre, si malheureusement vous vous trompez ?

Si je crois, et si je fais tout ce que la Religion me propose, et qu'il se trouve, à la mort, que ce que j'aurai cru soit vrai,

j'aurai acquis un bonheur éternel ; et quand même il se trouveroit que ce que j'aurois cru fût faux, je n'aurai rien perdu dans la vie, je me serai même attiré la réputation d'honnête homme, la louange et le respect que mérite la vertu : au lieu que si la Religion est une fable, l'incrédule n'est pas plus avancé à la mort que ceux qui l'ont prise pour une vérité. Mais si la Religion est une vérité, que devient-il celui qui l'a prise pour une fable et une rêverie ? Oui, que deviendrez-vous, libertins, dans ce terrible moment qui doit décider d'une éternité ? Rappelez ici votre raison tant que vous voudrez, et dites-nous, comme vous nous le dites si témérairement dans les jours de la santé, dans les jours de débauche, d'ivresse et de plaisirs, que vous ne risquez rien ; mais si vous ne risquez rien, si vous êtes si fermes dans vos principes, si tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez lu, tout ce qu'on vous a inculqué dans votre jeunesse de fort et d'édifiant sur la Religion, si tout ce que nous vous disons encore à présent ne vous ébranle seulement pas, et pourquoi donc ne portez-vous pas jusqu'à la fin cette intrépidité généreuse ? Pourquoi tremblez-vous aux approches de

la mort, et démentez-vous ainsi vos anciens sentimens et votre conduite passée ? Car à l'exception de quelques malheureux qui sont regardés comme des héros du libertinage, et qui, pour soutenir la gageure, ou plutôt le titre d'esprit fort, ont mieux aimé se damner que de s'avouer coupable, tous les autres communément, quand ils le peuvent, ne recourent-ils pas aux Sacremens de l'Eglise ? Qu'en conclure, mes frères, sinon, que quand un libertin en vient à se revêtir à l'heure de la mort des apparences du pénitent, c'est qu'il y est contraint par une puissante crainte qu'il ne peut dissimuler ni étouffer dans son cœur. Ah! libertins et incrédules, qui que vous soyez, je rougis en vérité pour vous de votre extravagante opiniâtreté.

Pour nous, Seigneur, fidèles et soumis à tout ce que votre sainte Religion nous enseigne, et infiniment reconnoissans de ce que vous nous avez fait naître dans le sein du Christianisme, et nous avez conservé dans la foi la plus pure, nous vous en rendons mille graces. Nulle autre Religion que la nôtre ne peut être la véritable. Ah Seigneur, si nous nous égarons, s'il y a de l'erreur de notre part, c'est vous sûrement qui contribuez à nous tromper : *Domine, si quod credimus error est, à te*

decepti sumus. Et pourquoi ? c'est qu'une religion dont la vérité et l'excellence sont fondées sur les prophéties, sont appuyées par les miracles les plus éclatans, les plus évidens et les moins contestables, par les voies toutes divines qu'on a prises pour l'établir, et par la manière dont elle s'est perpétuée, ne peut être une fausse religion ; à moins, ô mon Dieu, que vous même n'eussiez prêté la main à l'erreur : ce qu'on n'oseroit avancer sans impiété et sans blasphème. *Nam ea quæ credimus confirmata signis et prodigiis fuere, quæ non nisi per te acta sunt.* Oui, Religion sainte, Religion chrétienne, qui êtes descendue du Ciel, et qui devez, pour ainsi dire, éternellement subsister, je crois que vous êtes la seule véritable Religion. Religion sainte, que vous êtes donc glorieuse ! que vous êtes consolante ! Ah ! périsse ma droite, plutôt que de ne pas vivre et mourir dans vos tendres embrassemens ! Uni à vous d'esprit et de cœur, je bénirai Dieu tous les jours de ma vie, de cet heureux instant où, régénéré en Jésus-Christ, j'ai commencé à vous connoître, à vous professer, à combattre sous vos étendards. C'est mon serment, j'en fais aujourd'hui témoin cet autel sacré. Et vous, divin Auteur et Consomma-

teur de notre sainte Religion, en augmentant la foi de ce peuple, allumez dans nos cœurs un amour vif et ardent pour le précieux dépôt qu'il vous a plu de nous confier par préférence à tant de peuples infidèles. Dissipez les épaisses ténèbres de l'incrédule, gravez dans son esprit et dans son cœur tous les précieux caractères qui distinguent votre Religion sainte de toutes les autres religions du monde. Consolez les chrétiens véritablement attachés à cette divine Religion. Faites ensorte, ô mon Dieu, que tous sortis du même bercail, nous soyons tous sincèrement unis, et portés à aimer et à pratiquer cette aimable Religion, que nous nous en occupions sur toutes choses, que nous en remplissions tous les devoirs; afin que connoissant clairement son excellence et ses attraits, sa noblesse et sa supériorité sur toutes les autres sectes de l'univers, nous vous en témoignions plus que le reste des hommes notre juste reconnoissance. C'est ainsi qu'après avoir été l'objet de notre foi et la règle de notre conduite sur la terre, elle deviendra la source de notre bonheur dans le Ciel, que je vous souhaite, Au nom du Père, etc.

FRAGMENT

D'UN DISCOURS POUR UNE

RETRAITE ECCLÉSIASTIQUE.

..... Je ne suis pas non plus surpris que ces mêmes Saints qui étoient si remplis d'estime et pénétrés d'un zèle si ardent pour le salut de leur ame, en aient tant témoigné pour le salut de leurs frères. On en a vu de ces Saints, qui ont tout donné, tout sacrifié, tout vendu, qui se sont vendus eux-mêmes, qui se sont fait esclaves, et esclaves des nations les plus barbares, pour délivrer les ames de leurs frères de la tyrannie du démon à laquelle ils étoient si évidemment exposés au milieu de leurs fers. On en a vu qui ont quitté leur pays, abandonné leurs plus chers parens et leurs plus tendres amis, qui ont renoncé à toutes les douceurs de leur patrie, qui ont entrepris les plus longs et les plus pénibles voyages, qui ont parcouru, avec des travaux immenses, toute la terre, qui se sont exposés aux plus affreux orages, aux plus horribles tem-

pêtes de la mer, en un mot, qui ont essuyé pendant toute leur vie les plus effroyables dangers, et cela pour gagner une seule ame à Jésus-Christ. Et combien n'en a-t-on pas vu qui se sont livrés à toute la fureur des tyrans et des bourreaux, qui se sont laissés emprisonner, condamner, déchirer et brûler tout vifs, dans la seule espérance de convertir leurs bourreaux et de les sauver! Ah! Messieurs, nous n'avons garde d'exiger de votre part de pareils sacrifices et de si généreux efforts pour le salut des ames. Mais on demande du moins de vous, que vous travailliez avec un zèle infatigable au salut de celles qui vous sont ou qui vous seront un jour confiées; que vous vous appliquiez de toutes vos forces, soit que vous leur prêchiez, soit que vous les confessiez, soit que vous les dirigiez; que vous vous appliquiez, dis-je, à les ramener toutes dans les voies du salut et à les y affermir. On demande de vous que vous distribuiez aux uns le pain de la vérité, que vous donniez aux autres le lait de la justice et de la grace; que vous instruisiez celles-ci, que vous corrigiez celles-là, que vous les édifiiez toutes par une vie exemplaire, que vous les portiez toutes dans votre sein, que vous veilliez

nuit et jour sur leur conduite, et que vous ne permettiez jamais qu'aucune d'elles périsse par votre faute. Ah ! l'on demande enfin de vous que vous soyez inconsolable, si quelqu'une de ses chères brebis et de ces ames si précieuses vient malheureusement à s'égarer et à se perdre ; que vous en gémissiez sans cesse aux pieds des autels, que vous les plaigniez amèrement, et que vous pleuriez le malheur de leur sort, jusqu'à ce que vous méritiez d'entendre ce que Dieu dit à Samuel : *Usquequò tu luges Saul ?* (1) que vous ne cessiez, en un mot, de vous prosterner nuit et jour devant son trône, pour lui demander leur conversion, ainsi que la Sunamite ne cessoit de demander au prophète Elysée la résurrection de son fils : *Non dimittam te.* (2)

Eh ! Messieurs, avons-nous de la foi, et pouvons-nous voir d'un œil tranquille la perte de tant d'ames ? Avons-nous quelque sentiment d'amour pour Dieu, et pouvons-nous ne pas nous sacrifier mille fois pour des ames qui lui sont si chères et qu'il a créées à son image et rachetées de son Sang ? Avons-nous quelque zèle pour sa gloire, et pouvons-nous n'en avoir pas pour des ames

(1) *I. Reg.* XVI. 1. (2) *IV. Reg.* IV. 30.

qu'il n'a uniquement formées que pour le bénir et le glorifier à jamais dans l'éternité ? Avons-nous enfin quelque crainte de sa justice, et pouvons-nous penser sans trembler, sans frémir, au terrible compte qu'il nous demandera de ces ames que nous aurons laissé perdre après tout ce qu'il avoit fait lui-même pour les sauver ? Ah ! tant d'ames perdues par notre négligence ne crieront-elles pas vengeance contre nous ? et n'est-il pas à craindre que Dieu ne les écoute ; et que ne devant jamais leur faire grace, il ne leur fasse au moins cette justice de damner avec elles ceux qui auront pu, qui auront dû, mais qui n'auront pas voulu leur procurer un aussi grand bien que le salut ? Car enfin, Messieurs, si Dieu dans le grand jour de sa colère doit condamner aux flammes éternelles tant d'impitoyables riches pour n'avoir pas assisté les pauvres dans leurs nécessités corporelles, ah ! combien de Prêtres et de Pasteurs ne condamnera-t-il pas au même feu, et à un feu mille fois plus violent et plus rigoureux, pour n'avoir pas assisté, dans leurs nécessités spirituelles, tant de millions d'ames, qui malheureusement par-là se sont précipitées dans l'éternel abîme ?

Entrons donc aujourd'hui, je vous en conjure, Messieurs, pour prévenir un si terrible malheur, dans les sentimens de l'Apôtre, qui n'auroit pas seulement voulu sacrifier pour le salut des Corinthiens tout ce qu'il avoit de plus cher au monde, mais qui auroit souhaité mille fois de se sacrifier lui-même pour l'ame de ses frères de Corinthe : *Ego autem libentissimè impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris.* (1) Mais si nous devons nous sacrifier sans réserve pour l'ame de nos frères, que ne devons-nous pas faire pour le salut éternel de la nôtre ? Ah ! que les Saints, comme je vous l'ai déjà dit, aient tout fait, tout sacrifié, tout entrepris et tout souffert soit pour le salut de leur ame, soit pour le salut de l'ame de leur frère, encore une fois je n'en suis pas surpris ; mais ce qui me surprend, ce qui m'étonne, ce qui surpasse toute ma raison, c'est de voir le peu de cas et presque le mépris scandaleux que nous faisons de celle que Dieu nous a donnée et qui nous doit être si chère.....

(1) *II. Cor.* XII. 13.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME.

INSTRUCTION *sur la fervente Communion.* Page 5
EXORDE *qui doit servir à ce* SERMON *le Dimanche des Rameaux.* 68
SERMON *sur la Communion fréquente.* 71
FRAGMENS *sur le même sujet.* 130
I.er SERMON *sur la Dévotion. Éloge.* 136
II.e SERMON *sur la Dévotion. Apologie.* 220
SERMON *sur les bienfaits de la Religion.* 287
FRAGMENS *d'un* DISCOURS *sur l'établissement de la Religion.* 377
AUTRE CONCLUSION *du même* DISCOURS. 441
FRAGMENT *d'un* DISCOURS *pour une Retraite ecclésiastique.* 451

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

al